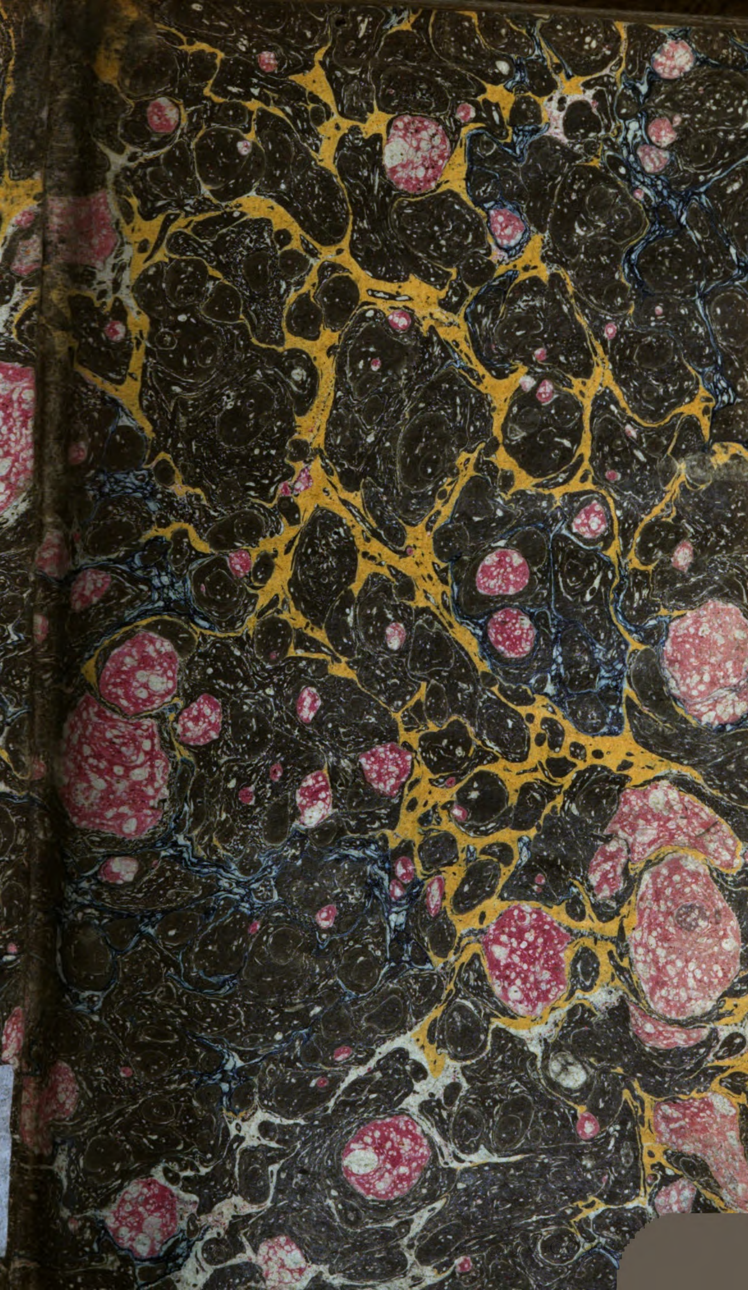








1852

ŒUVRES
DE VIRGILE,

TRADUCTION NOUVELLE.

ŒUVRES
DE VIRGILE,

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. RENÉ BINET,

PROVISEUR DU LYCÉE BONAPARTE,

ANCIEN Recteur de l'Université de Paris, ancien Professeur de Littérature et de Rhétorique à l'Ecole Militaire, au Collège du Plessis-Sorbonne, à l'Ecole Centrale du Panthéon; de la Société Libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris; auteur de plusieurs autres Traductions.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, RUE DES PRÊTRES SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N°. 42.

AN XIII. — 1804.



PRÉFACE.

L'OUVRAGE que je livre aujourd'hui à l'impression est une production de bien des années, à laquelle le temps n'a pas manqué pour arriver à sa maturité. Puisse-t-il, par sa bonté, mériter le suffrage des gens de goût, et servir à faire connoître plus parfaitement l'auteur que j'ai osé traduire après tant d'autres!

Sa première destination ne fut point de paroître au grand jour; il devoit rester dans l'ombre des classes, où il s'étoit formé peu-à-peu de ce que pouvoit suggérer à un professeur attentif, dans des explications réitérées par lui tant de fois, le desir naturel de faire valoir son auteur, et de se faire valoir lui-même devant

une jeunesse intelligente, avide d'apprendre, et déjà capable, jusqu'à un certain point, d'apprécier l'un et l'autre.

Qu'on ne s'imagine pas en effet qu'un tel auditoire soit à mépriser; un professeur, jaloux d'en conserver l'estime et la confiance, et chargé d'y présenter, dans notre langue, les chefs-d'œuvre des écrivains de l'antiquité, ne se borne pas à y répéter ce qu'ont dit avant lui les commentateurs et les traducteurs précédens. Il en profite sans doute, et se fortifie de ce qu'il trouve de bon dans leurs ouvrages; mais il ne s'en tient pas à leur autorité: il a droit de les examiner et de les juger. Il n'emprunte d'eux que ce qu'ils ont d'excellent et d'utile; il relève leurs erreurs et leurs négligences; il étudie l'auteur dans l'auteur même; il se pénètre de son esprit, et s'attache à représenter sa pensée par un langage digne de lui,

Les élèves eux-mêmes, soit par la difficulté qu'il éprouve à se faire comprendre d'eux, soit même par leur vivacité jointe au bon sens naturel, lui fournissent mille occasions de le méditer de plus en plus, et de chercher dans notre langue des termes et des tours analogues et ressemblans à ceux de l'original, pour éclairer les uns et satisfaire les autres.

La classe est une école pour le maître, autant que pour les disciples. On apprend en enseignant, plus qu'en étudiant soi-même. Quand on lit, ou même que l'on traduit pour soi, pour son amusement, pour orner son esprit et former son style; on se contente trop aisément; on passe légèrement sur des détails qui semblent minutieux au premier coup d'œil, mais qui renferment en effet des finesses de goût, et des nuances délicates, qui échappent presque toujours au commun des lecteurs, et quel-

quefois aux plus attentifs, et aux plus éclairés.

On trouve dans les commentateurs beaucoup d'érudition, beaucoup de recherches savantes; mais ils discutent froidement, ils se combattent les uns les autres, et se trompent souvent, chacun selon leurs divers préjugés. Il reste encore après eux à démêler ce qu'il y a d'utile et de vrai dans leurs jugemens et leurs observations différentes. A qui s'adresser pour les rectifier, ou pour les concilier; si ce n'est à l'auteur lui-même, avec lequel on doit être assez bien familiarisé, pour lire en quelque sorte dans son ame, à force d'étudier et ses pensées, et la manière dont il a su les exprimer?

Quant aux traducteurs, Virgile entre autres n'en a pas eu jusqu'ici en France, dont on fût pleinement satisfait. Les meilleurs ont cru avoir fait beaucoup, en faisant mieux que

leurs prédécesseurs ; les uns par une fidélité plus scrupuleuse ; les autres par un style un peu plus soigné. Sans les mépriser, j'ai eu mille occasions de reconnoître que l'on pouvoit mieux faire encore, et c'est ce qui a produit avec le temps ce nouvel essai.

Je ne parle ici que des versions en prose. A l'égard des traductions en vers, je ne répéterai point ce que j'en ai dit dans la préface de ma traduction des Œuvres d'Horace. De toutes celles qui ont paru depuis dans ce genre, aucune ne m'a fait changer de sentiment. Elles sont sans doute plus ou moins remplies de beaux vers ; et les meilleurs, à mon avis, sont ordinairement ceux qui approchent le plus des originaux. Mais la différence de notre versification et de celles des langues anciennes, le défaut de notre prosodie, la monotonie de nos hémistiches, et sur-tout l'esclavage de la rime, seront toujours des obsta-

cles insurmontables à qui voudra faire en vers une vérible traduction.

Ajoutez à cela qu'il est bien difficile, sur-tout à des poètes qui entreprennent de traduire un autre poète, de ne pas lui prêter souvent leurs propres idées, même en croyant ne faire qu'éclaircir et développer les siennes ; tandis qu'en effet ils s'en éloignent beaucoup, ne fût-ce qu'en lui faisant dire ce qu'il a voulu taire, et en révélant pour ainsi dire indiscrètement ces mystères délicats qu'il laissoit au lecteur le plaisir de deviner lui-même.

Quoi qu'il en soit, c'est une traduction en prose que je donne au public ; j'ai tâché d'y mettre, non-seulement la plus grande fidélité possible, ce qui est le premier devoir du traducteur ; non-seulement la pureté du langage qui en doit être inséparable, mais même toute l'harmonie et toute la

poésie de style, dont la prose est susceptible.

Je n'ai multiplié les notes, qu'autant qu'elles m'ont paru nécessaires pour éclaircir les obscurités ; pour faire sentir aux jeunes lecteurs la justesse et la liaison des pensées, la finesse des allusions, les rapports de la fiction avec les faits historiques, et avec les loix et les mœurs de l'antiquité.

J'y ai joint l'analyse de différens morceaux de l'Enéide, soit récits, soit discours. Tout auroit mérité d'être analysé de même ; mais il faudroit y employer bien des volumes. Je n'ai voulu donner que des exemples, laissant à la jeunesse un champ vaste, pour se livrer d'elle-même à ce genre d'exercice, si propre à développer l'intelligence et à former le goût.

C'est pour la jeunesse que j'ai travaillé pendant plus de quarante années d'enseignement public. Dans le nouveau poste où la bienveillance de

Sa Majesté Impériale a daigné me placer, je m'applaudis et me félicite de pouvoir encore me rendre utile à cet âge intéressant, dont l'instruction a été si long-temps l'unique but de mes travaux. Je continuerai donc de lui consacrer mes veilles, et puisque les années, quoique déjà multipliées sur ma tête, me laissent encore quelques forces, j'espère ne point terminer ma carrière, sans lui donner quelque nouvelle preuve de mon dévouement.

VIE
DE VIRGILE.

VIRGILE (Publius Virgilius Maro) vint au monde dans un village nommé *Andes*, aux environs de Mantoue, l'an de Rome 684, le jour des Ides d'octobre, jour consacré dans les fastes poétiques des siècles suivans, comme le témoigne Martial par ce vers :

Octobris Maro consecravit Idus.

Après avoir pris la robe virile à Crémone, son goût pour l'étude le conduisit à Naples, alors séjour tranquille des sciences et des beaux arts. Il s'y perfectionna dans les lettres

grecques et latines; mais il y joignit des connoissances plus profondes, et se rendit sur-tout habile dans les mathématiques, la physique et la médecine.

Le besoin de sa fortune l'arracha, pour un temps, d'une ville dont le séjour avoit tant d'attraits pour lui. Après la bataille de Philippes, où Brutus et Cassius avoient péri, les Triumvirs victorieux songèrent à procurer à leurs soldats les récompenses promises. Octave, de concert avec Marc-Antoine, son collègue, se rendit en Italie, et, disposant en conquérant des contrées les plus fertiles, il en distribua les terres à ses vétérans, au préjudice des légitimes possesseurs, qui se virent impitoyablement chassés de leur patrimoine.

La cité de Crémone, qui s'étoit déclarée pour le parti contraire, fut sacrifiée des premières; mais son territoire ne suffisant pas, on y joignit celui de Mantoue, quoiqu'elle fût demeurée paisible.

Le père de Virgile, qui possédoit un modique bien aux environs de cette ville, ne fut pas épargné; mais les talens du fils, appuyés de la recommandation de Pollion, l'un des généraux attachés à Marc-Antoine, lui firent obtenir d'Octave la restitution de son héritage. C'est à cette occasion que fut composée la première Eglogue, dont l'objet est d'exprimer sa reconnoissance envers le Triumvir. Après ce succès, Virgile retourna à Naples, où il continua de se livrer à la poésie pastorale, à l'imitation de

Théocrite qu'il avoit pris pour modèle.

Il s'en occupa pendant trois ans; après quoi Mécène, devenu son plus ardent protecteur, lui fit entreprendre les *Géorgiques* : le but de ce ministre favori étoit de remettre en honneur l'agriculture, abandonnée en Italie depuis les horreurs des guerres civiles.

Les vues de Mécène furent parfaitement remplies. Aussitôt que ce chef-d'œuvre eut paru, l'Italie prit une nouvelle face; et Virgile pouvoit se vanter d'avoir fertilisé les campagnes, comme Amphion avoit bâti des villes, par le charme de ses vers.

Après avoir travaillé pour l'amusement et l'utilité des Romains, il ne lui restoit plus qu'à travailler pour leur gloire. L'*Enéide*, qu'il entreprit à

l'âge de quarante ans, l'occupa le reste de sa vie. Peu de temps avant de mourir, il passa en Grèce pour y mettre la dernière main. Depuis long-temps il étoit d'une santé foible : le changement d'air et la fatigue du voyage redoublèrent ses infirmités. Octave, revenant d'Asie et passant par Athènes, l'engagea à retourner avec lui en Italie. Mais à peine fut-il arrivé à Brindes qu'il y mourut, âgé de cinquante-un ans.

Son poëme, tout imparfait qu'il nous l'a laissé, a toujours été regardé comme une des plus belles productions du génie, et partage avec *l'Iliade* l'admiration de tous les gens de goût. Il en étoit néanmoins si peu content lui-même, que, quand il se sentit près de mourir, il voulut le mettre au

feu comme une ébauche informe. Ses amis, Auguste lui-même, s'intéressèrent à la conservation d'un si bel ouvrage. Il céda à leurs instances, et chargea, par son testament, Tucca et Varius de le revoir, d'en retrancher ce qui ne seroit pas digne de lui, mais sans y rien changer et sans y rien ajouter.

IDÉE
DE LA POESIE PASTORALE.

La poésie pastorale est celle qui emprunte ses fictions, ainsi que ses expressions et ses images, de la vie champêtre et des mœurs simples et ingénues des anciens pasteurs.

Les fictions, dans la poésie pastorale, sont ordinairement allégoriques, et peuvent offrir, sous le voile d'une apparente naïveté, les vérités les plus graves et les objets les plus sérieux.

La simplicité pastorale dont il s'agit, n'est pas une rusticité grossière, ni une ignorance crasse et stupide ; elle suppose dans les personnages que l'on introduit comme bergers, le bon sens naturel, accompagné de plus ou moins de connoissances proportionnées à leur situation.

Le cercle de ces connoissances n'est point borné strictement à ce qui regarde le soin

des troupeaux, l'agriculture et les autres occupations de la campagne : le loisir dont jouissent ces bergers leur permet non-seulement de fredonner des airs et de composer des chansons, mais même de réfléchir et de raisonner entr'eux, ne fût-ce que sur les merveilles de la nature qu'ils ont continuellement sous les yeux.

Sans sortir de la sphère de leur condition, ils peuvent avoir des idées plus ou moins précises sur le gouvernement, sur l'histoire, sur la religion des temps et des pays où on les fait vivre. Ce ne sont point des savans, des politiques, ni des philosophes : ils ont cependant ouï parler de sciences, de philosophie, de révolutions dans les états ; mais lorsqu'ils en parlent à leur tour, soit dans leurs chansons, soit dans leurs entretiens, c'est toujours d'une manière un peu vague, et souvent avec l'étonnement qu'excite une chose extraordinaire, ou cette admiration que l'on a pour tout ce qui paroît merveilleux et au-dessus de l'intelligence commune. Ils ajoutent ordinairement beaucoup de foi aux traditions vulgaires, aux présages et aux autres préjugés populaires.

Comme la poésie pastorale est censée remonter aux temps fabuleux, le langage

mythologique s'y est maintenu aussi bien que dans les autres genres de poésie; mais les divinités des bergers sont principalement celles de la campagne: Flore, Pomone, les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, et Pan sur-tout, Dieu de l'Arcadie, chef-lieu, pour ainsi dire, de l'empire pastoral. Les bergers ont de l'esprit, sans chercher à le montrer; ils ont des malices, et jamais de méchanceté ni de noirceur; ils ont des passions, telles que l'amour, la jalousie, etc.; mais ces passions, prises dans la nature, sont intéressantes sans avoir rien d'éxagéré, ni de tragique, ni même de vraiment comique. Tel est le caractère de la poésie pastorale, parfaitement tracé par l'auteur de l'Art Poétique français, au commencement du second chant.

Ce morceau, bien entendu, suffiroit seul pour fixer nos jugemens sur les ouvrages de ce genre, et en particulier sur *les Bucoliques* de Virgile.

En prenant la bergère pour objet de comparaison, l'auteur ne nous l'offre pas dans un négligé sale, ni dans des occupations dégoûtantes; mais, au contraire, dans son costume le plus propre et le plus gracieux, celui des plus beaux jours de fête: ce qui déjà indique suffisamment la pureté

et l'élégance du style qui convient à l'églogue. Il appelle ce style *humble*, c'est-à-dire modeste, par opposition à l'orgueil des vers à prétention ; mais il n'y souffre rien de *bas* ni de rampant : la grossièreté en est bannie aussi bien que la pompe et la verve indiscrète. Les ornemens qui en composent la parure n'éblouissent point les yeux comme l'or et les diamans, qu'il faut réserver aux grandeurs ; ils sont agréables sans être dispendieux ; ils doivent s'offrir d'eux-mêmes, comme les fleurs des champs sous la main de la bergère, qui n'a que la peine de les cueillir. On sent bien que son choix tombera toujours sur celles qui à la beauté des couleurs joindront l'odeur la plus suave, telles que la rose, l'œillet, le jasmin, et non pas sur celles qui sont sans odeur, ou qui n'en ont qu'une désagréable. Or cette bonne odeur, symbole de la candeur et de l'innocence, est une qualité que n'ont point les diamans et les autres bijoux précieux des femmes du grand monde, figure des ornemens plus recherchés et plus éclatans.

LES
PASTORALES
DE VIRGILE.

6

PUBLII VIRGILII MARONIS BUCOLICA.

ECLOGA PRIMA.

MELIBŒUS, TITYRUS.

MELIBŒUS.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi
Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ:
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbrâ,
Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.

TITYRUS.

O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit:
Namque erit ille mihi semper Deus; illius aram
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

LES PASTORALES DE VIRGILE (1).

ÉGLOGUE PREMIÈRE (2).

TITYRE ET MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Heureux Tityre (3), ainsi couché sous un large hêtre, tu essayes des airs champêtres sur ton léger chalumeau (4); et nous, bannis des champs paternels, nous abandonnons ces contrées chéries; nous allons en exil (5), Tityre; et toi, mollement étendu sous cet ombrage, tu apprends aux forêts à répéter le nom de la belle Amaryllis (6).

TITYRE.

O Mélibée, un Dieu (7) m'a procuré ce sort tranquille; car il sera toujours un Dieu pour moi; souvent un tendre agneau de nos bergeries ensanglantera son autel. Si tu vois mes génisses errer librement dans cette plaine, si moi-même je joue sur ce pipeau rustique tous les airs qu'il me plaît, c'est lui qui l'a permis.

MÉLIBÉE.

Je ne t'envie pas ce bonheur ; mais j'en suis bien étonné, quand je considère le tumulte affreux qui règne dans toutes les campagnes. Moi-même (8) tu me vois foible et languissant, emmener mes chèvres à la hâte ; encore ai-je de la peine à conduire celle-ci, cher Tityre : c'est une mère qui vient de mettre bas, dans ce bosquet de coudriers, deux petits, l'espérance de mon troupeau, qu'elle a laissés, hélas ! sur une roche toute nue. Ah ! si je ne m'étois aveuglé moi-même, je me souviens bien que plus d'une fois la foudre, en tombant sur les chênes, m'a prédit ce malheur ; plus d'une fois la corneille, du sein d'un arbre creux, m'a fait entendre ce triste présage...... Mais enfin ce Dieu dont tu parles, quel est-il ? dis le moi, Tityre.

TITYRE.

La ville qu'on appelle Rome, ô Mélibée, simple que j'étois, je la croyois semblable à celle que nous avons dans notre voisinage, où nous conduisons souvent, nous autres bergers, nos tendres agneaux. Ainsi je voyois ressembler les petits chiens à leurs pères, et les chevreaux à leurs mères ; ainsi je comparois les petites choses aux grandes : mais Rome élève autant sa tête entre les autres villes, que les cyprès entre les flexibles viornes.

MELIBÉE.

Eh ! quel motif si pressant te conduisoit à Rome ?

TITYRE.

La liberté qui, bien que tardive, a cependant jeté un regard sur moi, quand je n'y songeois plus,

MELIBŒUS.

Non equidem invideo; miror magis, undique totis
Usque adeo turbatur agris. En ipse capellas
Protinùs æger ago : hanc etiam vix, Tityre, duco;
Hîc inter densas corylos modò namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.
Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus;
Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.
Sed tamen, iste Deus qui sit, da, Tityre, nobis.

TITYRUS.

Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi
Stultus ego huic nostræ similem, quò sæpè solemus
Pastores ovium teneros depellere fœtus.
Sic canibus catulos similes, sic matribus hœdos
Nôram, sic parvis componere magna solebam :
Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.

MELIBŒUS.

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

TITYRUS.

Libertas : quæ, sera, tamen respexit inertem,
Candidior postquam tondenti barba cadebat;

Respexit tamen, et longo post tempore venit,
Postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit.
Namque, fatebor enim, dum me Galatea tenebat,
Nec spes libertatis erat, nec cura peculî:
Quamvis multa meis exiret victima septis,
Pinguis et ingratæ premeretur caseus urbi,
Non unquam gravis ære domum mihi dextra redibat.

MELIBŒUS.

Mirabar quid mœsta Deos, Amarylli, vocares;
Cui pendere suâ patereris in arbore poma:
Tityrus hinc aberat. Ipsæ te, Tityre, pinus,
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant.

TITYRUS.

Quid facerem? Neque servitio me exire licebat,
Nec tam præsentes alibi cognoscere Divos.
Hîc illum vidi juvenem, Melibœe, quotannis
Bis senos cui nostra dies altaria fumant.
Hîc mihi responsum primus dedit ille petenti:
Pascite, ut ante, boves, pueri, submittite tauros.

MELIBŒUS.

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt!
Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus,
Limosoque palus obducat pascua junco.

et qu'un poil plus blanc couvroit déjà mon visage; elle m'a regardé cependant, elle est enfin venue me visiter, depuis que Galatée m'a quitté (9) et qu'Amaryllis a reçu ma foi; car, je l'avoue, tant que je fus à Galatée, je n'eus jamais ni espoir de liberté, ni soin de grossir mes épargnes: quoiqu'il sortît de mes parcs bien des victimes engraissées, quoiqu'on y pressurât des fromages succulens pour une ville ingrate, jamais je ne revenois au logis les mains pleines d'argent.

MÉLIBÉE.

Je ne demande plus, Amaryllis, pourquoi tu invoquois les Dieux d'un air si triste, ni pour qui tu gardois ces fruits que tu laissois pendre à leurs arbres: Tityre étoit loin de ces lieux. Ah! Tityre, ces pins, ces fontaines, ces arbrisseaux, ne cessoient de te redemander.

TITYRE.

Qu'aurois-je fait? je ne pouvois sortir autrement d'esclavage, ni trouver ailleurs des Divinités aussi propices. C'est là que je l'ai vu, ô Mélibée, ce jeune héros pour qui l'encens fume tous les mois sur nos autels (10). C'est là qu'ayant écouté ma prière, il m'a lui-même répondu: « Bergers, faites paître vos génisses, élevez des » taureaux (11) comme auparavant. »

MÉLIBÉE.

Vieillard fortuné! tu conserveras donc tes champs! et ils suffisent bien à tes desirs, quoique tout ce pays n'offre que des pierres stériles, et des marais fangeux, hérissés de joncs. Du moins

tes génisses, prêtes à mettre bas, n'auront point à souffrir du changement de pâturage, ni de la contagion d'un troupeau voisin. Vieillard fortuné ! tu viendras encore chercher l'ombre et la fraîcheur le long de ce fleuve, et parmi ces fontaines sacrées. D'un côté les abeilles venant sucer les fleurs de saule le long de la haie qui borne ton héritage, t'inviteront souvent au sommeil par leur léger bourdonnement ; de l'autre, le berger cueillant des feuilles pour son troupeau, au pied de ces hauteurs, fera retentir l'air de ses chansons, tandis que tes ramiers chéris ne cesseront de roucouler, et la tourterelle de gémir sur ces ormes dont la cime s'élève aux nues.

TITYRE.

Aussi l'on verra les cerfs légers paître dans les airs, et la mer abandonner les poissons à sec sur le rivage ; l'on verra le Parthe exilé venir se désaltérer dans la Saône, et le Germain changeant avec lui de patrie, aller boire à son tour les eaux du Tigre, avant que l'image de mon bienfaiteur sorte de ma mémoire.

MÉLIBÉE.

Et nous (12) nous irons chercher un asile, les uns chez l'Africain brûlé par le soleil, les autres dans la Scythie, ou bien en Crète, sur les bords du rapide Oaxe, ou parmi les Bretons que la nature a séparés du reste du monde. Ah! si du moins, après un long exil, je revoyois dans quelques années (13) le toit rustique de ma pauvre cabane, et ce petit héritage qui me tenoit lieu d'un empire !...... Quoi ! ces terres si bien cultivées (14) seront donc le partage d'un soldat

Non insueta graves tentabunt pabula fœtas,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate senex! hîc inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi quæ semper vicino ab limite sepes
Hyblæis apibus florem depasta salicti
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro;
Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras:
Nec tamen intereà raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëriâ cessabit turtur ab ulmo.

TITYRUS.

Antè leves ergo pascentur in æthere cervi,
Et freta destituent nudos in littore pisces;
Antè, pererratis amborum finibus, exsul
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quàm nostro illius labatur pectore vultus.

MELIBŒUS.

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros;
Pars Scythiam, et rapidum Cretæ veniemus Oaxem,
Et penitùs toto divisos orbe Britannos.
En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas!

Impius hæc tam culta novalia miles habebit!
Barbarus has segetes! En quò discordia cives
Perduxit miseros! En queîs consevimus agros!
Insere nunc, Melibœe, pyros! pone ordine vites!
Ite meæ, quondam felix pecus, ite capellæ:
Non ego vos posthac, viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere procul dè rupe videbo:
Carmina nulla canam: non, me pascente, capellæ,
Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

TITYRUS.

Hic tamen hâc mecum poteris requiescere nocte
Fronde super viridi. Sunt nobis mitia poma,
Castaneæ molles, et pressi copia lactis:
Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.



inhumain ! un *barbare* (15) recueillera ces moissons ! Voilà donc où la discorde a conduit nos malheureux citoyens ! Voilà pour qui nous avons ensemencé nos guérets ! Greffe maintenant tes poiriers, infortuné Mélibée ! aligne tes ceps avec symétrie ! Et vous, allez, mon cher troupeau (16) ; allez, mes chèvres, autrefois plus heureuses ; votre bonheur est passé : je ne vous verrai plus du fond d'une grotte, nonchalamment étendu sur le gazon, gravir dans le lointain jusqu'au sommet escarpé d'une roche hérissée de broussailles ; vous ne m'entendrez plus chanter ; vous n'irez plus sous ma conduite brouter le saule amer et le cytise fleuri.

TITYRE.

Cependant tu peux encore passer la nuit avec moi sur un lit de feuillage. Nous avons des fruits mûrs, des châtaignes tendres, du laitage en abondance ; et déjà tu vois au loin la fumée sortir de dessus les toits de tous ces hameaux, et l'ombre des montagnes s'alonger dans la plaine.

REMARQUES

SUR LA PREMIÈRE ÉGLOGUE.

(1) PASTORALES. C'est le mot qui répond le mieux dans notre langue au titre textuel *Bucolica*. Βουκολοι, en grec, désignoit en particulier les pasteurs qui avoient soin du gros bétail, et c'étoit la classe la plus distinguée.

(2) Eglogue, εκλογη, *choix*, ou *pièce choisie*. Il y a lieu de croire que les dix pastorales qui forment le recueil des Bucoliques, ne sont pas les seules que Virgile eût composées ; mais qu'entre tous ces petits ouvrages de sa jeunesse, il avoit choisi celles-là comme les plus dignes de passer à la postérité. Théocrite a intitulé les siennes ειδυλλια, diminutif de ειδη, *chants* : ce qui annonce des poésies plus simples, ou de moindre étendue.

(3) *Heureux Tityre*. Le mot *Tityre*, dans le latin, doit se prononcer d'un ton qui marque à la fois l'amitié et la surprise ; ce que ne rendroit pas en français l'apostrophe sèche, placée de même au commencement de la phrase.

On a beaucoup disserté pour savoir si Tityre, l'un des deux interlocuteurs de cette églogue, est le père de Virgile, ou Virgile lui-même. Ce n'est, en effet, ni l'un ni l'autre. Tityre et Mélibée sont deux personnages de bergeries, dont le poète emprunte le langage, pour exprimer d'un côté sa reconnoissance envers Octave, et pour exciter de l'autre sa compassion en faveur de ses malheureux compatriotes. Ce que disent entre eux les deux bergers, n'en est pas moins sur le compte du poète qui les

fait parler, et ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur, d'avoir fait ainsi retentir aux oreilles de l'oppresseur les cris douloureux de ceux qu'il opprimoit. Virgile est donc ici tout à-la-fois courtisan et citoyen. S'il n'étoit que Tityre, ses éloges outrés seroient rebutans; s'il n'étoit que Mélibée, ses plaintes auroient pu paroître téméraires; mais n'étant en effet ni l'un ni l'autre, ce qu'il y a d'exagéré dans ses éloges, s'excuse aisément par le caractère supposé du berger Tityre, homme simple, long-temps esclave, jouissant depuis peu de la liberté qu'il a rachetée de ses épargnes; et l'amertume des plaintes n'a rien que de naturel dans la bouche de l'infortuné Mélibée; outre qu'Octave n'est point compromis dans ces plaintes, et que les malheurs communs n'y sont imputés qu'à la fureur des guerres civiles.

(4) *Sur ton léger chalumeau* [tenui arundine], un mince roseau. Les premières flûtes furent de simples pipeaux de paille, *gracili avenâ, stipulâ,* des roseaux et d'autres tuyaux naturels, dont on s'aperçut que l'on pouvoit faire sortir, en soufflant, des sons plus ou moins graves, et plus ou moins aigus, selon leur longueur; et pour réunir les différens tons de la voix, on en joignit plusieurs ensemble avec de la cire ou de la colle; on s'avisa ensuite de percer des trous sur le même tuyau, à différentes distances du bec ou de l'entaille : telle est l'origine de tous les instrumens à vent.

(5) *Nous allons en exil.* Il s'agit ici d'une fuite forcée : *exil* est le mot propre. En grec φυγη. Horace emploie *fuga* dans ce sens, quand il se représente Alcée aux Enfers, chantant comme autrefois les maux de l'exil et ceux de la guerre : *Dura fugæ mala, dura belli.*

(6) *Amaryllida.* Amaryllis, amie, compagne d'esclavage de Tityre, et devenue sans doute son épouse depuis l'affranchissement.

(7) *Un Dieu.* Le bon Tityre appelle son bienfaiteur un Dieu; non qu'il le regarde réellement comme une divinité, mais parce qu'il reconnoît en lui le plus bel apanage d'un Dieu, la bonté : cela est si vrai, que peu après

il le nomme *juvenem*, jeune homme, ou, si l'on veut, jeune guerrier; car on désignoit ainsi chez les Romains tous les citoyens qui, par leur âge, n'étoient pas encore exempts du service militaire.

A l'égard de l'agneau que Tityre promet d'immoler sur l'autel de son bienfaiteur, cela ne signifie pas qu'il lui offrira des sacrifices, ni qu'il lui adressera des prières comme à la Divinité; mais qu'il fera des sacrifices et des vœux pour lui sur un autel particulier, en reconnoissance de ses bienfaits. C'est dans cet esprit que l'on éleva d'abord des autels aux grands hommes et aux princes encore vivans, et qu'on célébra des fêtes en leur honneur. Si l'on alla dans la suite jusqu'à les invoquer, ce n'étoit qu'après leur mort, quand on pouvoit imaginer que les ames placées dans le ciel au rang des Dieux, en partageoient la puissance.

(8) *Moi-même tu me vois foible*, etc. Cette réponse de Mélibée, cette tendresse pour sa chèvre et ses chevreaux, ces présages de malheurs qu'il dit se rappeler, caractérisent bien la simplicité champêtre. Il en est de même des discours du berger Tityre, qui, au lieu de répondre de suite à la question de Mélibée, lui parle d'abord de Rome, avec l'enthousiasme d'un bon paysan qui a vu pour la première fois cette grande et superbe ville, si différente de son village.

Après cela vient le motif de son voyage, qui étoit d'obtenir sa liberté. Il avoit donc été serf; or, rien de tout cela ne peut convenir ni à Virgile, ni à son père.

En supposant même que ce dernier eût été d'abord simple mercenaire, comme le fait entendre Donat, ce n'étoit point être esclave; et de plus, il y avoit bien des années qu'il étoit devenu gendre de celui dont il faisoit valoir la terre. Quant à son fils, il n'est point vraisemblable qu'il n'eût jamais vu Rome à cette époque : il avoit vingt-neuf ans; il avoit passé sa première jeunesse dans les principales villes de l'Italie, pour s'instruire; il étoit déjà connu par divers ouvrages.

Il ne faut donc pas chercher dans cette églogue une allégorie exacte, telle qu'on la trouve dans la charmante idylle

idylle de madame Deshoulières, où il n'y a pas un mot qui ne soit en effet allégorique, et qui ne désigne clairement ou cette dame, ou son mari, ou ses enfans, ou Louis XIV : *Dans ces prés fleuris*, etc. Tityre est un personnage purement pastoral, placé dans une situation qui, sans être la même que celle de Virgile, ou de son père, y a cependant plusieurs rapports sensibles ; de sorte qu'une bonne partie de ce qu'il dit pouvoit facilement rappeler au Triumvir le protégé de Pollion.

(9) *Depuis que Galatée m'a quitté.* Galatée et Amaryllis sont deux compagnes qu'a eues successivement Tityre, durant le temps de son esclavage. La loi, chez les Romains, ne considéroit pas le mariage entre les esclaves comme un mariage véritable ; c'étoit, à leurs yeux, une simple cohabitation, *contubernium ;* et le divorce entre eux étoit sans conséquence, leurs enfans naissant esclaves, et n'acquérant aucun avantage civil. La première compagne de Tityre lui dépensoit tous ses profits ; la deuxième, au contraire, étoit économe ; si bien qu'avec elle il avoit amassé de quoi racheter sa liberté, et même le petit champ dont il s'agit. Galatée n'est donc point Mantoue. Cette ville est appelée *ingrate*, parce que le paysan se plaint toujours du bourgeois, qui ne paye pas assez bien ses denrées.

(10) *Pour qui l'encens*, etc. Rien n'empêche de croire qu'il s'agit ici d'encens offert aux Dieux, pour la prospérité d'Octave. Ce seroit même un moyen très-adroit qu'emploieroit le poète, pour faire entendre au jeune Triumvir que ces infortunés Mantouans qu'il a si mal traités, avoient cependant toujours fait des vœux pour le succès de ses armes ; car *nostra* ne doit pas se prendre ici pour *mea ;* il ne s'agit plus des sacrifices que Tityre promet ; mais de ceux qui se faisoient déjà tous les mois.

(11) *Elevez des taureaux* [submittite tauros], sous-entendu (habendo pecori). Cette expression est employée deux fois dans ce sens au troisième livre des Géorgiques, vers 70 et 159, et jamais dans celui qu'on y donne ordinairement. D'ailleurs, Tityre n'est point ici représenté comme un laboureur, mais comme un pasteur de grands troupeaux, βουκόλος. La description même du terrain

qui lui est rendu, n'annonce rien qui soit propre au labourage; *lapis nudus, limoso pascua junco;* un sol aride et pierreux d'une part et de l'autre un marais : des provisions qui consistent uniquement en fruits, en châtaignes, en laitage; rien de tout cela n'annonce le travail de la charrue; ainsi ces deux mots, *submittite tauros,* ne doivent être regardés que comme le complément de la réponse d'Octave, *Pascite ut ante boves, pueri,* adressée à des pasteurs de grands troupeaux, conformément à ce que Tityre a dit plus haut : *Ille meas errare boves, ut cernis,* etc.

C'est pourquoi je ne traduis pas non plus *graves fœtas* par *brebis,* selon l'usage, parce que Tityre n'est point pasteur de brebis, ni de chèvres. Quant à Mélibée, c'est un chevrier; aussi n'emmène-t-il que des chèvres. Il possède aussi quelques vergers, quelques vignes : *Insere nunc, Melibœe, pyros, pone ordine vites;* mais rien n'annonce qu'il possède des terres labourables; car ces guérets si bien cultivés, ces jeunes moissons qu'il regrette de voir tomber au pouvoir d'un soldat étranger *(barbarus),* il ne dit pas que ce soient les siennes : ce sont les plaines qu'il a sous les yeux, c'est tout le territoire de Mantoue, dont les propriétaires sont dépouillés par suite des guerres civiles.

(12) *Et nous,* etc. Les oppositions locales sont exactes : la Scythie au nord, l'Afrique au midi, l'île de Crète à l'est, aux extrémités de la Méditerranée; la grande Bretagne, autre île dans l'Océan septentrional. Il ne faut pas dire que Virgile fasse ses bergers trop savans; ces quatre contrées étoient assez connues par les expéditions des Romains.

(13) *Je revoyois dans quelques années.* Je prends cette expression, *post aliquot aristas,* dans le sens figuré, pour *aliquot messes, aliquot annos.* On trouve ailleurs des exemples de cette acception : l'expliquer autrement, en faisant souhaiter à Mélibée de revoir un jour sa chaumière, non pas simplement au travers d'une moisson de blé bien haute, mais au travers de quelques épis, est une idée trop puérile et trop risible. Mais, dit-on, Mélibée suppose ici un long exil, *longo post tempore,* et se contrediroit s'il ne parloit ensuite que de quelques années :

comme si quelques années n'étoient pas des siècles pour un malheureux forcé d'abandonner son pays, et d'aller chercher un asile au bout du monde !

(14) *Quoi! ces terres si bien cultivées*, etc. *Novalia* se dit, soit des terres défrichées depuis peu de temps, soit de celles qu'on à laissé reposer une année, après une ou deux récoltes.

(15) *Un barbare* [barbarus], un étranger, mis en opposition avec *cives*. La plupart de ces soldats étoient Gaulois.

(16) *Et vous, allez, mon cher troupeau*, etc. Mélibée sembleroit ici regretter ses chèvres, comme s'il alloit s'en séparer ; mais il ne regrette en effet que les lieux qu'il est forcé d'abandonner, où elles trouvoient auparavant une pâture délicieuse, et cette grotte d'où il les surveilloit si commodément.

Elles ne l'entendront plus chanter, à cause de la tristesse qui l'accompagnera partout.

ÉGLOGUE II.

ALEXIS.

Le berger Corydon brûloit pour le bel Alexis, les délices de son maître, et il étoit sans espérance. Seulement il se rendoit tous les jours dans un bois de hêtres touffus ; et là, sans témoin, n'écoutant que son cœur (1), il adressoit aux échos des forêts et des montagnes ces plaintes inutiles : Cruel Alexis, tu dédaignes mes chansons ; tu es donc pour moi sans pitié ; tu veux enfin me forcer à mourir !

Voici l'heure où les troupeaux eux-mêmes cherchent l'ombre et le frais ; où les lézards se tiennent cachés dans les épines ; où Thestilis s'empresse de broyer l'ail et le serpolet (2), pour ranimer par leur odeur les moissonneurs fatigués, au milieu des chaleurs brûlantes. Moi, je suis la trace de tes pas, malgré toute l'ardeur du soleil, parmi les buissons qui retentissent du cri des cigales. Ne valoit-il pas mieux supporter l'humeur fâcheuse et les superbes dédains d'Amaryllis (3), ou vivre avec Ménalque, quoique Ménalque fût basané, et que tu sois la blancheur même ? Beau berger, ne sois pas si fier de ton teint ; le troêne est blanc, on le laisse tomber ; le vaciet est noir, on le recueille (4).

Tu me méprises, Alexis, et tu ne demandes pas ce que je suis ; si je possède un nombreux

ECLOGA II,

ALEXIS.

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim,
Delicias domini; nec quid speraret, habebat.
Tantùm inter densas, umbrosa cacumina, fagos
Assiduè veniebat: ibi hæc incondita solus
Montibus et sylvis studio jactabat inani:
O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas;
Nil nostri miserere: mori me deniquè coges!
Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant;
Nunc virides etiam occultant spineta lacertos;
Thestilis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque herbas contundit olentes.
At mecum raucis, tua dum vestigia lustro,
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.
Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia? nonne Menalcam,
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses?
O formose puer, nimiùm ne crede colori:
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.
Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi;

Quàm dives pecoris, nivei quàm lactis abundans.
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ;
Lac mihi, non æstate, novum, non frigore, defit.
Canto quæ solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho.
Nec sum adeò informis: nuper me in littore vidi,
Cùm placidum ventis staret mare; non ego Daphnim,
Judice te, metuam, si nunquam fallit imago.
O tantùm libeat mecum tibi sordida rura
Atque humiles habitare casas, et figere cervos,
Hædorumque gregem viridi compellere hibisco!
Mecum unà in sylvis imitabere Pana canendo.
Pan primus calamos cerà conjungere plures
Instituit; Pan curat oves, oviumque magistros.
Nec te pœniteat calamo trivisse labellum;
Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas?
Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula, Damœtas dono mihi quam dedit olim.
Et dixit moriens: Te nunc habet ista secundum.
Dixit Damœtas; invidit stultus Amyntas.
Prætereà duo nec tutà mihi valle reperti
Capreoli, sparsis etiam nunc pellibus albo,
Bina die siccant ovis ubera, quos tibi servo.
Jampridem à me illos abducere Thestilis orat;

troupeau, si le lait est chez moi en abondance? J'ai mille brebis qui paissent sur les montagnes de Sicile (5); le lait nouveau ne me manque jamais, ni l'été ni l'hiver. Je chante, comme autrefois Amphion le Thébain (6), quand au son de sa voix il rassembloit ses troupeaux sur le Mont-Aracynthe (7), près de la mer.

Je ne suis pas non plus si difforme : je me considérai l'autre jour sur le rivage, pendant que l'onde étoit calme; et si ce miroir est toujours fidèle, je ne craindrois pas Daphnis même, en le prenant pour juge.

Ah! daigne seulement venir avec moi essayer la vie champêtre, habiter une humble cabane, forcer le cerf dans les bois, et, la houlette à la main (8), faire marcher ensemble un troupeau de chèvres. Nous ferons tous deux, à l'exemple de Pan, retentir les forêts de nos chansons. C'est Pan (9) qui le premier joignit avec de la cire plusieurs chalumeaux; Pan est le protecteur des brebis et des bergers. Ne crains pas d'approcher de tes lèvres délicates nos pipeaux rustiques : pour en savoir autant, que ne faisoit point Amyntas!

J'ai une flûte composée de sept tuyaux d'inégale longueur; c'est un présent que me fit autrefois Damète. Il me dit en mourant : Tu seras son second maître; il me le dit, et Amyntas en fut sottement jaloux.

J'ai deux jeunes chevreuils trouvés dans un vallon assez dangereux; ils ont encore le poil tacheté de blanc; chaque jour il en coûte pour chacun d'eux tout le lait d'une brebis : c'est pour toi que je les garde. Il y a long-temps que

Thestilis me presse de les lui donner ; à la fin Thestilis les aura, puisque tu dédaignes mes présens.

Viens, aimable berger ; vois les Nymphes préparer pour toi des corbeilles pleines de lis : vois la blanche Naïade cueillir pour toi les tendres violettes (10), les superbes pavots ; y mêler le narcisse et le parfum délicieux de l'anet ; entrelacer ces bouquets de romarin et d'autres plantes odoriférantes, et relever la couleur douce du vaciet par l'éclat du souci doré. Moi-même je choisirai sur l'arbre de ces fruits blancs (11) que couvre un léger duvet : je n'oublierai point les châtaignes que mon Amaryllis aimait tant ; j'y joindrai des prunes couleur de cire (12) : les prunes auront aussi leur prix. Et toi, laurier ; et toi, myrte qui crois près du laurier, vous me fournirez tous deux vos rameaux, puisqu'unis ensemble (13) vous répandez une odeur si douce.

Ah ! Corydon, tu n'es qu'un villageois (14), et les présens ne touchent guère Alexis ; quand même il s'agiroit de présens, tu ne l'emporterois pas sur Iolas. Qu'ai-je dit (15) ? hélas ! malheureux que je suis, j'ai déchaîné le vent de Midi sur les fleurs, et lâché le sanglier dans la fontaine.

Jeune imprudent, ah ! sais-tu qui tu fuis (16) ? Les Dieux habitèrent comme moi les forêts, ainsi que Pâris issu de Dardanus. Que Minerve aime le séjour des villes, elle qui les a bâties ; pour nous, préférons les forêts à tout autre séjour. La fière lionne cherche le loup, le loup cherche la chèvre, et la chèvre le cytise fleuri ; mais Corydon, c'est toi qu'il cherche, ô Alexis ! chacun suit le penchant qui l'entraîne.

Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.

Huc ades, ô formose puer; tibi lilia plenis
Ecce ferunt Nymphæ calathis; tibi candida Naïs
Pallentes violas et summa papavera carpens,
Narcissum et florem jungit bene olentis anethi;
Tum casiâ atque aliis intexens suavibus herbis,
Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.
Ipse ego cana legam tenerâ lanugine mala,
Castaneasque nuces, mea quas Amaryllis amabat;
Addam cerea pruna: et honos erit huic quoque pomo.
Et vos, ô lauri, carpam, et te, proxima myrte;
Sic positæ quoniam suaves miscetis odores.

Rusticus es, Corydon, nec munera curat Alexis;
Nec, si muneribus certes, concedat Iolas.
Eheu! quid volui misero mihi? floribus Austrum
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.

Quem fugis? ah demens! Habitârunt Dî quoque sylvas,
Dardaniusque Paris. Pallas quas condidit arces
Ipsa colat; nobis placeant ante omnia sylvæ.
Torva leæna lupum sequitur, lupus ipse capellam;
Florentem cytisum sequitur lasciva capella;
Te Corydon, ô Alexi! trahit sua quemque voluptas.

Aspice : aratra jugo referunt suspensa juvenci,
Et sol crescentes decedens duplicat umbras ;
Me tamen urit amor : quis enim modus adsit amori ?
Ah ! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit !
Semiputata tibi frondosâ vitis in ulmo est.
Quin tu aliquid saltem potiùs, quorum indiget usus,
Viminibus mollique paras detexere junco ?
Invenies alium, si te hic fastidit, Alexim.

Vois ces taureaux qui rapportent (17) suspendus à leur joug les instrumens du labourage ; vois ces ombres qui s'alongent à mesure que le soleil se retire vers son couchant ; et moi, l'amour me brûle encore : l'amour connoît-il quelque repos ? Ah ! Corydon, malheureux Corydon, quel délire s'est emparé de toi ! Ta vigne demeure à demi taillée sur ces ormes (18) déjà couverts de feuilles. Que ne vas-tu travailler à quelque ouvrage utile (19), soit d'osier, soit de jonc ? Si cet Alexis te dédaigne, tu trouveras bien un autre Alexis.

REMARQUES

SUR LA DEUXIÈME ÉGLOGUE.

Rien n'oblige à croire que Virgile se soit représenté lui-même sous le nom de Corydon. La plupart des commentateurs le supposent, mais ils peuvent se tromper. Les auteurs anciens qui parlent de cette églogue, ne le disent point, ou ne le disent que sur des bruits vagues et des conjectures hasardées.

Il en est sans doute de cet ouvrage comme de tant d'autres, où l'on a trouvé du mystère, des allusions, des applications malignes, auxquelles les auteurs n'avoient jamais pensé.

On peut donc très-bien ne considérer cette pièce que comme une simple imitation de Théocrite, dont l'objet a été d'exprimer les effets des passions quand on s'y abandonne. Les derniers vers indiquent même assez clairement ce but moral, puisque Corydon finit par se reprocher de perdre en gémissemens inutiles un temps qu'il devroit mieux employer.

(1) *N'écoutant que son cœur* [incondita], sans art.

(2) *L'ail et le serpolet.* Sans doute que l'odeur forte de ces plantes sert à ranimer les moissonneurs épuisés.

(3) *Amaryllis.* Cette Amaryllis n'a rien de commun avec celle de la première églogue, non plus qu'avec celles de la troisième et de la cinquième. Chacune des dix églogues est une fable à part, et absolument détachée des autres, sauf un petit nombre d'allusions relatives à la personne du poëte, et qui n'ont pour but que de marquer l'identité de l'auteur, et d'y servir comme d'empreinte et de cachet.

(4) On recueille le vaciet, *vaccinia*, parce qu'il sert à la teinture.

(5) *Sur les montagnes de Sicile.* C'est donc un berger Sicilien qui parle; en effet je ne vois, dans tout ce qu'on

lui fait dire, qu'une simple imitation de Théocrite, et, en particulier, de l'idylle de cet auteur intitulée Polyphème.

(6) *Amphion* et *Zéthus*, fils d'Antiope, princesse Thébaine, qui se prétendoit enceinte de Jupiter. Leur mère, persécutée par Dircé, sa marâtre, les mit au monde sur le mont Cythéron. Ils y restèrent abandonnés à des bergers, qui les élevèrent parmi eux. Dans la suite ils vengèrent leur mère, et punirent Dircé des cruautés qu'elle avoit exercées à son égard. Amphion devint roi de Thèbes. Ce fut lui qui environna de murailles la citadelle de cette ville. La Fable dit :

Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevoient.

Ce qui signifie qu'il contribua beaucoup par les charmes de son éloquence, et peut-être de sa poésie, à faire entreprendre aux habitans le travail pénible de cette construction.

(7) *Aracynthe*. Montagne voisine de Thèbes, sur le bord de la mer; d'où vient l'épithète *actæo*, du mot grec ακτη, rivage.

(8) *Houlette* [hibisco]. C'est la tige de la grosse mauve, assez forte sans doute pour servir de houlette à conduire un troupeau de chèvres.

(9) *Pan, qui le premier*. Fontenelle fait allusion à ce vers, dans l'épigraphe qu'il a mise au bas de la figure du frontispice de ses Pastorales :

Que Pan soit l'inventeur de la flûte champêtre,
C'est une fable : il eut un maître.

La figure représente l'Amour instruisant ce Dieu à emboucher la flûte.

(10) *Tendres violettes* [pallentes]. Ce mot *pallentes* ne signifie point pâles : quel mérite la pâleur donneroit-elle au bouquet de la Naïade ? il désigne seulement une couleur douce et sans éclat ; en un mot, une couleur *tendre*, telle que celle de la violette. Je voudrois aussi traduire *candida* par *naïve ;* c'est ici son véritable sens ;

il désigne bien plutôt la pureté du ruisseau où préside la Naïade, que la blancheur de son teint.

Les Nymphes se distribuoient en plusieurs classes. On distinguoit entr'elles les Néréïdes, ou Nymphes de la mer, ainsi nommées, comme étant filles de Nérée ; les Naïades, qui présidoient aux fontaines et aux rivières, de ναειν, *couler ;* les Oréades, qui habitoient les montagnes, de ορος, *sommet, hauteur ;* les Napées, déesses des bois, de ναπος, *bocage, verger ;* les Dryades, habitantes des forêts proprement dites, de δρυς, *chêne, arbre ;* les Hamadryades, celles qui étoient tellement attachées à un arbre particulier, qu'elles naissoient et mouroient avec lui, de ἁμα, ensemble, et de δρυς. Il y en avoit d'autres encore qui prenoient différens noms, selon les lieux et les objets qui leur étoient confiés. Les prés avoient leurs Nymphes, appelées Limoniades, de λειμων, *prairie ;* les lacs et les étangs, leurs Limniades, de λιμνη, *lac, étang ;* tant on a eu raison de dire, en parlant de ces temps superstitieux : tout étoit Dieu, excepté Dieu même.

(11) *De ces fruits blancs,* etc. Des coings.

(12) *Des prunes couleur de cire* [cerea pruna]. Cette épithète peut convenir à plusieurs espèces de prunes, mais particulièrement aux *mirabelles.*

(13) *Puisqu'unis ensemble,* etc. Autre allusion, non pas aux deux espèces de triomphe, mais à l'union de l'amour et de la poésie, qui font en ce moment toute l'occupation du berger Corydon.

(14) *Tu n'es qu'un villageois,* etc. [rusticus es] ; comme s'il disoit : On voit bien à tes discours que tu n'es qu'un villageois, au lieu qu'Iolas est un homme de la ville, qui connoît mieux son monde ; car il y a dans cette opposition une double pensée.

(15) *Qu'ai-je dit*, etc. Il vient de nommer son rival, qu'il voudroit au contraire faire oublier.

(16) *Qui tu fuis ?* Il revient à son état d'homme de campagne. Il cherche à le relever par l'exemple des dieux et des princes qui ont habité les champs.

(17) *Vois ces taureaux qui rapportent leur joug*, etc. Il y a quelque chose de moral dans la manière dont se termine cette églogue. A la vue du soleil qui tombe, et de ces bœufs qui retournent paisiblement à l'étable après leur travail, Corydon s'aperçoit que, trop occupé de son Alexis, il a perdu sa journée ; que son ouvrage n'est point fini ; que la vigne, qu'il devoit avoir taillée, ne l'est qu'à moitié, et qu'enfin il a bien autre chose à faire que de se plaindre inutilement de cet insensible berger, ne fût-ce que des paniers pour la vendange : en conséquence il prend son parti, et n'a plus que de l'indifférence pour celui qui dédaigne ainsi son amitié.

(18) *Ta vigne demeure à demi taillée sur ces ormes*, etc. Il s'agit de ces hautes vignes qui, dans les pays méridionaux, s'élèvent sur des ormes, dont elles embrassent de leurs jets toutes les branches. *Frondosâ* marque que la saison est déjà fort avancée, et qu'il est plus que temps de finir la taille de la vigne.

(19) *Que ne vas-tu travailler à quelque ouvrage utile?* etc. Il parle sans doute des paniers, des mannes, des corbeilles, etc. que les habitans des campagnes faisoient eux-mêmes dans leurs momens de loisir. *Detexere* dit plus que *texere*. La préposition *de*, ajoutée à certains verbes, marque *achèvement, complément*, comme dans cet exemple du dixième livre de l'Enéide : *nubem belli, dùm detonet, omnem sustinet;* couvert de ses armes, il soutient l'orage, jusqu'à ce qu'il cesse de tonner. Mais ordinairement dans les verbes composés, *de* tient lieu de l'adverbe *deorsum*, qui en est formé lui-même, et indique un mouvement de haut en bas ; comme dans *deprimere, descendere, deponere ;* de même que *sus* tient lieu de *sursùm*, et s'emploie pour exprimer un mouvement de bas en haut, comme *sustinere, suspendere.*



ÉGLOGUE III.

MÉNALQUE, DAMÈTE, PALÉMON.

MÉNALQUE.

Dis-moi, Damète, à qui ce troupeau ? Est-ce à Mélibée ?

DAMÈTE.

Non ; mais à Egon : Egon me l'a confié depuis peu.

MÉNALQUE.

Ah ! troupeau toujours malheureux ! pendant que son berger court après Néèra, de peur qu'elle ne me préfère à lui, ce gardien d'emprunt trait les brebis deux fois par heure, épuise les mères, et dérobe le lait aux agneaux.

DAMÈTE.

Songe pourtant qu'il faut être plus réservé à faire de tels reproches à des hommes. Je sais bien aussi qui te..... Hem, pendant que les boucs regardoient de travers : et dans quel temple encore...... mais les Nymphes trop indulgentes n'en faisoient que rire.

MÉNALQUE.

Ce fut apparemment quand elles me virent, une serpe à la main, couper méchamment les plants d'arbres et les jeunes vignes de Micon.

ECLOGA III.

MENALCAS, DAMŒTAS, PALÆMON.

MENALCAS.

Dic mihi, Damœta, cujum pecus? an Melibœi?

DAMŒTAS.

Non; verùm Ægonis: nuper mihi tradidit Ægon.

MENALCAS.

Infelix ô semper, oves, pecus! ipse Neæram
Dum fovet, ac, ne me sibi præferat illa, veretur,
Hic alienus oves custos bis mulget in horâ,
Et succus pecori, et lac subducitur agnis.

DAMŒTAS.

Parciùs ista viris tamen objicienda memento.
Novimus et qui te.... transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles Nymphæ risere, sacello.

MENALCAS.

Tum, credo, cùm me arbustum vidêre Myconis
Atque malâ vites incidere falce novellas.

DAMŒTAS.

Aut hic ad veteres fagos, cùm Daphnidis arcum
Fregisti et calamos; quæ tu, perverse Menalca,
Et cùm vidisti puero donata, dolebas :
Et si non aliquà nocuisses, mortuus esses.

MENALCAS.

Quid domini facient, audent cùm talia fures?
Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
Excipere insidiis, multùm latrante Lyciscâ?
Et cùm clamarem : Quò nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus : tu post carecta latebas.

DAMŒTAS.

An mihi, cantando victus, non redderet ille
Quem mea carminibus meruisset fistula caprum?
Si nescis, meus ille caper fuit; et mihi Damon
Ipse fatebatur, sed reddere posse negabat.

MENALCAS.

Cantando tu illum! Aut unquam tibi fistula cera
Juncta fuit? Non tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen?

DAMŒTAS.

Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim
Experiamur? Ego hanc vitulam (ne fortè recuses,

DAMÈTE.

Dis plutôt ici, près de ces vieux hêtres, quand tu brisas l'arc et les flèches de Daphnis, jaloux de les avoir vu donner à cet enfant. Méchant que tu es, tu serois mort de rage, si tu ne lui avois joué quelque mauvais tour.

MÉNALQUE.

Que feront donc les maîtres, quand des coquins de valets sont si hardis? Et moi ne t'ai-je pas vu, misérable, emporter, après l'avoir bien guetté, un chevreau de Damon, pendant que son chien aboyoit après toi de toute sa force? J'avois beau crier: Où va ce voleur? Tityre, rassemble ton troupeau..... déjà tu étois caché derrière les glayeuls.

DAMÈTE.

Devoit-il, ce Damon, me frustrer du chevreau que je lui avois gagné au combat du fifre, et qui étoit le prix de mes chants? Apprends, si tu l'ignores, que ce chevreau m'appartenoit; Damon lui-même en convenoit; mais il ne pouvoit, disoit-il, me le livrer.

MÉNALQUE.

De tes chants! à lui! toi! As-tu jamais eu seulement un fifre à plusieurs tuyaux? N'est-ce pas toi, pauvre flûteur, qu'on entendoit fredonner dans les carrefours, des airs misérables sur un aigre chalumeau?

DAMÈTE.

Eh bien! veux-tu que nous éprouvions ensemble, en chantant tour-à-tour, de quoi l'un et l'autre est capable? Moi, je gage cette génisse; tu ne dois pas la dédaigner, elle donne du lait

deux fois le jour, et nourrit seule deux jeunes veaux : toi, dis ce que tu veux perdre.

MÉNALQUE.

Je n'oserois te proposer aucune pièce de mon troupeau : j'ai chez nous un père, et de plus une belle-mère fort méchante ; tous deux comptent mes brebis deux fois le jour, et l'un d'eux compte aussi mes chevreaux. Mais puisque tu veux faire une folie, je gage avec toi quelque chose de bien plus précieux ; toi-même en conviendras : ce sont deux coupes en bois de hêtre, chefs-d'œuvre du sculpteur Alcimédon, cet artiste divin, sur lesquels son léger ciseau a représenté un cep de vigne qui court mollement tout autour, avec des grappes jetées çà et là, et entrelacées d'un lierre. Au milieu sont deux figures, l'une de Conon (1) ; et..... comment se nomme l'autre (2), qui a mesuré le monde avec le compas (3), et qui a marqué les temps du labour et de la moisson ? Je ne les ai point encore approchées de mes lèvres, et je les garde bien enfermées.

DAMÈTE.

Le même Alcimédon m'a fait aussi deux coupes ; il en a garni les anses d'une branche d'acanthe (4) qui se replie à l'entour : au milieu il a placé Orphée et les forêts qui le suivent. *Je ne les ai pas encore approchées de mes lèvres, et je les garde bien enfermées* (5). Quand je te propose ma génisse, il n'y a pas de quoi faire tant valoir tes coupes.

MÉNALQUE.

Je ne veux pas que tu m'échappes : je consens

Bis venit ad mulctram, binos alit ubere fœtus)
Depono : tu dic mecum quo pignore certes.

MENALCAS.

De grege non ausim quicquam deponere tecum:
Est mihi namque domi pater, est injusta noverca;
Bisque die numerant ambo pecus, alter et hædos.
Verùm id quod multò tute ipse fatebere majus,
Insanire libet quoniam tibi, pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis,
Lenta quibus torno facili superaddita vitis,
Diffusos ederâ vestit pallente corymbos.
In medio duo signa : Conon, et.... quis fuit alter,
Descripsit radio totum qui gentibus orbem,
Tempora quæ messor, quæ curvus arator haberet?
Necdum illis labra admovi, sed condita servo.

DAMŒTAS.

Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,
Et molli circùm est ansas amplexus acantho,
Orpheaque in medio posuit, sylvasque sequentes.
Necdùm illis labra admovi, sed condita servo.
Si ad vitulam spectes, nihil est quòd pocula laudes.

MENALCAS.

Nunquam hodie effugies : veniam quocumquè vocâris.

Audiat hæc tantùm, vel qui venit : ecce Palæmon.
Efficiam posthac ne quemquam voce lacessas.

DAMŒTAS.

Quin age, si quid habes : in me mora non erit ulla ;
Nec quemquam fugio. Tantùm, vicine Palæmon,
Sensibus hæc imis, res est non parva, reponas.

PALÆMON.

Dicite : quandoquidem in molli consedimus herbâ ;
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,
Nunc frondent sylvæ, nunc formosissimus annus.
Incipe, Damœta ; tu deindè sequêre, Menalca.
Alternis dicetis : amant alterna Camœnæ.

DAMŒTAS.

Ab Jove principium, Musæ ; Jovis omnia plena :
Ille colit terras ; illi mea carmina curæ.

MENALCAS.

Et me Phœbus amat : Phœbo sua semper apud me
Munera sunt ; lauri, et suavè rubens hyacinthus.

DAMŒTAS.

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

à tout (6). Prenons, pour nous entendre, le premier venu. Voici quelqu'un : c'est Palémon. Je vais t'ôter pour jamais l'envie de défier personne en fait de chant.

DAMÈTE.

Allons, montre ce que tu sais : moi, je suis prêt ; je ne crains personne. Seulement, voisin Palémon, sois attentif, écoute de toutes tes oreilles ; la gageure est sérieuse.

PALÉMON.

Chantez : nous voilà commodément assis sur cette herbe tendre ; à présent tout pullule dans les campagnes, partout les arbres ont repris leur verdure, c'est la saison la plus belle de l'année. Toi, Damète, commence ; et toi, Ménalque, tu répondras. Vous chanterez tour-à-tour ; les Muses vous entendront tour-à-tour avec plaisir (7).

DAMÈTE.

Muses, commençons par Jupiter (8) ; tout est plein de ce dieu : il daigne habiter la terre, il s'intéresse à mes chansons.

MÉNALQUE.

Phébus m'honore aussi de sa faveur : j'ai toujours pour Phébus les présens qu'il aime, des lauriers, et des hyacinthes d'un rouge agréable.

DAMÈTE.

La jeune et folâtre Galatée me jette une grenade, puis court se cacher dans les saules, et meurt d'envie d'être vue auparavant.

MÉNALQUE.

Amyntas, pour qui je brûle, vient me chercher de lui-même; et déjà Délie n'est pas plus connue que lui de mes chiens.

DAMÈTE.

J'ai pour ma Vénus un cadeau tout prêt; je viens de marquer moi-même un endroit où des ramiers ont fait leur nid.

MÉNALQUE.

Je viens d'envoyer à mon jeune ami dix pommes d'or cueillies dans ce bois; c'est tout ce que j'ai pu: demain je lui en enverrai dix autres.

DAMÈTE.

Quelles douces paroles j'ai mille fois entendues de la bouche de Galatée! O vents, portez-en quelqu'une aux oreilles des Dieux.

MÉNALQUE.

Que me sert, Amyntas, de n'être point mal dans ton esprit, si, pendant que tu cours le sanglier, moi je garde les toiles?

DAMÈTE.

Iolas, envoie ici Phyllis, ce jour est celui de ma naissance: quand j'immolerai la génisse pour les biens de la terre, viens-y toi-même.

MÉNALQUE.

Iolas, Phyllis est la bergère que j'aime le mieux; car elle a pleuré de me voir partir, et m'a dit cent fois: adieu, adieu, beau Ménalque!

MENALCAS.

MENALCAS.

At mihi sese offert ultrò, meus ignis, Amyntas;
Notior ut jam sit canibus non Delia nostris.

DAMŒTAS.

Parta meæ Veneri sunt munera; namque notavi
Ipse locum aëriæ quò congessere palumbes.

MENALCAS.

Quod potui, puero, sylvestri ex arbore lecta,
Aurea mala decem misi: cras altera mittam.

DAMŒTAS.

O quoties, et quæ nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, Divûm referatis ad aures.

MENALCAS.

Quid prodest quòd me ipse animo non spernis, Amynta,
Si, dum tu sectaris apros, ego retia servo?

DAMŒTAS.

Phyllida mitte mihi, meus est natalis, Iola:
Cùm faciam vitulâ pro frugibus, ipse venito.

MENALCAS.

Phyllida amo ante alias; nam me discedere flevit:
Et longùm, formose, vale, vale, inquit, Iola.

DAMŒTAS.

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.

MENALCAS.

Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis,
Lenta salix fœto pecori, mihi solus Amyntas.

DAMŒTAS.

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, musam:
Pierides, vitulam lectori pascite vestro.

MENALCAS.

Pollio et ipse facit nova carmina. Pascite taurum,
Jam cornu petat, et pedibus qui spargat arenam.

DAMŒTAS.

Qui te, Pollio, amat, veniat quò te quoque gaudet!
Mella fluant illi, ferat et rubus asper amomum!

MENALCAS.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi;
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

DAMŒTAS.

Qui legitis flores, et humi nascentia fraga,
Frigidus, ô pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ.

DAMÈTE.

Le loup est la mort (10) pour les bergeries, les pluies pour les moissons déjà mûres, les vents pour les arbres, et pour moi la colère d'Amaryllis.

MÉNALQUE.

L'eau est la vie pour les champs ensemencés, l'arboisier pour les chevreaux déjà sevrés, la feuille du saule pour les brebis pleines, et pour moi le seul Amyntas.

DAMÈTE.

Pollion prend plaisir à ma poésie, quoique simple et rustique. Muses, nourrissez une génisse pour votre lecteur.

MÉNALQUE.

Pollion fait lui-même des vers d'un goût nouveau (11). Muses, nourrissez pour lui un taureau qui déjà menace de la corne, et fasse en bondissant voler la poussière.

DAMÈTE.

Puisse celui qui t'aime, Pollion, parvenir à son tour où il se réjouit de te voir arrivé; que pour lui coulent des ruisseaux de miel; que pour lui les ronces produisent le bienfaisant amome!

MÉNALQUE.

Puisse aimer tes vers, ô Mévius (12), quiconque ne hait point Bavius, et qu'il s'en aille atteler les renards et traire les boucs.

DAMÈTE.

Bergers, qui cueillez les fleurs et les humbles fraises, fuyez d'ici; un serpent venimeux est caché dans l'herbe.

MÉNALQUE.

Brebis, prenez garde de trop avancer; la rive est dangereuse: votre bélier lui-même n'a pas encore séché sa toison.

DAMÈTE.

Tityre, en faisant paître tes chèvres, écarte-les du fleuve: moi-même, quand il sera temps, je les baignerai toutes dans la fontaine.

MÉNALQUE.

Bergers, rassemblez vos brebis: si la chaleur vient à brûler leur lait, comme l'autre jour, nos mains presseront en vain leurs mamelles.

DAMÈTE.

Hélas! que mes taureaux sont maigres, dans un si gras pâturage! L'amour tue également et le troupeau et le pasteur.

MÉNALQUE.

Pour ces tendres animaux, ce n'est point l'amour qui les tue; à peine peuvent-ils se soutenir: je ne sais quels yeux malins ont fasciné mes agneaux.

DAMÊTE.

Dis, et tu seras pour moi le grand Apollon, dans quel lieu du monde (13) le ciel n'a pas plus de trois coudées.

MÉNALQUE.

Dis dans quel lieu du monde il naît des fleurs portant écrits des noms de rois, et que Phyllis soit à toi seul.

MENALCAS.

Parcite, oves, nimiùm procedere; non benè ripæ
Creditur: ipse aries etiam nunc vellera siccat.

DAMŒTAS.

Tityre, pascentes à flumine reice capellas:
Ipse, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo.

MENALCAS.

Cogite, oves, pueri: si lac præceperit æstus,
Ut nuper, frustrà pressabimus ubera palmis.

DAMŒTAS.

Eheu! quàm pingui macer est mihi taurus in arvo!
Idem amor exitium est pecori, pecorisque magistro.

MENALCAS.

His certè neque amor causa est; vix ossibus hærent:
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

DAMŒTAS.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.

MENALCAS.

Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores, et Phyllida solus habeto.

PALÆMON.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.
Et vitulâ tu dignus, et hic, et quisquis amores
Aut metuet dulces, aut experietur amaros.
Claudite jam rivos, pueri; sat prata biberunt.



PALÉMON.

Il ne m'appartient pas de juger entre vous un si grand procès. Vous méritez la génisse, toi, lui, et tout berger qui craindra les douceurs de l'amour, ou qui en sentira les amertumes. Bergers, fermez à présent les rigoles (14); les prés ont assez d'eau.



REMARQUES

SUR LA TROISIÈME ÉGLOGUE.

Deux bergers qui ne s'aiment point se rencontrent. L'un est un mercenaire aux gages d'Egon, qui lui a confié ses brebis; l'autre est fils d'un berger propriétaire, et conduit le troupeau paternel. Ménalque demande à qui appartient le troupeau qu'il rencontre; et, sur la réponse de Damète, il fait une réflexion fort injurieuse. Celui-ci se fâche; ils se disent l'un à l'autre des vérités dures. On ne reconnoît que trop les mœurs des pâtres de ce temps-là. Damète, à propos d'un chevreau que l'autre lui reproche d'avoir volé, prétend qu'il n'a fait que reprendre son bien; que ce chevreau étoit à lui, comme l'ayant gagné en disputant du chant contre Damon. Ménalque ne veut pas l'en croire capable; ce qui donne lieu à Damète de lui faire un défi. Après être convenus du gage, ils prennent pour juge Palémon qui survient en ce moment, et qui, après les avoir écoutés, ne veut rien décider, et leur fait compliment à tous deux. Le combat entre ces bergers consiste en chants alternatifs, que l'on nomme *Amébées*. Lorsque l'un a chanté quelques vers, l'autre doit lui répondre par un pareil couplet, dont le sens soit analogue à celui du premier; de manière qu'il enchérisse sur ce qu'il a dit, ou, du moins, qu'il l'égale. Virgile paroît avoir composé cette églogue l'an de Rome 715, pendant l'expédition de Pollion en Illyrie, ou même lorsqu'il en revenoit déjà victorieux. Les victimes que les deux bergers veulent que les Muses préparent pour lui, semblent annoncer son triomphe prochain.

(1) *Conon*. C'est le nom d'un célèbre mathématicien de l'île de Samos, contemporain et ami d'Archimède. Ce fut lui qui, pour plaire au roi d'Egypte, Ptolémée Evergète, donna le nom de Chevelure de Bérénice à une constellation.

(2) *Et comment se nomme l'autre*, etc. Voilà bien le langage d'un homme de campagne, qui a entendu parler du grand savoir du personnage représenté sur son vase, mais qui en a oublié le nom.

Le mathématicien astronome dont il s'agit, est vraisemblablement Archimède de Syracuse, connu par différentes découvertes dans les mathématiques et dans la physique. On lui attribue, entre autres, l'invention d'une sphère de verre, où tous les mouvemens des cieux étoient imités suivant le système céleste reçu de son temps; et c'est à quoi il paroît qu'il est ici fait allusion.

(3) *Avec le compas* [radio]. Un compas est un instrument composé de deux rayons de cercle; c'est celui que l'on met ordinairement à la main de l'astronome ou du géographe qui est censé mesurer le monde.

(4) *D'une branche d'acanthe* [branche ursine]. Ce sont les feuilles dont on orne le chapiteau des colonnes dans l'architecture.

(5) *Je ne les ai pas encore*, etc. Répétition dérisoire qu'affecte Damète.

(6) *Je consens à tout;* c'est-à-dire, *je mets aussi une génisse pour enjeu.* Ménalque piqué, oublie ce qu'il disoit plus haut; mais c'est qu'il se croit bien assuré de ne pas perdre la gageure. Et c'est de quoi se flattent toujours ceux qui, emportés par la passion du jeu, se permettent de jouer et leur fortune et celle des autres.

(7) Il ne faut pas chercher dans cette lutte poétique un dessein suivi; elle consiste en distiques ou strophes détachées, chacun ayant seulement son couplet correspondant, qui doit rouler sur le même sujet, ou sur un sujet semblable. C'est à qui des deux bergers tournera sa pensée de la manière la plus galante ou la plus piquante. Il n'est pas non plus nécessaire que les sujets leur soient personnels: Damète n'est pas sans doute amoureux tout à-la-fois de Galatée, de Phyllis et d'Amaryllis; Amyntas n'est non plus qu'un nom et une passion différente, que Ménalque suppose pour répondre aux différens couplets.

de Damète ; car au commencement de l'églogue, où il n'est pas encore question de chant, il s'est annoncé pour le rival d'Egon auprès de Nééra.

(8) *Muses, commençons*, etc. Ces deux premiers couplets, où l'on rend hommage à Jupiter et à Phébus, se rapportent indirectement aux illustres personnages qui honoroient Virgile de leur protection ; soit comme maîtres du monde, comme Octave, Antoine ; soit comme amis des Muses, comme Pollion, Mécène, etc.

(9) *Des lauriers et des hyacinthes* ; allusion aux métamorphoses de Daphné et du jeune Hyacinthe. L'hyacinthe dont il s'agit ici, n'est pas la fleur bleue que nous nommons ainsi, mais une espèce d'iris ou glayeul, en latin *gladiolus*, à cause de la forme de ses feuilles ; et en grec, ξιφις.

(10) *La mort, la vie*. C'est l'équivalent le plus juste et le plus naturel que j'aie pu trouver pour exprimer l'opposition de *triste*, *dulce*.

(11) *D'un goût nouveau* (nova). Il s'agit peut-être des tragédies qu'il composoit, et qui étoient nouvelles pour les Romains, quant au sujet et quant au style.

C. Asinius Pollion, d'une naissance assez obscure, s'éleva par ses grandes qualités civiles et militaires aux premiers honneurs de la république romaine. Il se distingua dans la guerre sous les drapeaux de Jules César. A la mort de ce dictateur, il gouvernoit pour lui l'Espagne ultérieure, en qualité de proconsul. Il s'attacha ensuite à Marc-Antoine, et fut chargé par lui d'un commandement dans la Gaule Cisalpine. Là, il eut occasion de connoître Virgile. Il le protégea auprès d'Octave, et lui fit obtenir la restitution du bien dont son père s'étoit vu dépouiller par la suite malheureuse des guerres civiles. Peu de temps après il fut élevé au consulat et chargé par les triumvirs de la guerre de Dalmatie, où s'étoient retirés les débris du parti de Brutus et de Cassius. Il la termina par la prise de Salone, et obtint en récompense l'honneur du triomphe.

Mais les talens militaires ne furent pas le seul, ni même le principal mérite de Pollion. Ami des gens de lettres, il fut lui-même un homme de lettres très-distingué; et ce que le poète fait dire ici à ses deux bergers, est autant un juste hommage rendu aux talens, qu'un témoignage de reconnoissance. Horace, dans l'ode Ire du 2e livre, le loue avec une espèce d'enthousiasme, comme réunissant à la gloire des armes, celle d'orateur, de poète tragique et d'historien du premier rang.

A toutes ces qualités il joignit la noblesse et l'élévation des sentimens. Quoique anciennement attaché à César, c'étoit une ame fière, et d'une trempe républicaine. Octave le rechercha plus qu'il n'en fut recherché ; et lorsque la guerre se fut déclarée entre lui et Marc-Antoine, sachant que Pollion étoit fort mécontent de ce dernier, à cause de sa mauvaise conduite, et de son asservissement à Cléopatre, il lui proposa de l'accompagner dans son expédition contre ce général qui déshonoroit ainsi le nom romain. Pollion le refusa, déclarant qu'il vouloit rester neutre, et attendre l'événement *pour être*, dit-il, *la proie du vainqueur*.

(12) *Puisse aimer tes vers, ô Mévius*, etc. Bavius et Mévius, mis ici en opposition avec Pollion, étoient deux mauvais poètes qui avoient sans doute mal parlé des ouvrages, soit de Pollion, soit de Virgile lui-même, qui leur rend ainsi en passant la pareille.

(13) *Dans quel lieu du monde*, etc. Est-ce le fond d'un puits? et quant à la fleur, est-ce l'hyacinthe, où l'on trouve, dit-on, les deux premières lettres du nom d'Ajax? c'est sur quoi l'on n'est point tout-à-fait d'accord.

(14) *Fermez les rigoles*, etc. pour dire : c'est assez. Expression proverbiale, qui n'a rien que de naturel dans la bouche d'un pasteur, dont les soins doivent s'étendre sur les prairies.

ECLOGA IV.

AD POLLIONEM.

Sicelides Musæ, pauló majora canamus:
Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.
Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.
Ultima Cumæi venit jam carminis ætas:
Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna:
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
Tu modò nascenti puero, quo ferrea primùm
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina: tuus jam regnat Apollo.
Teque adeò, decus hoc ævi, te consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses.
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras.
Ille Deûm vitam accipiet, Divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.
At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
Errantes hederas passim cum baccare tellus,

QUATRIÈME ÉGLOGUE.

A POLLION (1).

Muses de Sicile, élevons un peu la voix (2): les arbrisseaux et les humbles bruyères n'intéressent pas tous les esprits. Si nous chantons les bois, que les bois soient dignes d'un consul.

Le dernier âge (3) prédit par la Sibylle est arrivé: le grand ordre des siècles (4) recommence. Astrée (5) revient sur la terre, le règne de Saturne (6) revient avec elle: un peuple nouveau (7) descend du haut des cieux.

Chaste Lucine (8), favorise la naissance de l'enfant qui vient annoncer à l'univers la fin du siècle de fer, et le retour de l'âge d'or. Chaste Lucine, déjà ton Apollon donne des lois au monde (9). C'est de ton consulat (10), Pollion, que datera cette brillante période, et que les grands mois commenceront leur cours. C'est sous tes auspices que les traces de nos forfaits (11), s'il en reste encore, disparoîtront pour toujours, et que l'univers sera délivré d'une éternelle alarme.

Cet enfant vivra de la vie des Dieux; il verra les héros mêlés avec les Dieux; ils le verront lui-même partager leurs honneurs, et il gouvernera le monde pacifié par les vertus de son père (12).

Enfant divin, la terre, féconde sans culture, t'offrira d'abord des présens plus simples, et te prodiguera partout le lierre rampant (13) avec le baccar,

et le gracieux acanthe avec le colocase ; les chèvres rapporteront à la maison leurs mamelles pleines de lait ; les troupeaux ne craindront point le lion superbe ; ton berceau même se couvrira des plus belles fleurs. Désormais point de serpens dangereux, point de plantes vénéneuses et perfides : l'amome d'Assyrie (14) croîtra en tous lieux.

Mais quand déjà tu pourras lire les hauts faits des héros et les exploits de ton père ; quand déjà tu sentiras le prix de la vertu, peu à peu les champs se couvriront de moissons jaunissantes ; les raisins vermeils, suspendus aux buissons incultes, inviteront à les cueillir, et le miel coulera de la dure écorce des chênes.

Il restera cependant (15) quelques vestiges de l'ancienne perversité : on verra les hommes courir encore les mers sur des vaisseaux (16), entourer les villes de remparts, imprimer des sillons sur la terre ; un second navire Argo, conduit par un nouveau Tiphys (17), portera sur une terre étrangère l'élite des héros : il y aura même des guerres, et Troie reverra le grand Achille au pied de ses murs.

Lorsqu'ensuite, fortifié par les années, tu entreras dans l'âge viril, le navigateur lui-même cessera de traverser les mers ; les pins devenus vaisseaux ne feront plus l'échange (18) des marchandises : partout la terre produira toutes choses. Les champs ne sentiront plus la dent de la herse, ni la vigne le tranchant de la serpe : dès-lors le robuste laboureur délivrera ses taureaux du joug ; la laine n'apprendra plus à se déguiser sous diverses couleurs ; le bélier dans la prairie changera lui-même la blancheur de sa toison, tantôt en un

Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho;
Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera; nec magnos metuent armenta leones:
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.
Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet: Assyrium vulgò nascetur amomum.
At simul heroum laudes et facta parentis
Jam legere, et quæ sit poteris cognoscere virtus;
Molli paulatim flavescet campus aristâ,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.
Pauca tamen suberunt priscæ vestigia fraudis,
Quæ tentare Tethym ratibus, quæ cingere muris
Oppida, quæ jubeant telluri infindere sulcos.
Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo
Delectos heroas: erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.
Hinc, ubi jam firmata virum te fecerit ætas,
Cedet et ipse mari vector; nec nautica pinus
Mutabit merces: omnis feret omnia tellus.
Non rastros patietur humus, non vinea falcem:
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator;
Nec varios discet mentiri lana colores:
Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti

Murice, jam croceo mutabit vellera luto :
Sponte suâ sandyx pascentes vestiet agnos.
Talia secla, suis dixerunt, currite, fusis
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.
Aggredere ô magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara Deûm soboles, magnum Jovis incrementum!
Aspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Aspice venturo lætentur ut omnia seclo.
O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,
Spiritus, et quantùm sat erit tua dicere facta!
Non me carminibus vincet, nec Thracius Orpheus,
Nec Linus : huic mater quamvis, atque huic pater adsit;
Orphei Calliopea; Lino formosus Apollo.
Pan etiam Arcadiâ mecum si judice certet,
Pan etiam Arcadiâ dicat se judice victum.
Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem :
Matri longa decem tulerunt fastidia menses.
Incipe, parve puer! Cui non risere parentes,
Nec Deus hunc mensâ, Dea nec dignata cubili est.



pourpre du plus beau rouge, tantôt en un jaune de safran; et le vermillon teindra naturellement les agneaux paissant dans la plaine.

Tournez, fuseaux, filez ces siècles fortunés, ont dit de concert les Parques (19), fidelles à l'ordre immuable des destins.

Mais déjà le temps approche; prépare-toi aux honneurs suprêmes (20), cher enfant des Dieux, noble rejeton du grand Jupiter! Vois la masse entière du monde s'émouvoir (21), et la terre, et les mers, et l'immensité des cieux: vois comme tout se réjouit dans l'attente du siècle à venir.

Ah! puissé-je prolonger assez (22) le cours de ma vie! puissé-je conserver assez de force pour célébrer tes actions! Je ne céderai dans cette noble entreprise ni au chantre de la Thrace, ni à Linus, fussent-ils inspirés, Orphée par Calliope sa mère, Linus par le bel Apollon son père. Pan lui-même, s'il me défioit devant toute l'Arcadie, Pan lui-même devant toute l'Arcadie s'avoueroit vaincu. Commence, aimable enfant (23), à connoître ta mère à son doux sourire: ta mère a souffert de longs dégoûts durant dix mois. Qui n'a pas fait sourire les auteurs de ses jours, ne ~~fut jamais admis à la~~ table des Dieux, ni au lit d'une Déesse (24).

n'est pas digne d'être à la table des Dieux.

REMARQUES

SUR LA QUATRIÈME ÉGLOGUE.

Cette églogue paroît avoir été composée l'an 715 de la fondation de Rome, lors de la paix conclue à Misène, entre les Triumvirs et Sextus Pompée. Cette paix avoit été précédée du traité de Brindes, entre Octave et Marc-Antoine, ménagé par les soins de Mécène, de Cocceius et de Pollion, sur la fin du consulat de ce dernier, l'an 714.

Ces deux événemens réunis, causoient beaucoup de joie à Rome et dans toute l'Italie. La réconciliation apparente des principaux chefs de partis sembloit avoir éteint le feu des guerres civiles, et assuré pour toujours la tranquillité de l'empire; car on n'avoit pas beaucoup d'inquiétude, ni du côté des Parthes, déjà fort affoiblis par les victoires de Ventidius, ni du côté de quelques peuples de l'Illyrie, encore attachés au parti de Brutus et de Cassius, et dont Pollion, envoyé contre eux par Marc-Antoine, ne tarda pas à triompher.

C'est donc à la dernière de ces deux époques, celle de la paix de Misène, qu'il faut rapporter la date de l'églogue, et non pas à celle du traité de Brindes, qui pouvoit bien être regardé comme un acheminement à la paix générale, mais qui étoit réellement le préparatif d'une guerre sérieuse qui restoit à soutenir contre Sextus Pompée. Celui-ci, maître de la mer, avoit battu et détruit la flotte d'Octave, et menaçoit d'affamer Rome et l'Italie; et ce fut la réunion des deux triumvirs qui l'obligea à entrer en négociation avec eux, et à conclure la paix, qui fut alors générale.

Virgile célèbre en poète les avantages de cette paix si desirée. C'est, selon lui, un nouveau siècle d'or qui commence; c'est l'oracle de la Sibylle qui s'accomplit. Il en voit le premier gage dans la naissance prochaine d'un enfant illustre, que le ciel envoie sur la terre, et qui doit commencer la nouvelle génération.

Mais quel est cet enfant divin, dont le poète trace ici le

brillant horoscope? c'est sur quoi l'on n'a point été d'accord jusqu'à ce jour. On a cru long-temps, sur la foi de Servius, le plus ancien commentateur de Virgile, qu'il s'agissoit d'un fils de Pollion; mais les circonstances dont il accompagne cette assertion sont visiblement fausses et démenties par l'histoire. Dans ce système, tout ce que dit Virgile de cet enfant, ne seroit qu'une adulation très-maladroite. Comment oser appeler le fils de Pollion enfant des Dieux, auguste sang de Jupiter? comment lui promettre en quelque sorte l'empire du monde, et cela sous les yeux d'Octave et de Marc-Antoine, dont Pollion n'étoit alors que le lieutenant? Pollion lui-même auroit repoussé cette flatterie, qui pouvoit le brouiller avec les triumvirs, et dans laquelle, d'ailleurs, tout étoit pour ce fils encore incertain, et presque rien pour le père.

Cette invraisemblance a fait penser au jésuite Catrou, que l'enfant pouvoit bien être Marcellus, fils d'Octavie, et neveu d'Octave. Cette opinion n'a d'autre fondement qu'un mot très-suspect, qui se trouve dans l'historien Dion. Il y est dit que les Romains firent épouser à Antoine, Octavie, sœur d'Octave, et veuve de C. Marcellus, *alors enceinte*, κυοῦσαν. Je dis que ce mot est très-suspect, soit qu'il ait été inséré mal-à-propos par des copistes, soit que Dion lui-même se soit trompé en appliquant à Octavie ce que tous les historiens disent de Livie, lors de son mariage avec Octave, qui l'épousa enceinte, dit Suétone, *prægnantem*. Quoi qu'il en soit, cette opinion ne peut se concilier ni avec le reste de l'histoire, ni avec le texte même de l'églogue.

1°. Aucun des autres historiens qui parlent du mariage d'Octavie, ne fait mention de sa grossesse prétendue : ils disent seulement qu'elle étoit encore en deuil de son premier mari; qu'il fallut même un décret du sénat pour en abréger le terme en faveur du second mariage; et certainement, dans ce détail, on n'auroit point oublié la circonstance d'une grossesse actuelle.

2°. Plutarque, plus voisin que Dion de ces temps-là, dit expressément que lorsque Marc-Antoine retourna en Grèce avec Octavie, environ dix mois après leur mariage, il en avoit déjà une fille; ce qui ne seroit pas vraisemblable s'il l'avoit épousée enceinte de Marcellus.

3°. Tous les historiens qui parlent de la mort du jeune

Marcellus, disent qu'il mourut dans sa vingtième année, vers la fin de l'an 731, dans le temps qu'il venoit d'exercer l'édilité curule, et que déjà Auguste en avoit fait son gendre, et commençoit à se reposer sur lui des soins de l'empire. Il avoit donc au moins deux ans lors du second mariage de sa mère.

4°. Quand même Marcellus seroit né depuis le traité de Brindes, cela ne suffiroit pas pour en faire le héros de l'églogue, s'il est vrai qu'elle ne fut composée qu'après le traité de Misène; car il étoit certainement né alors, et il ne pouvoit être l'enfant pour la naissance duquel Lucine est ici invoquée. Dion lui-même nous apprend que Sextus Pompée stipula, comme une des clauses de ce dernier traité, le mariage de sa fille avec le jeune Marcellus. Il étoit donc né auparavant.

On pourroit alléguer encore plusieurs autres considérations qui prouvent que la supposition du P. Catrou n'est ni plus heureuse, ni mieux fondée que celle de Servius. On en peut dire autant de celle par laquelle on a voulu expliquer l'horoscope en faveur de Drusus, fils de Livie, né en 716, et dont la mère étoit enceinte de six mois lorsqu'elle épousa Octave, du consentement de Tibère Néron son premier mari.

Ce mariage n'ayant eu lieu que plusieurs mois après le traité de Misène, il ne pouvoit être alors question de l'enfant qu'elle portoit, comme appartenant au triumvir; et même, après sa naissance, Octave le reconnut si peu pour son fils, qu'à peine venu au monde il le fit porter chez Tibère Néron, son père, et que quand il voulut se donner un successeur à l'empire, il lui préféra successivement Marcellus son neveu, Agrippa son gendre, et les deux fils d'Agrippa, ses petits-fils.

Allons plus loin. Si l'enfant dont il s'agit n'eût appartenu qu'à Octave, soit comme son fils, soit comme son neveu, Virgile n'en eût point adressé le compliment à Pollion; car, quoique ce général fût considéré d'Octave, il n'en fut jamais l'ami ni le complaisant. Ce n'étoit pas à lui, mais à Antoine qu'il s'étoit donné après la mort de César; c'étoit pour Antoine qu'il commandoit un corps d'armée en Italie, lors de la guerre de Pérouse; c'étoit pour Antoine qu'il stipuloit aux conférences de Brindes, comme Mécène pour Octave; et c'étoit encore sous les

auspices, et par l'ordre d'Antoine, qu'il partoit pour la guerre d'Illyrie, immédiatement après le traité de Misène. Comment donc eût-il pu accueillir des félicitations et des flatteries qui, sans faire aucune mention d'Antoine, auroient paru donner tout à la gloire d'Octave et de sa postérité? Il suffiroit, au contraire, du nom de Pollion à la tête d'un poëme où il est question de *siècle d'or* et *d'empire du monde*, pour faire penser d'avance qu'Antoine et les siens n'y seront pas oubliés.

En effet, au milieu des difficultés que souffroient toutes les autres solutions du problême, il est étonnant qu'on n'ait pas fait d'abord attention à celle qui se présentoit le plus naturellement : je parle de l'enfant dont se trouvoit enceinte, à l'époque dont il s'agit, Octavie, sœur d'Octave, et qui étoit le fruit de son mariage avec Antoine; mariage qui avoit été le sceau de la réconciliation entre les deux triumvirs, et qui devoit être le gage d'une union constante, si la mauvaise conduite d'Antoine et son aveugle attachement pour Cléopatre n'en eussent bientôt détruit l'effet. Cette grossesse étoit assez avancée pour être connue lors du traité de Misène, puisqu'Octavie, selon Plutarque, avoit déjà donné une fille à Antoine, lorsqu'il repassa avec elle en Orient avant la fin de l'hiver 715; c'est-à-dire, peu de mois après ce traité : *Την Οκταϐιαν αχρι της Ελλαδος επηγετο θυγατριου γεγονοτος αυτοις.*

Dans l'incertitude de ce que seroit l'enfant, rien n'empêchoit de supposer qu'elle accoucheroit d'un fils qui, tout à-la-fois neveu d'Octave et fils de Marc-Antoine, pouvoit, à ce double titre, prétendre à tous les honneurs.

Aggredere ó magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara Deûm soboles, magnum Jovis incrementum!

Cet avantage ne se trouvoit pas également dans celui qu'auroit eu Scribonia, femme d'Octave, enceinte à peu près dans le même temps, mais dont l'alliance, assez indifférente à Octave lui-même, étoit absolument étrangère à Antoine et à ses amis. En supposant donc Octavie et Scribonia toutes deux enceintes, et leurs grossesses également connues, il restoit toujours une grande différence entre les deux, par rapport à l'objet du poëme; et Virgile s'adressant à Pollion, ne pouvoit lui parler que de celle d'Octavie

Pollion qui avoit contribué à son mariage, ainsi qu'au

traité de Brindes, dont il avoit été l'un des médiateurs, devoit prendre beaucoup d'intérêt à la naissance d'un enfant qu'elle alloit mettre au monde, tant par amitié pour le mari, qu'en vue du bien public et de la tranquillité de l'état ; au lieu qu'il n'en devoit prendre aucun pour celui de Scribonia, femme d'ailleurs décriée pour ses mœurs, et qu'Octave n'avoit épousée que dans des vues fort contraires aux intérêts d'Antoine.

Ajoutons à cela que le principal objet du poëme étant de célébrer l'extinction des guerres civiles, on ne fait mention de l'enfant qui doit naître que parce que sa naissance future en est en quelque sorte le premier gage, et qu'il est lui-même regardé comme l'enfant de la paix ; ce qui convient beaucoup à un fils d'Antoine et d'Octavie, et ne sauroit s'appliquer à celui que promettoit la grossesse de Scribonia, qui n'avoit aucune connexité ni avec le traité de Brindes, ni avec celui de Misène.

On pourroit alléguer en faveur de celle-ci, le *magnum Jovis incrementum*, si l'on ne savoit que les Antoines avoient aussi leur généalogie, qui les faisoit remonter jusqu'à Hercule, fils de Jupiter, et que Marc-Antoine lui-même étoit fils d'une Julie, proche parente de Jules César, et qui vivoit encore. Il appartenoit donc à cette famille, autant qu'Octave lui-même. Ce dernier n'avoit au-dessus de lui que l'adoption testamentaire du dictateur. Ainsi l'enfant qu'Octavie alloit donner à Antoine, tenoit des deux côtés à Jupiter ; ce qui ne se trouvoit dans aucun de ceux qu'on a désignés jusqu'ici. C'étoit donc lui que les Romains devoient attendre comme le gage de la paix, et par conséquent celui que Virgile avoit en vue.

Il est vrai que, par événement, Octavie, non plus que Scribonia, n'accoucha que d'une fille, qui fut *Antonia*, mariée dans la suite à Domitius Œnobarbus, et aïeule de l'empereur Néron. Le nom masculin *puer*, que Virgile emploie dans toute l'églogue, a pu faire illusion à nos commentateurs, qui, n'entendant parler que d'un enfant mâle, l'ont cherché les uns d'un côté, les autres de l'autre, sans faire attention que Virgile lui-même désigne clairement un enfant encore dans le sein de sa mère, et qu'avant la naissance le sexe est incertain ; que néanmoins le poète devoit le supposer tel qu'on desiroit qu'il fût, par ce principe que l'on se persuade volontiers ce que l'on

souhaite, et qu'enfin si ses vœux furent trompés à cet égard, ce n'étoit pas une raison de supprimer l'ouvrage : il suffisoit que la supposition fût raisonnable, dans le temps qu'il le composoit.

(1) *A Pollion.* J'intitule ainsi l'églogue, parce qu'en effet elle est adressée à cet homme célèbre ; mais il n'en est pas le principal sujet, et encore moins son prétendu fils.

Muses de Sicile. C'est en Sicile que la poésie pastorale est censée avoir pris naissance. Elle remonte jusqu'au cyclope Polyphème, qui chantoit Galatée au temps du siége de Troie. Virgile, au troisième livre de l'Enéide, le représente à la tête de ses brebis, ayant la flûte pastorale pendue à son cou, *de collo fistula pendet ;* mais c'est à Théocrite que ce genre de poésie doit sa principale perfection, et c'est lui que regarde cette apostrophe aux Muses de son pays. Virgile lui rend hommage comme à son maître et son modèle.

(2) *Elevons un peu la voix.* Ce n'est pas cependant pour emboucher ici la trompette : il s'agit de proportionner le style au sujet qu'on va traiter, mais sans sortir du genre pastoral. En effet, cette églogue est remplie d'images toutes champêtres. S'il y est parlé des Oracles de la grande période, des Argonautes, de la guerre de Troie, ce sont des choses dont les hommes les plus simples pouvoient avoir entendu parler ; et la manière dont le poète en parle lui-même ne dément en rien le langage des bergeries.

Le dernier âge. Ce n'est pas encore ici le siècle d'or, mais une dernière révolution plus durable sans doute que la première, et dans un ordre tout différent ; car les temps, au lieu d'aller en dégénérant du siècle d'or au siècle de fer, iront au contraire en s'embellissant à mesure que croîtra l'enfant merveilleux dont il s'agit.

(3) *Prédit à la Sibylle* [Cumæum carmen]. C'est aux environs de Cumes, ville d'Italie, qu'habitoit la Sibylle qui joue un rôle important au sixième livre de l'Eneïde. On compte dans l'antiquité une douzaine de Sibylles de différens pays. Leurs oracles écrits en mauvais vers, étoient ce qu'ont été chez nous les centuries de Nostradamus, mais en bien plus grande vénération : ils étoient dé-

posés dans le Capitole ; on les consultoit dans les grandes calamités, et les quinze, ou *quindecimviri*, espèce de prêtres qui en étoient les dépositaires, et qui avoient seuls le droit de les ouvrir, ne manquoient pas d'y trouver ce qui convenoit à la politique du gouvernement.

(4) *Le grand ordre des siècles*; pour dire la grande période. On appelle ainsi une longue suite d'années, ou plutôt de siècles, après laquelle le soleil, la lune et les autres planètes doivent se retrouver, par rapport à la terre, au même point du ciel où l'on suppose qu'ils étoient au commencement du monde.

(5) *Astrée* [Virgo], déesse de la justice, bannie du séjour terrestre par les crimes des hommes.

(6) *Le règne de Saturne*. Ce Dieu, chassé du ciel par Jupiter, vint, dit-on, se réfugier en Italie, et rendit les peuples si heureux, que son règne fut appelé *le siècle d'or*.

(7) *Un peuple nouveau*. Une nouvelle race d'hommes qui doit remplacer l'ancienne, trop corrompue pour pouvoir se régénérer.

(8) *Chaste Lucine*. Cette invocation à Diane, sous le nom de Lucine, comme présidant aux accouchemens, prouve assez qu'il s'agit d'un enfant qui n'est pas encore né.

(9) *Déjà ton Apollon donne des lois au monde* [tuus jam regnat Apollo]. Ces mots désignent le règne de la poésie et des arts, dont Apollon est le dieu. Mécène, Pollion, Octave lui-même, se proposoient dès-lors de les faire fleurir à Rome. Virgile ressentoit déjà les effets de cette faveur, et il en parle comme d'un présage de paix et de félicité.

Ceux qui ont imaginé qu'il désignoit Octave sous le nom d'Apollon, n'ont pas fait attention que l'églogue n'est point adressée à ce triumvir, mais à un ami de son rival, et que d'ailleurs les triumvirs n'en étoient pas encore au point d'oser prendre le nom de rois, quoiqu'ils en eussent le pouvoir.

Ton

Ton Apollon [tuus]. Lucine est la même divinité que la Lune, ou Diane, sœur d'Apollon.

(10) *C'est de ton consulat;* parce que c'est pendant son consulat que s'est conclu, par ses soins, le mariage d'Antoine et d'Octavie, comme une des clauses du traité de Brindes ; mariage dont cet enfant sera le premier fruit, comme la paix de Misène a été le fruit de la réunion des triumvirs, par le traité de Brindes.

C'est de quoi le poète félicite Pollion, en qualité de consul de l'année précédente. Ensuite, faisant allusion à l'expédition d'Illyrie, dont il est actuellement chargé, il le félicite d'avance comme général, des succès qu'il ne manquera pas d'obtenir dans ces contrées, sur les restes du parti de Brutus.

(11) *Les traces de nos forfaits* [sceleris nostri]. Le meurtre de Jules César, dont Octave et Antoine se disoient les vengeurs.

(12) *Par les vertus de son père* [patriis virtutibus]. Ces mots ne peuvent désigner qu'Antoine, père de l'enfant, et qui avoit contribué plus que personne à la pacification générale, soit par les traités de Brindes et de Misène, soit en faisant triompher les armes romaines dans tout l'Orient, ou par lui-même, ou par ses lieutenans.

(13) *Le lierre rampant,* etc. Les préjugés populaires attribuoient à ces plantes des vertus particulières contre les maléfices et les enchantemens. *Baccar,* c'est ce que nous appelons vulgairement *capucine.*

(14) *L'amome d'Assyrie.* Espèce de fruit en grappes, dont les semences ont une odeur et une saveur approchantes de celle du camphre : c'est un excellent contre-poison.

(15) *Il restera cependant,* etc. Le poète prévoit que de quelque temps la paix ne sera pas si parfaitement établie dans l'empire, qu'il ne soit prudent d'entretenir des flottes et des forteresses, de porter même la guerre dans des pays éloignés. C'est ce qu'il fait entendre par des expressions qui rappellent les temps d'Achille et des Argonautes ; mais je ne crois pas qu'il fasse allusion à la guerre qui fut déclarée

bientôt après à Sextus Pompée. Il eût été absurde d'annoncer les douceurs de la paix au moment où l'on eût vu la guerre prête à recommencer.

(16) *Courir encore les mers* [Tethym]. Téthys, épouse de l'Océan, est prise ici pour la mer. Il ne faut pas la confondre avec Thétis fille de Nérée et mère d'Achille.

(17) *Tiphys.* Tiphys étoit le pilote du navire *Argo*, sur lequel Jason, à la tête des héros et des demi-dieux de son temps, alla faire la conquête de la Toison d'or.

(18) *Ne feront plus l'échange.* Avant l'introduction des monnoies, le commerce se faisoit par échange, comme il se fait encore avec certaines nations qui n'ont pas l'usage des signes représentatifs.

(19) *Les Parques* [Parcæ], ainsi nommées *à parcendo*, parce qu'elles ne sont rien moins que prodigues de leur fil ; ou, au contraire, *à non parcendo*, par antiphrase, parce qu'elles n'épargnent personne ; comme les Furies étoient nommées *Euménides* (bienveillantes). Les Parques étoient trois sœurs ; Clotho, Lachésis, et Atropos, chargées de filer les destinées des hommes.

(20) *Aux honneurs suprêmes.* Ces mots désignent les charges curules, auxquelles cet enfant doit parvenir de bonne heure, et même d'une manière distinguée ; car il ne faut pas supposer que le poète lui promette de sitôt l'empire du monde, ni la destruction du régime républicain, dont les triumvirs affectoient de conserver la forme. Il sera grand comme l'auront été son père, et Octave son oncle ; il réunira même, mais après eux, la gloire de l'un et de l'autre. C'en est assez pour servir de fond à la broderie poétique.

(21) *Vois la masse entière du monde.* La même imagination qui peint à l'esprit du poète un si bel avenir, lui représente le monde entier rempli des mêmes pressentimens, et confirmant ses prédictions par ce mouvement, signe de l'alégresse universelle.

(22) *Ah ! puissé-je prolonger assez*, etc. Il est bien naturel qu'ayant célébré la naissance future de cet enfant

merveilleux, le poète desire de pouvoir chanter un jour ses actions glorieuses, mais toujours sur le ton pastoral. C'est Orphée, c'est Linus, c'est Pan, dieu des bergers, qu'il se promet de surpasser dans ce genre de poésie qui leur est propre.

(23) *Commence, aimable enfant*, etc. Un enfant ne commence à exister, que quand il commence à connoître ; et c'est à une mère qu'il appartient de recueillir les premiers signes de connoissance, qu'elle a soin de provoquer par un sourire de tendresse : mais ce sourire même et cette tendresse supposent dans l'objet de son amour des graces touchantes, et des motifs de bien espérer : c'est ce que l'on souhaite en finissant l'églogue, à celui qui en est le sujet.

(24) *A la table des Dieux*, etc. Il ne faut pas recourir ici à des adoptions, ni à des mariages postérieurs, que le poète ne pouvoit avoir en vue : ce vers est une simple allusion à l'apothéose d'Hercule, admis à la table de Jupiter, et épousant la déesse Hébé.

ECLOGA V.

DAPHNIS.

MENALCAS, MOPSUS.

MENALCAS.

Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo,
Tu calamos inflare leves, ego dicere versus,
Hîc corylis mixtas inter considimus ulmos?

MOPSUS.

Tu major: tibi me est æquum parere, Menalca;
Sive sub incertas zephyris motantibus umbras,
Sive antro potiùs succedimus. Aspice ut antrum
Sylvestris raris sparsit labrusca racemis!

MENALCAS.

Montibus in nostris solus tibi certet Amyntas.

MOPSUS.

Quid si idem certet Phœbum superare canendo?

MENALCAS.

Incipe, Mopse, prior, si quos aut Phyllidis ignes,
Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri.

CINQUIÈME ÉGLOGUE.

DAPHNIS (1).

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

PUISQUE nous voici réunis, cher Mopsus, tous deux ayant quelque talent, toi pour la flûte champêtre, et moi pour les vers; que ne nous asseyons-nous ensemble entre ces ormes mêlés de coudriers ?

MOPSUS.

Comme le plus jeune, je dois t'obéir (2), Ménalque. Asseyons-nous, soit à l'ombre de ces feuillages mobiles où se jouent les zéphyrs, soit plutôt dans la grotte que j'aperçois. Vois comme cette grotte est tapissée d'une vigne sauvage, ornée çà et là de quelques grappes !

MÉNALQUE

Il n'y a sur nos montagnes qu'Amyntas qui osât te le disputer.

MOPSUS.

Et ne le disputeroit-il pas pour le chant à Phébus lui-même ?

MÉNALQUE.

Commence, Mopsus, si tu sais quelques couplets, ou sur les amours de Phyllis (3), ou sur

les louanges d'Alcon (4), ou sur la querelle de Codrus (5). Tityre gardera les chevreaux paissant dans la prairie.

MOPSUS.

Ecoute plutôt ; j'aime mieux te dire les vers que je gravai l'autre jour sur la verte écorce d'un hêtre, chantant et écrivant tour-à-tour : après cela, dis à ton Amyntas d'oser me le disputer.

MÉNALQUE.

Autant le flexible saule le cède au pâle olivier, et l'humble lavande au rosier rival de la pourpre, autant je mets Amyntas au-dessous de toi.

MOPSUS.

Berger, n'en dis pas davantage ; nous voici dans la grotte.

Daphnis n'étoit plus ; les Nymphes (6) pleuroient sa mort funeste : vous, bois, vous, ruisseaux, vous fûtes témoins de la douleur des Nymphes, lorsqu'une mère inconsolable, embrassant les restes malheureux de son fils, reprochoit aux astres et aux Dieux leur cruauté. O Daphnis, dans ces jours de tristesse, aucun berger ne mena ses troupeaux aux bords des fontaines (7) ; aucun animal ne goûta ni de l'eau du fleuve, ni de l'herbe des prés. O Daphnis, les sauvages échos des montagnes et des forêts nous disent que les lions mêmes ont gémi de ta mort. C'est Daphnis qui nous apprit à atteler les tigres d'Arménie au char de Bacchus (8), à célébrer des danses en l'honneur de ce Dieu, à revêtir des lances légères d'un tendre feuillage.

Incipe : pascentes servabit Tityrus hædos.

MOPSUS.

Imò hæc, in viridi nuper quæ cortice fagi
Carmina descripsi, et modulans alterna notavi,
Experiar : tu deinde jubeto certet Amyntas.

MENALCAS.

Lenta salix quantùm pallenti cedit olivæ,
Puniceis humilis quantùm saliunca rosetis;
Judicio nostro tantùm tibi cedit Amyntas.

MOPSUS.

Sed tu desine plura, puer; successimus antro.
Exstinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant : vos, coryli, testes, et flumina, Nymphis;
Cùm, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque Deos atque astra vocat crudelia mater.
Non ulli pastos illis egêre diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum, montesque feri sylvæque loquuntur.
Daphnis et Armenias curru subjungere tigres
Instituit, Daphnis thiasos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.

Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis. Postquam te fata tulerunt,
Ipsa Pales agros, atque ipse reliquit Apollo.
Grandia sæpè quibus mandavimus hordea sulcis,
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.
Pro molli violâ, pro purpureo narcisso,
Carduus et spinis surgit paliurus acutis.
Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,
Pastores; mandat fieri sibi talia Daphnis.
Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen:
« Daphnis ego in sylvis hinc usque ad sidera notus,
» Formosi pecoris custos, formosior ipse. »

MENALCAS.

Tale tuum carmen nobis, divine poeta,
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.
Nec calamis solùm æquiparas, sed voce, magistrum.
Fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo.
Nos tamen hæc quocumque modo tibi nostra vicissim
Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra:
Daphnin ad astra feremus; amavit nos quoque Daphnis.

Comme la vigne est l'ornement des arbres, les raisins de la vigne, le taureau d'un troupeau nombreux, et les moissons des fertiles campagnes; ainsi tu fus, ô Daphnis, la gloire de nos bergeries. Depuis que la Parque t'a moissonné (9), Palès, Apollon, ont eux-mêmes déserté nos hameaux. Les sillons que nous avons couverts tant de fois des plus belles semences, ne portent plus que l'inutile ivroie et l'avoine sauvage. Au lieu de la douce violette et du tendre narcisse, on voit naître partout la ronce et le chardon. Bergers, jonchez la terre de feuillage; formez des berceaux au-dessus des fontaines; ainsi Daphnis veut être honoré. Elevez aussi un tombeau (10), et sur ce tombeau vous graverez ces paroles :

« Je fus Daphnis, habitant des bois, connu
» d'ici-bas jusqu'aux cieux; gardien d'un beau
» troupeau (11), plus beau encore lui-même. »

MÉNALQUE.

Tes chants, divin poëte, sont pour nous ce qu'est le sommeil sur un tendre gazon pour le voyageur fatigué; ce qu'est une eau vive dans les chaleurs brûlantes, pour ceux qui vont s'y désaltérer. Tu peux te comparer à ton maître non-seulement pour la flûte, mais encore pour le chant (12). Heureux berger, tu seras un autre lui-même. Cependant je vais à mon tour te chanter bien ou mal quelques-uns de mes vers, où j'élève jusqu'aux astres ton cher Daphnis : oui, j'éleverai Daphnis jusqu'aux astres; comme toi je fus aimé de Daphnis.

MOPSUS.

Et quel plus grand plaisir pourrois-tu me faire ! ce berger, par lui-même, fut bien digne d'être chanté ; pour tes vers, il y a long-temps que Stimicon m'en a fait l'éloge.

MÉNALQUE.

Daphnis tout brillant de lumière (13), regarde avec étonnement le palais de l'Olympe, son nouveau séjour ; il voit sous ses pieds les nuées (14) et les astres. Aussi l'alégresse s'est-elle emparée de nos bois et de toutes nos campagnes : le Dieu Pan, les jeunes Dryades et les bergers sont livrés aux plus vifs transports. La brebis n'a plus à craindre la dent du loup, ni le cerf les toiles du chasseur. Daphnis est bon ; il aime la paix. Les montagnes mêmes, du sein de leurs forêts, renvoient jusqu'au ciel mille cris de joie. J'entends les rochers et les buissons chanter sa gloire : C'est un Dieu (15), me disent-ils ; oui, Ménalque, c'est un Dieu. O Daphnis, sois toujours propice aux bergers que tu chérissois ! Voici quatre autels, deux en ton honneur, et deux en l'honneur de Phébus. Tous les ans je t'offrirai deux coupes où l'on verra mousser le lait nouveau, et deux grands vases remplis du jus de l'olive ; puis, égayant le repas avec les dons de Bacchus, près du feu si c'est l'hiver, sous un berceau si c'est l'été, je ferai couler des flacons de Scio un nectar pareil à celui des Dieux. Damète et le Crétois Egon me chanteront des airs, pendant qu'Alphésibée représentera par ses sauts la danse des Satyres. Tels sont

MOPSUS.

An quidquam nobis tali sit munere majus?
Et puer ipse fuit cantari dignus, et ista
Jam pridem Stimicon laudavit carmina nobis.

MENALCAS.

Candidus insuetum miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.
Ergo alacris sylvas et cætera rura voluptas
Panaque pastoresque tenet, Dryadasque puellas.
Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur : amat bonus otia Daphnis.
Ipsi lætitià voces ad sidera jactant
Intonsi montes; ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbusta : Deus, Deus ille, Menalca.
Sis bonus ô felixque tuis; en quatuor aras :
Ecce duas tibi, Daphni, duoque altaria Phœbo.
Pocula bina novo spumantia lacte quotannis,
Craterasque duos statuam tibi pinguis olivi :
Et multo imprimis hilarans convivia Baccho,
Ante focum, si frigus erit, si messis, in umbrà,
Vina novum fundam calathis Arvisia nectar.
Cantabunt mihi Damœtas, et Lyctius Ægon;
Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus.

Hæc tibi semper erunt, et cùm solemnia vota
Reddemus Nymphis, et cùm lustrabimus agros.
Dùm juga montis aper, fluvios dùm piscis amabit,
Dùmque thymo pascentur apes, dùm rore cicadæ;
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.
Ut Baccho Cererique, tibi sic vota quotannis
Agricolæ facient: damnabis tu quoque votis.

MOPSUS.

Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona?
Nam neque me tantùm venientis sibilus austri,
Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ
Saxosas inter decurrunt flumina valles.

MENALCAS.

Hâc te nos fragili donabimus antè cicutâ:
Hæc nos: « Formosum Corydon ardebat Alexim: »
Hæc eadem docuit: « Cujum pecus? an Melibœi? »

MOPSUS.

At tu sume pedum, quod, me cùm sæpè rogaret,
Non tulit Antigenes (et erat tum dignus amari),
Formosum paribus nodis atque ære, Menalca.



les hommages que nous te rendrons à jamais, soit à la fête des Nymphes, soit le jour que nous promenons la victime autour de nos champs. Oui, tant que le sanglier se plaira sur les montagnes, et le poisson dans les eaux ; tant que l'abeille se nourrira de thym, et la cigale de rosée, toujours ton nom, toujours ton culte et ta gloire se conserveront parmi nous. Tous les ans les laboureurs t'adresseront des vœux, comme à Bacchus et à Cérès, et tu les forceras aussi par tes bienfaits à les accomplir.

MOPSUS.

Quels dons, quels prix pourroient payer des vers tels que les tiens ? Jamais mon oreille ne fut si flattée, soit du souffle naissant du vent de midi, soit du bruit des flots qui battent le rivage, soit du murmure d'un ruisseau roulant son onde sur un lit de cailloux.

MÉNALQUE.

Reçois d'abord de moi cette flûte de légers roseaux ; c'est avec elle que j'ai chanté (16) :

> Le berger Corydon brûloit pour Alexis.....

Et encore.....

> A qui donc ce troupeau, Damète ? à Mélibée ?

MOPSUS.

Et toi, Ménalque, prends cette houlette garnie en cuivre ; elle est remarquable par l'égalité de ses nœuds : Antigène me la demandoit souvent ; il étoit aimable alors, et cependant il ne put l'obtenir.

REMARQUES

SUR LA CINQUIÈME ÉGLOGUE.

(1) DAPHNIS est le nom d'un berger que les deux interlocuteurs de cette églogue célèbrent à l'envi, en faisant, l'un son éloge funèbre, et l'autre son apothéose.

On ne loue pas ainsi un simple pâtre; et Virgile n'eût point fait les frais d'une telle flatterie pour un berger en l'air. Aussi croit-on, avec beaucoup de vraisemblance, que le premier des deux morceaux fait allusion à la mort funeste de Jules César; et le second, à la fameuse comète qui parut peu de temps après, durant les jeux qu'Octave donnoit au peuple au nom de ce dictateur, et qui fit croire à la multitude que son ame avoit été placée au rang des dieux. Virgile a pu fort bien saisir cette circonstance, dans un temps où triomphoit le parti qui se disoit vengeur de César, c'est-à-dire après la bataille de Philippes.

(2) *Major, ætate*, le plus âgé. Cela n'empêche pas que Mopsus n'appelle ensuite Ménalque *puer*, enfant. Ce mot n'est qu'un terme d'amitié, dont se servent les bergers entre eux : *Claudite jam rivos, pueri*, etc. *Fortunate puer*, etc. Daphnis lui-même est ici appelé *puer : et puer ipse fuit cantari dignus*. Chevert, à la bataille d'Hastenbeck, voyant ses grenadiers qui manquoient de poudre, leur dit : Enfans, où sont vos baïonnettes ?

(3) *Les amours de Phyllis* [Phyllidis ignes]; c'est le sujet d'une des héroïdes d'Ovide. Phyllis, fille de Lycurgue, roi de Thrace, se croyant abandonnée de Démophoon qu'elle aimoit, se pendit de désespoir, et fut changée en amandier. Telle est la fable sur laquelle les poètes s'exerçoient.

(4) *Alcon.* Célèbre archer, qui, trouvant son fils enveloppé d'un serpent prêt à le dévorer, tira si juste sur ce reptile monstrueux, qu'il le tua d'un coup de flèche, sans blesser son fils. Ce trait rappelle celui de Guillaume Tell.

(5) *Codrus*, roi d'Athènes. Les Athéniens étant en guerre avec un peuple voisin, il fut dit par l'oracle que la victoire seroit à ceux dont le chef auroit péri. Codrus, résolu de s'immoler pour son pays, et prévoyant les précautions que prendroient les ennemis pour ne point attenter à sa vie, passa dans leur camp, déguisé en paysan, et prit querelle avec des soldats qui, ne le connoissant pas, le tuèrent. C'est cette querelle qui est indiquée par le mot *jurgia*. Il ne s'agit point du tout ici des mauvaises critiques du poète Codrus, dont il est question ailleurs.

(6) *Les Nymphes pleuroient*, etc. Dans la supposition que Daphnis est ici Jules César, les Nymphes représentent les campagnes affligées de sa mort; et cette mère éplorée, qui tient son corps dans ses bras, est Rome, dans le sein de laquelle il fut poignardé.

(7) *Aucun berger ne mena ses troupeaux*, etc. Il y eut une très-grande affluence à ses funérailles; et sans doute beaucoup d'habitans des campagnes accoururent à Rome pour y prendre part, ainsi qu'aux jeux célébrés en son nom par Octave. Dans ces jeux il y eut des combats d'animaux, et le poète interprète à son gré les rugissemens des lions qui en faisoient partie.

(8) *Les tigres d'Arménie*. Le char de Bacchus étoit traîné par des tigres. Daphnis est ici représenté avec les emblêmes de ce Dieu : allusion à la bataille de Munda, gagnée par César contre les fils de Pompée, le propre jour de la fête de Bacchus; en mémoire de quoi il fit depuis célébrer cette fête avec une magnificence extraordinaire.

(9) *Depuis que la Parque*, etc. Autre allusion aux désordres des guerres civiles occasionnées par le meurtre

de César, et à la désolation des campagnes qui en fut la suite.

(10) *Elevez aussi un tombeau*, etc. Ceci peut encore avoir trait au décret du sénat qui accordoit au dictateur l'honneur des funérailles publiques.

(11) *Gardien d'un beau troupeau*, etc. Ce troupeau est le peuple romain, dont il fut le gardien, et en même temps l'individu le plus distingué.

(12) *Mais encore pour le chant*, etc. Ménalque, dans son début, n'avoit supposé à Mopsus que le talent de la flûte, *tu calamos inflare leves*, sauf quelques chansons sur des sujets communs : Mopsus en a paru un peu piqué, et lui a fait voir qu'il savoit quelque chose de mieux. Ménalque a senti son tort, et reconnoît ici le talent de Mopsus pour les vers, en donnant les louanges les plus flatteuses à ceux qu'il vient d'entendre ; louanges qui lui sont ensuite rendues avec usure, selon l'usage des poètes entre eux. Ce dialogue est sur un ton d'urbanité qui ne ressemble pas à celui de la troisième églogue ; aussi les interlocuteurs sont-ils d'un rang plus distingué. Ménalque a son valet nommé Tityre, qu'il charge de veiller sur les troupeaux pendant l'entretien.

(13) *Tout brillant de lumière*, etc. [candidus], d'une blancheur éclatante.

(14) *Il voit sous ses pieds les nuées*, etc. Le Berger peut parler ainsi, en supposant, avec le peuple, que la comète est l'ame de César transportée au ciel.

(15) *C'est un Dieu*, etc. Les triumvirs venoient de faire décerner à César les honneurs divins, c'est-à-dire un temple avec droit d'asile ; une statue que l'on promenoit dans les cérémonies avec celle de Vénus, et une fête annuelle.

(16(*C'est avec elle que j'ai chanté*, etc. Virgile se désigne ici particulièrement sous la personne de Ménalque ;

et ce qu'il dit en passant de deux de ses églogues, est pour en revendiquer la propriété que d'autres, sans doute, avoient osé s'attribuer. En effet, elles ne portent aucune marque distinctive qui en fît reconnoître l'auteur, non plus que la date précise. Pour celle-ci, elle leur est nécessairement postérieure, et ne paroît pas avoir été faite avant l'an 715.

ECLOGA VI.

SILENUS.

Prima Syracosio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit sylvas habitare, Thalia.
Cùm canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit : Pastorem, Tityre, pingues
Pascere oportet oves, deductum dicere carmen.
Nunc ego (namque super tibi erunt qui dicere laudes,
Vare, tuas cupiant, et tristia condere bella),
Agrestem tenui meditabor arundine musam.
Non injussa cano : si quis tamen hæc quoque, si quis
Captus amore leget; te nostræ, Vare, myricæ,
Te nemus omne canet : nec Phœbo gratior ulla est,
Quàm sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.
Pergite, Pierides. Chromis et Mnasylus in antro
Silenum pueri somno vidêre jacentem,
Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho.
Serta procul tantùm capiti delapsa jacebant,
Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.
Aggressi (nam sæpè senex spe carminis ambo
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis.

SIXIÈME ÉGLOGUE.

SILENE (1).

Ma muse (2) a daigné la première (3) fredonner sur le ton du pasteur de Syracuse, et n'a pas rougi d'habiter les bois. Comme je chantois les rois et les combats (4), le Dieu du Cynthe me toucha l'oreille, et me dit : Grasses brebis et simples chansonnettes honorent le berger. Je vais donc, ô Varus (car assez d'autres s'empresseront de célébrer tes louanges, et peindront dans des poëmes réguliers les horreurs de la guerre), je vais essayer un air champêtre sur mon foible chalumeau. J'obéis à Phœbus. Si toutefois quelqu'un prend plaisir à lire aussi ces vers, ô Varus (5), il entendra nos bruyères et nos bois célébrer ton nom. Est-il rien de plus agréable à Phœbus lui même, qu'un ouvrage consacré par le nom de Varus !

Poursuivez, Déesses du Pinde. Chromis et Mnasyle (6), jeunes bergers, trouvèrent Silène endormi dans une grotte, les veines enflées, selon sa coutume, du vin qu'il avoit bu la veille. A quelques pas de lui étoient sa couronne de fleurs tombée de sa tête, et sa lourde coupe suspendue par son anse tout usée. Ils s'emparent de lui ; car le vieillard les leurroit depuis longtemps de l'espoir d'une chanson ; ils l'enchaînent avec les débris mêmes de ses guirlandes, tout en

tremblant. Eglé survient, Eglé la plus belle des Naïades; elle se joint à eux, les encourage, et dans l'instant que Silène ouvre les yeux, elle lui barbouille le front et tout le visage de jus de mûres. Il sourit de leur malice: A quoi bon, dit-il, ces liens? Enfans, rendez moi la liberté. Je vois ce que vous savez faire; il suffit. Vous voulez une chanson; vous allez l'entendre. Pour celle-ci on lui garde un autre salaire. Alors il commence. Vous eussiez (7) vu les Faunes et les bêtes féroces danser autour de lui, les chênes les plus durs agiter leur cime en cadence. Le Parnasse entend avec moins d'alégresse la lyre d'Apollon; le Rhodope et l'Ismare sont moins ravis d'admiration à la voix d'Orphée.

Il chante (8) comment les principes de toutes choses, la terre, l'air, l'eau et le fluide du feu étoient jadis confondus dans un vide immense; comment de ces premiers élémens se formèrent tous les êtres et le globe même de ce monde; comment le sol, moins ferme en naissant, se durcit peu à peu, força Nérée à se renfermer dans ses limites, et prit lui-même mille formes diverses; comment bientôt après, le soleil éclaira pour la première fois l'univers étonné, tandis que les nuages s'élevoient pour rétomber en pluie, que les forêts commençoient à croître, et les animaux peu nombreux encore, à errer sur des montagnes inconnues.

Il rappelle ensuite les cailloux féconds de Pyrrha (9), le règne du bon Saturne, les vautours du Caucase et le larcin de Prométhée. Il n'oublie pas la fontaine où les Argonautes avoient laissé le jeune Hylas (10); comme ils

Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,
Ægle Naïadum pulcherrima; jamque videnti
Sanguineis frontem moris et tempora pingit.
Ille dolum ridens: Quò vincula nectitis? inquit;
Solvite me, pueri; satis est potuisse videri.
Carmina quæ vultis, cognoscite: carmina vobis;
Huic aliud mercedis erit. Simul incipit ipse.
Tum verò in numerum Faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.
Nec tantùm Phœbo gaudet Parnassia rupes,
Nec tantùm Rhodope miratur et Ismarus Orphea.
Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque, animæque, marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis: ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis:
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas:
Jamque novum ut terræ stupeant lucescere solem,
Altiùs atque cadant submotis nubibus imbres:
Incipiant sylvæ cùm primùm surgere, cùmque
Rara per ignotos errent animalia montes.
Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,
Caucaseasque refert volucres, furtumque Promethei.
His adjungit Hylan, nautæ quo fonte relictum

Clamassent; ut littus, Hyla, Hyla omne sonaret.
Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
Pasiphaën nivei solatur amore juvenci.
Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit?
Prœtides implerunt falsis mugitibus agros;
At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus, quamvis collo timuisset aratrum,
Et sæpè in levi quæsisset cornua fronte.
Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras:
Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,
Ilice sub nigrâ pallentes ruminat herbas,
Aut aliquam in magno sequitur grege. Claudite, Nymphæ
Dictææ, Nymphæ nemorum, jam claudite saltus,
Si quà forte ferant oculis sese obvia nostris
Errabunda bovis vestigia. Forsitan illum,
Aut herbâ captum viridi, aut armenta secutum,
Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ.
  Tum canit Hesperidum miratam mala puellam:
Tum Phaëtontiadas musco circumdat amaræ
Corticis, atque solo proceras erigit alnos.
Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum
Aonas in montes ut duxerit una sororum;

appelèrent Hylas à grands cris, et comme tous les échos du rivage répétèrent tristement le nom d'Hylas. Il plaint, dans ses chants, une reine follement éprise d'amour pour un taureau. Heureuse Pasiphaë (11), si jamais il n'eût existé de troupeaux ! Ah ! princesse infortunée, quel furieux transport s'est emparé de toi ? Les filles de Prétus (12) crurent autrefois remplir les campagnes de leurs mugissemens ; mais aucune ne rechercha l'accouplement des bêtes, quoique dans son délire elle eût plus d'une fois appréhendé pour son cou le joug de la charrue, et cherché sur son front ses cornes imaginaires. Ah ! princesse infortunée, je te vois errer sur les montagnes, pendant que l'objet de ta passion (13), mollement couché sur les fleurs, rumine à l'ombre d'un chêne les herbes dont il se nourrit, ou qu'il poursuit, parmi de grands troupeaux, quelque beauté de son espèce. « Fermez, Nymphes de Crète ; Nymphes, fermez » les issues de vos bois. Ah ! si mes yeux pou» voient reconnoître les traces d'un taureau » égaré ! Peut-être qu'attiré par l'herbe fraîche, » ou par la compagnie d'un troupeau, il aura » suivi quelque génisse jusqu'aux étables de » Gortyne. »

Silène chante aussi la jeune héroïne (14) qui fut éblouie par les pommes des Hespérides. Il peint, après elle, les tristes sœurs de Phaéton se couvrant d'une écorce amère, et des aunes ombrageant tout-à-coup la terre de leurs rameaux élevés. Il fait voir Gallus (15), se promenant au bord du Permesse, quand l'une des muses le conduisit sur la montagne du Pinde ;

quand toute la cour d'Apollon se leva devant lui ; quand, enfin, le berger Linus, le front couronné de verdure et de fleurs, lui dit, dans la langue des Dieux : « Reçois des Muses ces » chalumeaux unis ensemble : le vieillard d'As- » cra les avoit reçus d'elles avant toi ; et par les » sons qu'il en tiroit, il faisoit descendre des » montagnes les chênes attendris. Qu'ils te ser- » vent pour chanter les merveilles antiques de » la forêt de Grynée, et qu'il n'y ait plus d'autre » forêt dont Apollon se glorifie davantage. » Parlerai-je de Scylla (16), fille de Nisus, ou de celle que la renommée représenta les flancs ceints de monstres aboyans, brisant contre les rochers les vaisseaux du sage Ulysse, et faisant dévorer par ses chiens marins les matelots tremblans? Dirai-je comment il racontoit la métamorphose de Térée (17); le présent, l'horrible mets que lui prépara Philomèle ; sa fuite dans les lieux déserts, et la forme sous laquelle ce malheureux prince voltigea depuis sur son propre palais ?

Tout ce que l'Eurotas (18), alors si fortuné, entendoit jadis chanter à Phœbus, et faisoit redire aux lauriers d'alentour, Silène le chante, et les échos des vallons renvoient jusqu'au ciel ses divins accens, jusqu'au moment où l'étoile du soir se montrant déjà dans l'Olympe attristé (19), oblige les bergers à rassembler leurs brebis, à les compter, à les renfermer ensuite dans la bergerie.

Floribus

Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis;
Ut Linus hæc illi divino carmine pastor,
Floribus atque apio crines ornatus amaro,
Dixerit : Hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ,
Ascræo quos antè seni, quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos.
His tibi Grynæi nemoris dicatur origo,
Ne quis sit lucus, quo se plus jactet Apollo.
Quid loquar? aut Scyllam Nisi, aut quam fama secuta est,
Candida succinctam latrantibus inguina monstris,
Dulichias vexasse rates, et gurgite in alto
Ah! timidos nautas canibus lacerasse marinis?
Aut ut mutatos Terei narraverit artus?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona parârit?
Quo cursu deserta petiverit, et quibus antè
Infelix sua tecta supervolitaverit alis?
Omnia quæ, Phœbo quondam meditante, beatus
Audiit Eurotas, jussitque ēdiscere lauros,
Ille canit: pulsæ referunt ad sidera valles;
Cogere donec oves stabulis, numerumque referre
Jussit, et invito processit Vesper Olympo.



REMARQUES
SUR LA SIXIÈME ÉGLOGUE.

(1) Silène. C'est le titre qui convient à cette églogue, dont le principal personnage est ce dieu champêtre, à qui furent confiées, selon la Fable, l'enfance et l'éducation de Bacchus.

(2) *Ma Muse* [Thalia, en grec θαλεια, la gaieté]. Thalie est celle des neuf Muses qui préside à la comédie. Les pastorales peuvent être regardées comme de petits drames sur-tout lorsqu'elles sont dialoguées.

(3) *A daigné la première* [prima]. Il fait entendre qu'il est le premier qui ait composé en latin des pastorales, à l'exemple de Théocrite; *Syracosio versu*: Théocrite étoit de Syracuse.

(4) *Comme je chantois les rois et les combats*. Virgile s'étoit donc d'abord essayé dans d'autres genres; et il est à croire qu'il n'avoit pas attendu l'âge de vingt-neuf ans pour donner des preuves d'un talent distingué. S'il est vrai qu'une de ses pièces ait été lue au théâtre en présence de Cicéron, et que ce grand homme, y apercevant les germes d'un génie supérieur, capable d'honorer son pays par la poésie, comme il l'avoit honoré lui-même par son éloquence, ait appelé l'auteur de la pièce, *magnæ spes altera Romæ*, ce ne peut pas être l'églogue intitulée *Silène*, que Virgile a dédiée à Varus deux ans au moins après la mort de Cicéron, et qu'il lui donne pour un ouvrage nouveau; l'éloge de Gallus, inséré dans cette pièce, paroîtroit aussi bien précoce, en le rapportant au temps où Ciceron vivoit encore, puisque Gallus n'auroit pu avoir alors que vingt-deux ou vingt-trois ans. D'ailleurs, une pièce déclamée sur le théâtre, et applaudie par le premier homme de la république, devoit intéresser, non-seulement par le mérite poétique, mais aussi par le sujet et par les applications à faire aux événemens du temps; ce qui ne se trouve point ici, mais ce qui pouvoit se trouver dans un de ces ouvrages de sa jeunesse, où il avoit essayé de chanter les rois et les combats.

(5) *Varus*. Il y a lieu de croire que la personne à qui s'adresse cette apostrophe, est Quintilius Varus, le même qui commanda depuis en Germanie, et y périt avec trois légions, l'an de Rome 762. Il est vrai qu'il étoit encore bien jeune au temps où Virgile lui adressoit ces vers; mais il étoit en faveur auprès d'Octave, et cela suffisoit pour présager qu'il seroit question un jour de vanter ses exploits guerriers.

(6) *Chromys et Mnasyle*. Il est possible, comme l'ont cru quelques interprètes, que ces deux bergers soient Virgile lui-même, et Varus son compagnon d'étude; que Silène soit le philosophe *Siron*, leur maître commun, homme savant, quoique peut-être sujet au vin; que toutes les merveilles que débite ce demi-dieu ne soient qu'un tableau poétique des connoissances dont Siron avoit fait part à ses élèves, et de la manière dont il leur avoit exposé les différens systèmes sur l'origine du monde, et les traits de la Mythologie les plus propres à former leurs mœurs, en leur mettant sous les yeux les funestes effets des passions déréglées. On verroit dans cette supposition, par quel motif l'églogue est adressée à Varus. Reste à savoir quelle seroit cette Eglé qui vient au secours des deux élèves pour faire parler le bon philosophe; et rien n'empêche que ce ne fût quelque amie de Varus, initiée dans les mystères de la philosophie, comme il se trouvoit beaucoup de ses pareilles à Rome, ainsi que dans la Grèce.

(7) *Vous eussiez vu*, etc. Dès que c'est un Dieu qui parle, il faut bien que sa voix produise des effets merveilleux sur tout ce qui l'environne; et si c'est un Dieu champêtre, il est entouré de Faunes, de forêts, d'animaux féroces, qui deviennent dociles et attentifs à ses accens.

(8) *Il chante comment les principes de toutes choses*, etc. Il n'est pas ici question du système d'Epicure et de ses atômes: Virgile ne parle que du mélange confus des quatre élémens, nommé par les poètes *le chaos*, d'où la sagesse divine avoit, selon eux, tiré le monde. *Voyez* le 1er livre des Métamorphoses d'Ovide.

Il a paru surprenant à quelques beaux esprits, que Virgile, à qui Phébus a tiré l'oreille pour avoir essayé de chanter les rois et les combats, entreprenne de traiter dans une pastorale des matières philosophiques, et d'expliquer la formation du monde, ce qui est bien pis, selon

eux, que les combats et les rois; mais ils n'ont pas fait attention que les bergers de Chaldée furent les premiers astronomes, et que c'est dans le loisir de la vie pastorale que se formèrent les premiers philosophes, aussi bien que les premiers poètes: ils n'ont pas pris garde non plus à la manière dont le sujet est ici traité; ils n'y auroient vu rien d'abstrait ni de profond; rien que des idées simples, des images vives et familières en même temps; rien enfin que le langage naturel d'un jeune berger qui rend compte des choses merveilleuses qu'il vient d'entendre.

(9) *Les cailloux féconds de Pyrrha.* Les hommes ayant été détruits par le déluge, à cause de leur méchanceté, Deucalion, et Pyrrha sa femme, se sauvèrent seuls sur le Parnasse, et, par le conseil de l'oracle, reproduisirent une nouvelle génération, en jetant par-dessus leur tête les os de leur mère, c'est-à-dire les cailloux, qui sont comme les os de la terre, et qui se changeoient aussitôt, ceux de Deucalion en hommes, et ceux de Pyrrha en femmes.

Le règne de Saturne; le siècle d'or.

Les Vautours du Caucase. Prométhée ayant dérobé le feu du ciel, Jupiter l'en punit en le faisant attacher par Vulcain sur le mont Caucase, où un vautour, symbole du remords, lui rongeoit continuellement le foie.

(10) *Hylas,* jeune homme qui accompagnoit Hercule dans l'expédition des Argonautes. S'étant écarté du rivage pour aller chercher de l'eau douce, il ne revint plus. Hercule et ses compagnons étant descendus à terre, le cherchèrent en vain, soit qu'il se fût noyé, ou qu'il eût péri de quelque autre manière.

(11) *Pasiphaé,* femme de Minos, roi de Crète, mère de Phèdre, d'Ariane et d'Androgée, est fameuse dans la Fable par sa monstrueuse passion pour un taureau. *Virgo,* en latin, n'emporte pas toujours l'idée du célibat ou de la chasteté.

(12) *Les filles de Prétus,* roi d'Argos. Ayant osé braver Junon, en se comparant à elle pour la beauté, elles furent frappées d'une folie singulière; elles crurent être devenues *vaches.* On les voyoit beugler et se frotter le front en cherchant les cornes qu'elles n'avoient point.

(13) Cette fable du taureau n'est que la broderie d'une intrigue véritable, qu'eut, dit-on, Pasiphaé avec un jeune courtisan nommé *Taurus,* et dans laquelle entra le fameux Dédale, en qualité de confident.

(14) *La jeune héroïne.* Atalante.

(15) *Il fait voir Gallus.* Cet épisode de Gallus, inséré par Virgile dans une pastorale adressée à Varus, suppose qu'ils lui étoient tous deux extrêmement attachés : je dis épisode, parce qu'en effet ce morceau semble un peu étranger au reste de l'églogue. *Le vieillard d'Ascra;* Hésiode, qui étoit d'Ascra en Béotie. Gallus avoit sans doute composé quelque ouvrage dans ce genre. *Grynée*, ville d'Eolie, où Apollon avoit un temple.

(16) *Scylla.* Il y a dans la Fable deux Scylla; la première fille de Nisus, roi de Mégare, qui livra son père à Minos, son amant, en lui coupant un cheveu d'or auquel étoit attachée sa destinée. Elle fut changée en alouette, et son père, qui la poursuivoit pour en tirer vengeance, en épervier. La seconde Scylla, fille de Phorcus, ayant Glaucus pour amant, et Circé pour rivale, fut changée par cette magicienne en un monstre ayant les reins entourés de gueules de chiens aboyans. De désespoir elle se précipita dans le détroit de Sicile, vis-à-vis du gouffre appelé Charybde.

(17) *Térée*, roi de Thrace, avoit épousé Progné, fille de Pandion, de laquelle il avoit un fils nommé Itis. S'étant pris ensuite d'une violente passion pour Philomèle, sa belle-sœur, il la viola, et l'enferma dans une prison, après lui avoir coupé la langue, pour qu'elle ne pût révéler cet horrible secret; mais elle trouva moyen de faire connoître par écrit, à sa sœur, sa funeste situation. De rage, celle-ci égorgea son fils Itis, le mit en morceaux, et les deux sœurs le firent manger à son père dans un repas, à la fin duquel on lui en servit la tête. Térée en fureur, s'élança sur elles pour les tuer; mais elles lui échappèrent, l'une changée en rossignol, l'autre en hirondelle; Térée lui-même fut métamorphosé en huppe, et Itis en faisan.

(18) *L'Eurotas*, fleuve de Laconie, qui prend sa source dans l'Arcadie. Ce pays fertile en pâturages est devenu comme la patrie commune des bergers. Apollon étoit censé y avoir aussi mené les troupeaux durant son exil. C'est sur le bord de l'Eurotas que, jouant avec le jeune Hyacinthe, il le tua, dit-on, sans le vouloir, d'un coup de palet.

(19) *L'Olympe attristé* [invito Olympo], qui ne voit arriver la nuit qu'à regret, attendu qu'elle met fin aux chants de Silène, qui charmoient toute la nature.

ECLOGA VII.

MELIBŒUS, CORYDON, THYRSIS.

MELIBŒUS.

FORTÈ sub argutâ consederat ilice Daphnis;
Compulerantque greges Corydon et Thyrsis in unum;
Thyrsis oves, Corydon distentas lacte capellas:
Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo;
Et cantare pares, et respondere parati.
Hîc mihi, dum teneras defendo à frigore myrtos,
Vir gregis ipse caper deerraverat: atque ego Daphnin
Aspicio. Ille ubi me contrà videt: Ociùs, inquit,
Huc ades, ô Melibœe; caper tibi salvus et hædi;
Et, si quid cessare potes, requiesce sub umbrâ.
Huc ipsi potum venient per prata juvenci;
Hîc viridis tenerâ prætexit arundine ripas
Mincius, èque sacrâ resonant examina quercu.
Quid facerem? neque ego Alcippen, nec Phyllida, habebam,
Depulsos à lacte domi quæ clauderet agnos:
Et certamen erat, Corydon cum Thyrside, magnum.
Posthabui tamen illorum mea seria ludo.
Alternis igitur contendere versibus ambo

SEPTIÈME ÉGLOGUE.

MÉLIBÉE (1), CORYDON, THYRSIS.

MÉLIBÉE.

Daphnis étoit assis au pied d'un grand chêne; et, par hasard, Thyrsis et Corydon avoient réuni leurs troupeaux, Thyrsis ses moutons, et Corydon ses chèvres, dont les mamelles étoient gonflées de lait : tous deux à la fleur de l'âge, tous deux Arcadiens (2), sachant également chanter un couplet et y répondre.

Moi, je cherchois en ce moment le bouc chef de mon troupeau, qui s'étoit égaré pendant que je couvrois mes jeunes myrtes, pour les garantir de la gelée. Je vois Daphnis; il me dit, sitôt qu'il m'aperçoit : Viens ici, Mélibée; ton bouc et tes chevreaux sont en sûreté : viens vîte; et si tu peux disposer d'un moment, repose-toi sous cet ombrage. D'eux-mêmes tes bœufs, traversant la prairie, viendront ici s'abreuver. Ici le Mincio, couronné de verdure, borde ses rives de tendres roseaux, et l'on entend les essaims bourdonner sur ces chênes antiques (3). Que faire ? je n'avois ni mon Alcippe, ni Phyllis (4), pour enfermer dans la bergerie mes agneaux nouvellement sevrés : d'un autre côté, il s'agissoit d'un grand combat entre Corydon et Thyrsis. Enfin, je sacrifiai mes occupations sérieuses à leurs jeux. Ils se mirent donc à chanter tour-à-tour (5), et tour-à-tour ils charmoient les

Muses par leurs accens. Corydon chantoit d'abord, et Thyrsis lui répondoit.

CORYDON.

Nymphes de Béotie (6), à qui j'ai donné mon cœur, inspirez-moi des vers pareils à ceux de mon cher Codrus (7); c'est presque dire à ceux d'Apollon; ou, si toutes vos faveurs sont pour lui seul, je vais suspendre ma flûte à l'un de ces vieux pins.

THYRSIS.

Bergers d'Arcadie, couronnez de lierre un poète naissant, et que Codrus en meure de jalousie; ou si, malgré lui, Codrus me loue, ceignez mon front de baccar (8), pour garantir l'élève des Muses du venin de sa langue.

CORYDON.

Chaste Diane, reçois des mains du jeune Micon (9) cette hure de sanglier, et ce bois d'un vieux cerf. Si ma chasse est toujours heureuse (10), je veux que tu sois ici toute en marbre, la jambe ornée de brodequins pourprés.

THYRSIS.

Priape, quand je t'offre tous les ans ce pot de lait et ces gâteaux, tu dois être satisfait; tu n'es le Dieu que d'un petit jardin: tu n'es encore que de marbre, je n'ai pu faire mieux pour toi; mais si la fécondité de mes brebis répare les pertes de mon troupeau, je prétends que tu sois d'or.

CORYDON.

Charmante Galatée, plus douce à mon gré que le thym du mont Hybla, plus blanche que les cygnes, plus belle que le lierre blanc; sitôt

Cœpere : alternos Musæ meminisse volebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis.

CORYDON.

Nymphæ, noster amor, Libethrides, aut mihi carmen,
Quale meo Codro, concedite (proxima Phœbi
Versibus ille facit) : aut si non possumus omnes,
Hic arguta sacrâ pendebit fistula pinu.

THYRSIS.

Pastores, hederâ crescentem ornate poëtam,
Arcades; invidiâ rumpantur ut ilia Codro :
Aut, si ultra placitum laudârit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

CORYDON.

Setosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus
Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi.
Si proprium hoc fuerit, levi de marmore tota
Puniceo stabis suras evincta cothurno.

THYRSIS.

Sinum lactis, et hæc te liba, Priape, quotannis
Exspectare sat est; custos es pauperis horti :
Nunc te marmoreum pro tempore fecimus; at tu,
Si fœtura gregem suppleverit, aureus esto.

CORYDON.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ,
Candidior cycnis, hederâ formosior albâ;

Cùm primùm pasti repetent præsepia tauri,
Si qua tui Corydonis habet te cura, venito.

THYRSIS.

Imò ego Sardoïs videar tibi amarior herbis,
Horridior rusco, projectâ vilior algâ,
Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.
Ite domum, pasti, si quis pudor, ite, juvenci.

CORYDON.

Muscosi fontes, et somno mollior herba,
Et quæ vos rarâ viridis tegit arbutus umbrâ,
Solstitium pecori defendite: jam venit æstas
Torrida; jam læto turgent in palmite gemmæ.

THYRSIS.

Hîc focus, et tædæ pingues: hîc plurimus ignis
Semper, et assiduâ postes fuligine nigri.
Hîc tantùm Boreæ curamus frigora, quantùm
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.

CORYDON.

Stant et juniperi, et castaneæ hirsutæ;
Strata jacent passim sua quæque sub arbore poma;
Omnia nunc rident: at, si formosus Alexis
Montibus his abeat, videas et flumina sicca.

THYRSIS.

Aret ager; vitio moriens sitit aëris herba;

que les bœufs rassasiés regagneront l'étable, viens, si ton berger t'est cher encore, viens rejoindre Corydon.

THYRSIS.

Moi, je veux que tu me trouves plus amer que l'herbe de Sardaigne (11), plus hérissé que le houx, plus vil que l'algue jetée sur le rivage, si le jour ne me paroît déjà plus long que l'année. Allez, mes bœufs (12); retournez donc à l'étable: n'êtes-vous pas encore rassasiés ?

CORYDON.

Fontaines bordées de mousse (13), tendres gazons qui invitez au sommeil, verts arboisiers qui les couvrez d'un léger ombrage, garantissez mon troupeau des ardeurs du solstice : déjà nous approchons de la saison brûlante; déjà le vigneron charmé voit grossir les bourgeons sur les ceps.

THYRSIS.

Chez nous, foyer commode, bon bois, grand feu; témoins nos poutres toutes noires de fumée. Chez nous on se soucie du souffle glaçant de Borée, comme le loup du compte des brebis (14), ou comme le torrent de ses rives.

CORYDON.

Les genièvres et les châtaigniers nous offrent leur dépouille; les fruits sont entassés de toutes parts sous les arbres qui les ont portés; aujourd'hui tout est riant : mais si le bel Alexis (15) s'éloignoit de ces montagnes, les fleuves mêmes tariroient d'ennui.

THYRSIS.

La terre est desséchée; l'air embrasé fait

mourir l'herbe dans les prés altérés; Bacchus envie à nos coteaux l'ombre que fournissoit la vigne : mais, à l'arrivée de Phyllis, les arbres reprendront leur verdure; Jupiter arrosera nos champs d'une pluie abondante et féconde.

CORYDON.

Le peuplier est agréable à Hercule, la vigne à Bacchus, le myrte à la belle Vénus, le laurier au dieu de Délos : mais Phyllis aime le coudrier (16); et tant qu'elle l'aimera, le coudrier ne le cédera ni au myrte ni au laurier.

THYRSIS.

Rien de plus beau que le frêne dans les forêts, que le pin dans les jardins, que le peuplier sur la rive d'un fleuve, que le sapin sur de hautes montagnes : mais si tu me venois voir plus souvent, aimable Lycidas, tu effacerois et le frêne des forêts, et le pin de nos jardins.

MÉLIBÉE.

Telles furent, je m'en souviens, les chansons de ces deux bergers. Je me souviens aussi que, malgré ses vains efforts, Thyrsis céda la victoire (17). Depuis ce temps, Corydon est toujours Corydon pour moi.



Liber pampineas invidit collibus umbras:
Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit;
Jupiter et læto descendet plurimus imbri.

CORYDON.

Populus Alcidæ gratissima, vitis Iaccho,
Formosæ myrtus Veneri, sua laurea Phœbo:
Phyllis amat corylos; illas dùm Phyllis amabit,
Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.

THYRSIS.

Fraxinus in sylvis pulcherrima, pinus in hortis,
Populus in fluviis, abies in montibus altis:
Sæpiùs at si me, Lycida formose, revisas,
Fraxinus in sylvis cedat tibi, pinus in hortis.

MELIBŒUS.

Hæc memini, et victum frustrà contendere Thyrsim.
Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.



REMARQUES SUR LA SEPTIEME ÉGLOGUE.

(1) Cette églogue est intitulée Mélibée. C'est le nom du berger qui est censé raconter un combat pastoral entre Corydon et Thyrsis : c'est, si l'on veut, Virgile lui-même, sous le nom de Mélibée, quoiqu'il n'y ait aucun trait dans le récit qui le caractérise expressément, si ce n'est le lieu de la scène, les bords du Mincio. Au reste, dans cette supposition, Daphnis seroit quelqu'un des protecteurs de Virgile, tel que Pollion; les chevreaux et les bœufs de Mélibée rappelleroient son petit héritage, mis en sûreté par le crédit de cet homme puissant et ami des Muses; Corydon et Thyrsis seroient deux poètes, tel que Gallus, ami de l'auteur; et l'autre, quelque rival jaloux et méchant, qui tous deux auroient pris Pollion pour juge, ou plutôt, que Virgile affecteroit de faire juger par Pollion.

(2) *Tous deux Arcadiens*, c'est-à-dire, excellens dans la poésie pastorale.

(3) *Sur ces chênes antiques* [sacrâ quercu], c'est-à-dire, de ces arbres conservés religieusement, parce qu'ils servoient de bornes aux héritages, ou d'ombrage dans les fêtes, ou même seulement à cause de leur antiquité.

(4) *Alcippe et Phyllis*, deux femmes, domestiques de Mélibée, mais sans doute restées à la maison.

(5) *A chanter tour-à-tour.* Voyez ce qui a été dit dans la première note sur la troisième églogue.

(6) *Nymphes de Béotie.* [Libethrides] Les Muses sont ainsi nommées, du nom d'une source située en Béotie, près du mont Hélicon.

(7) *Codrus*, poète contemporain de Virgile, et sans doute son ami, puisqu'il en fait un si bel éloge.

(8) *Ceignez mon front de baccar*, de peur que ces louanges ne me soient nuisibles. On attribuoit à cette plante une certaine vertu contre les enchantemens et les poisons.

(9) *Reçois des mains*, etc. Dans le latin, le verbe *offert* est sous-entendu : *Le jeune Micon t'offre*, etc.

(10) *Si ma chasse est toujours heureuse.* Il vient de faire entendre qu'il a tué un sanglier et un cerf, ce qui fait

une chasse assez heureuse : c'est ce bonheur dont il demande à Diane la continuation : *si proprium hoc fuerit.*

(11) *Plus amer que l'herbe de Sardaigne.* On prétend qu'il croît dans cette île une herbe qui fait faire la grimace à ceux qui en mangent ; en sorte qu'ils paroissent rire malgré eux. De là vient le *ris sardonien, risus sardonicus*, pour dire un ris forcé.

(12) *Allez, mes bœufs*, etc. Il montre l'impatience qu'il a de rejoindre sa compagne.

(13) *Fontaines bordées de mousse*, etc. Cette strophe et les trois suivantes se rapportent visiblement aux quatre saisons de l'année ; le printemps, l'hiver, l'automne et l'été. Quant au moment du combat entre les deux bergers, il est assez marqué dans le préambule, où Mélibée observe qu'il est occupé à couvrir ses jeunes myrtes, pour les garantir de la gelée ; ce qui indique le commencement du printemps, où les plantes qui commencent à végéter ont encore quelques froidures à craindre.

(14) *Du compte des brebis.* Allusion au soin que prennent les bergers de compter leurs brebis tous les soirs, et qui n'empêche point le loup de dévorer celles qu'il peut trouver ; d'où vient le proverbe plus ancien que Virgile, et qui subsiste encore ; *à brebis comptées le loup ne perd pas ses droits.*

(15) *Mais si le bel Alexis.* Ce mot sur le bel Alexis feroit croire que lui et Corydon sont les mêmes personnages que ceux de la seconde églogue ; mais alors Alexis se seroit donc rendu aux invitations pressantes de Corydon.

(16) *Mais Phyllis aime le coudrier ;* sans doute à cause des noisettes. Voilà deux Phyllis dans la même églogue, car celle dont les deux bergers font ici l'éloge, n'est pas celle qui appartient à Mélibée ; Phyllis n'est peut-être qu'un nom commun dont on désigne une bergère qu'on ne veut pas nommer. Il en sera de même des Alexis, etc.

(17) *Thyrsis céda la victoire.* On remarque une différence sensible de caractère dans les couplets des deux bergers. L'un fait l'éloge de Codrus ; l'autre montre contre lui une jalousie amère : l'un invoque la chaste Diane, l'autre s'adresse à Priape, dieu de la débauche, et cela même d'un ton fort ironique. C'est sans doute ce qui décide le jugement entre les deux ; car, pour le mérite des vers, il seroit difficile d'y trouver quelque différence.

ECLOGA VIII.

DAMON, ALPHESIBŒUS.

PASTORUM musam Damonis et Alphesibœi,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus;
Damonis musam dicemus et Alphesibœi.
Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris; en erit unquam
Ille dies, mihi cùm liceat tua dicere facta?
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?
A te principium; tibi desinet: accipe jussis
Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum
Inter victrices hederam tibi serpere lauros.

Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra,
Cùm ros in tenerâ pecori gratissimus herbâ est,
Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ:

Nascere, præque diem veniens age, Lucifer, almum:
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore
Dum queror, et Divos (quanquam nil testibus illis

HUITIÈME ÉGLOGUE.

DAMON ET ALPHÉSIBÉE.

JE vais répéter les chants de Damon et d'Alphésibée, de ces bergers rivaux, à la voix de qui la génisse étonnée oublia l'herbe tendre, pendant que les lynx émerveillés (1) demeuroient immobiles, et que les fleuves suspendoient le cours de leurs eaux. Ce sont les chants d'Alphésibée et de Damon que je vais répéter. Toi, soit que déjà tu franchisses les rochers du Timave (2), soit que tu ranges les bords de la mer d'Illyrie; ah! quand viendra le jour où je pourrai célébrer tes exploits (3)? Quand me sera-t-il permis de faire connoître à l'univers tes essais tragiques, les seuls que ne désavoueroit pas la muse de Sophocle (4)? Tu fus le premier objet de mes chants (5), tu seras aussi le dernier. Reçois des vers composés pour te plaire, et souffre que ce lierre (6), offert par mes mains, s'entrelace sur ton front avec les lauriers de la victoire.

L'ombre fraîche de la nuit avoit à peine abandonné les cieux, dans ce moment où la rosée répandue sur le vert gazon réjouit les troupeaux, Damon, appuyé sur un olivier, fit entendre ainsi sa voix:

Lève-toi, brillante étoile du matin; viens, et ramène l'éclat bienfaisant du jour. Tandis qu'indignement trompé par une amante infidelle, je

gémis et me plains aux Dieux.... Hélas! à quoi m'a-t-il servi de les attester? Cependant je veux encore, en quittant la vie, adresser à ces Dieux mes paroles dernières. O ma flûte, essaye avec moi les chants du mont Ménale.

Le Ménale a toujours des arbres parlants et des forêts chantantes : toujours il entend les bergers amoureux et le dieu Pan qui le premier anima l'inutile roseau. O ma flûte, essaye avec moi les chants du mont Ménale. (7).

Nise épouse Mopsus. Amans, est-il rien à quoi vous ne deviez vous attendre? Désormais les gryphons (8) s'allieront avec les chevaux, et les daims timides viendront s'abreuver avec les chiens. Mopsus, prépare tes flambeaux (9); on te mène une épouse : heureux mari! n'épargne point les noix : c'est pour toi que brille l'étoile du berger (10). O ma flûte, essaye avec moi les chants du mont Ménale.

O qu'il est digne de toi, ce bel époux! puisque tu méprises tous les autres, puisque les sons de ma flûte te déplaisent, puisque tu hais mes chèvres, mes sourcils épais et ma longue barbe, puisqu'enfin tu ne crois pas qu'il y ait un Dieu pour les mortels. O ma flûte, essaye avec moi les chants du mont Ménale.

Je te vis, encore petite, venir avec ta mère cueillir des pommes dans notre verger; je fus moi-même votre guide : j'entrois dans ma douzième année, et j'atteignois déjà au bout des branches. Je te vis, que devins-je! où laissai-je égarer mes sens! O ma flûte, essaye avec moi les chants du mont Ménale.

Profeci) extremâ moriens tamen alloquor horâ.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Mænalus argutumque nemus pinosque loquentes
Semper habet: semper pastorum ille audit amores,
Panaque, qui primus calamos non passus inertes.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Mopso Nisa datur. Quid non speremus amantes?
Jungentur jam gryphes equis, ævoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.
Mopse, novas incide faces; tibi ducitur uxor:
Sparge, marite, nuces: tibi deserit Hesperus Oetam.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

O digno conjuncta viro! dùm despicis omnes,
Dùmque tibi est odio mea fistula, dùmque capellæ,
Hirsutumque supercilium, promissaque barba;
Nec curare Deûm credis mortalia quemquam.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Sepibus in nostris parvam te roscida mala
(Dux ego vester eram) vidi cum matre legentem:
Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus;
Jam fragiles poteram à terrâ contingere ramos.
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Nunc scio quid sit Amor. Duris in cotibus illum
Ismarus, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,
Nec nostri generis puerum, nec sanguinis, edunt.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Sævus Amor docuit natorum sanguine matrem
Commaculare manus: crudelis tu quoque, mater!
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Nunc et oves ultrò fugiat lupus; aurea duræ
Mala ferant quercus; narcisso floreat alnus;
Pinguia corticibus sudent electra myricæ:
Certent et cycnis ululæ: sit Tityrus Orpheus:
Orpheus in sylvis, inter delphinas Arion.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Omnia vel medium fiant mare: vivite, sylvæ;
Præceps aërii speculâ de montis in undas
Deferar: extremum hoc munus morientis habeto.
Desine Mænalios, jam desine, tibia, versus.

Hæc Damon. Vos quæ responderit Alphesibœus,
Dicite, Pierides: non omnia possumus omnes.

Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vittâ,
Verbenasque adole pingues et mascula thura;

A présent je connois l'Amour : cet enfant n'est point de notre espèce, ni du même sang que nous ; il naquit des plus durs rochers, sur les montagnes de la Thrace, ou dans le fond des déserts africains. O ma flûte, essaye avec moi les chants du mont Ménale.

Cet enfant, dans sa fureur, apprit à une mère (11) à tremper ses mains dans le sang de ses fils. O mère, tu fus aussi bien cruelle ! Qui des deux fut le plus cruel, de toi ou de l'Amour ? L'Amour fut un cruel enfant, tu fus aussi une mère bien cruelle. O ma flûte, essaye avec moi les chants du mont Ménale.

Désormais que le loup fuie devant les brebis ; que le chêne produise des pommes d'or ; que l'aune se couvre des fleurs du narcisse ; que les bruyères distillent l'ambre de leur écorce ; que la chouette le dispute au cygne, et que Tityre soit un Orphée (12) ! un Orphée dans les bois, un Arion parmi les dauphins. O ma flûte, essaye avec moi les chants du mont Ménale.

Que tout n'est-il mer ! Adieu, forêts ; du sommet de la roche la plus escarpée je veux me précipiter dans les ondes : c'est le dernier hommage que j'offre en mourant à l'infidelle. Renonce, ô ma flûte, renonce maintenant aux chants du mont Ménale.

Ainsi chantoit Damon. Muses, c'est à vous à nous dire ce que répondit Alphésibée. Il n'est pas donné à tous de tout faire.

Prépare (13) l'eau du sacrifice, orne cet autel des plus fines bandelettes, brûle de la verveine et de l'encens mâle : je vais appeler à mon secours les mystères de la magie, pour

troubler les sens d'un amant perfide : rien ne manque plus à mon dessein que les paroles. Paroles puissantes (14), ramenez, ramenez de la ville en ces lieux l'infidèle Daphnis.

Les paroles magiques ont le pouvoir de faire descendre la lune elle-même du haut des cieux : c'est par leur vertu que Circé transforma les compagnons d'Ulysse. Le froid serpent expire dans les prairies à la voix de l'enchanteur. Paroles puissantes, ramenez, ramenez de la ville en ces lieux l'infidèle Daphnis.

D'abord je ceins ton image de trois lisières de trois différentes couleurs, puis je la promène autour de cet autel par trois fois : le nombre impair est agréable à la Divinité. Paroles puissantes, ramenez, ramenez de la ville en ces lieux l'infidèle Daphnis.

Fais trois nœuds, Amaryllis, à ces bandes de trois couleurs ; fais trois nœuds, et dis en les faisant : Ces nœuds sont les nœuds de Vénus. Paroles puissantes, ramenez, ramenez de la ville en ces lieux l'infidèle Daphnis.

Comme le même feu durcit cet argile et fond cette cire dans mes mains, puisse l'amour que j'inspire à Daphnis, faire ce double effet sur son cœur ! Répands cette farine sacrée, embrase avec le bitume ces lauriers secs. Daphnis me brûle, le méchant ! moi, je brûle aussi Daphnis. Paroles puissantes, ramenez, ramenez de la ville en ces lieux l'infidèle Daphnis.

Que Daphnis soit en proie à l'amour comme la triste génisse, qui, lasse d'errer dans les bocages et dans les forêts profondes, en cherchant un jeune taureau, se couche sur l'herbe tendre, au bord d'un ruisseau, sans songer que

Conjugis ut magicis sanos avertere sacris
Experiar sensus : nihil hîc nisi carmina desunt.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Carmina vel cœlo possunt deducere Lunam.
Carminibus Circe socios mutavit Ulyssei;
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Terna tibi hæc primùm triplici diversa colore
Licia circumdo, terque hæc altaria circum
Effigiem duco : numero Deus impare gaudet.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores;
Necte, Amarylli, modò; et, Veneris, dic, vincula necto.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit
Uno eodemque igni; sic nostro Daphnis amore.
Sparge molam, et fragiles incende bitumine lauros.
Daphnis me malus urit; ego hanc in Daphnide laurum.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Talis amor Daphnim, qualis cùm fessa juvencum
Per nemora atque altos quærendo bucula lucos,
Propter aquæ rivum viridi procumbit in herbâ

Perdita, nec seræ meminit decedere nocti,
Talis amor teneat, nec sit mihi cura mederi.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit,
Pignora cara sui, quæ nunc ego limine in ipso,
Terra, tibi mando: debent hæc pignora Daphnim.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Has herbas, atque hæc Ponto mihi lecta venena
Ipse dedit Mœris: nascuntur plurima Ponto.
His ego sæpè lupum fieri, et se condere sylvis
Mœrin, sæpè animas imis excire sepulcris,
Atque satas aliò vidi traducere messes.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Fer cineres, Amarylli, foras, rivoque fluenti
Transque caput jace: nec respexeris. His ego Daphnim
Aggrediar: nihil ille Deos, nil carmina, curat.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Aspice; corripuit tremulis altaria flammis
Sponte suâ, dum ferre moror, cinis ipse. Bonum sit!
Nescio quid certè est; et Hylax in limine latrat.
Credimus? an qui amant, ipsi sibi somnia fingunt?
Parcite, ab urbe venit, jam parcite, carmina, Daphnis.

In

la nuit la rappelle à l'étable; qu'ainsi Daphnis soit en proie à l'amour, et qu'il me trouve insensible à ses maux. Paroles puissantes, ramenez, ramenez de la ville en ces lieux l'infidèle Daphnis.

Voici les dépouilles que le perfide m'a laissées pour gage de sa tendresse. O terre, je les dépose dans ton sein, sous le seuil même de cette porte : ce gage me répond de Daphnis. Paroles puissantes, ramenez, ramenez de la ville en ces lieux l'infidèle Daphnis.

Méris lui-même m'a donné ces herbes cueillies dans le Pont : le Pont en produit en abondance. J'ai vu Méris, par la vertu de ces plantes, se changer en loup, et s'enfoncer ainsi dans les forêts; je l'ai vu forcer les manes à sortir des tombeaux, et transporter les moissons d'un champ dans un autre. Paroles puissantes, ramenez, ramenez de la ville en ces lieux l'infidèle Daphnis.

Emporte ces cendres, Amaryllis, jette-les dans l'eau courante du ruisseau, par-dessus ta tête, sans regarder derrière toi. C'est le dernier coup que je porte à Daphnis. Hélas! il se rit et des Dieux et des enchantemens. Paroles puissantes, ramenez, ramenez de la ville en ces lieux l'infidèle Daphnis.

Mais, regarde; tandis que je m'apprête à enlever cette cendre, elle a d'elle-même embrasé l'autel d'une flamme pétillante. Qu'heureux soit le présage! Certes il y a du nouveau; j'entends Hylax (15) aboyer à la porte. Le croirai-je? est-ce une illusion de l'amour? Non, non. Cessez, paroles puissantes; Daphnis revient de la ville en ces lieux.

REMARQUES

SUR LA HUITIÈME ÉGLOGUE.

CETTE pastorale est imitée de la 2e et de la 3e idylle de Théocrite. Les treize premiers vers adressés à Pollion pendant son expédition d'Illyrie, sont de l'an 715 de la fondation de Rome; mais il est possible que la pièce ait été composée bien plus tôt. Elle a deux parties : dans la première, un jeune berger amoureux de Nise se plaint de ce qu'elle lui a préféré Mopsus; dans la deuxième, c'est une femme qui, par ses enchantemens, s'efforce de ramener à elle le berger dont elle se voit abandonnée. Le premier rôle est chanté par Damon, et le second par Alphésibée.

(1) *Les lynx.* Le lynx des anciens est un animal merveilleux qui n'exista jamais. Celui à qui l'on donne aujourd'hui ce nom, est du genre des panthères et des onces, mais plus petit. Sa grosseur est celle du renard. Il vit de chasse, et poursuit son gibier jusqu'à la cime des arbres. Il attaque les chevreuils, et même les cerfs; ce qui l'a fait appeler aussi *loup cervier.*

(2) *Du Timave.* C'est une rivière du Frioul, fort large, mais qui a peu de cours. Elle se décharge dans le golfe de Venise, à peu de distance de sa source. Les bords de la mer d'Illyrie sont toute la côte orientale de la mer Adriatique, depuis Trieste jusques et y compris l'Etat de Raguse.

(3) *Où je pourrai célébrer tes exploits?* Ce n'est pas qu'il n'en eût déjà à célébrer, puisqu'il parle ensuite de ses lauriers victorieux; mais Virgile a prévenu qu'il n'osoit encore chanter les combats.

(4) *La Muse de Sophocle.* Ce poète est le Corneille des Grecs, et même celui qui éleva chez eux la tragédie au plus haut point de perfection. L'hommage que rend ici Virgile à Pollion, se rapporte à celui que lui rend également Horace dans la I[ere] ode du second livre.

(5) *Tu fus le premier objet de mes chants.* Ce qui est dit de Pollion dans la troisième églogue, suppose qu'il avoit déjà été l'objet de quelque autre pièce qu'il avoit accueillie favorablement :

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, musam.
Et c'est à quoi Virgile fait encore ici allusion.

(6) *Ce lierre.* La couronne de lierre étoit moins distinguée que celle de laurier. Celle-ci étoit réservée aux ouvrages de génie, ainsi qu'aux actions héroïques. Les poésies légères, et, en général, les écrits où régnoient le goût, l'élégance, et même l'érudition, donnoient droit à la couronne de lierre.

(7) *Les chants du mont Ménale*, c'est-à-dire dont retentit souvent le Ménale, montagne d'Arcadie, séjour de Pan et des bergers.

(8) *Les gryphons* [gryphes]. Les gryphons dont il s'agit ici, selon le commentateur Servius, sont des bêtes féroces, semblables aux lions pour tout le reste du corps, mais ayant les ailes et la tête de l'aigle. Il les fait naître dans les régions les plus septentrionales, et les suppose ennemis acharnés des chevaux. Pline les regarde comme des monstres fabuleux, ainsi que les Pégases; mais on pouvoit les croire réels du temps de Virgile, qui aura fait parler ses bergers d'après la crédulité populaire. Les autres auteurs qui parlent des gryphons du Nord, les représentent comme de très-gros oiseaux, auxquels ils attribuent une passion singulière pour l'or, dont ils gardent les dépôts et les mines contre les bêtes qui en approchent, et contre les Arimaspes, espèce de Cyclopes habitans du pays, qui cherchent à s'en emparer. La forme qu'ils donnent à ces oiseaux a beaucoup de ressemblance, à la grosseur près, avec celle du hibou, ou petit-duc, ayant comme lui le bec crochu, et la tête garnie de deux touffes de plumes qui ont l'air de deux oreilles.

(9) *Prépare tes flambeaux.* On conduisoit la mariée chez son époux, à l'entrée de la nuit, précédée de cinq flambeaux. Ces flambeaux étoient des brandons de pin, ou d'autres bois résineux, que l'on tailloit par un bout en façon d'épis, pour les allumer plus aisément. L'époux, chemin faisant, jetoit des noix aux enfans, pour faire entendre que pour lui, dès ce moment, il renonçoit aux amusemens de l'enfance.

(10) *C'est pour toi que brille l'étoile du berger* [Œtam]. L'Œta est une montagne de Thessalie, bien éloignée de l'Italie et de la Sicile, d'où elle ne pouvoit certainement être aperçue. Ajoutez à cela qu'elle est à l'orient de ces deux contrées; et dans cette situation, l'étoile quittant cette montagne, annonceroit le lever du jour, au lieu qu'il s'agit visiblement de l'entrée de la nuit. Elle se trouve d'ailleurs au nord-est de l'Arcadie et du mont Ménale, qui en sont éloignés de plus de trente lieues. On ne peut donc expliquer cette expression, que comme une façon de parler proverbiale, empruntée des peuples voisins du mont Œta, et à l'orient de cette montagne. Cette conjecture est d'autant plus raisonnable, qu'il est question dans cette églogue de mystères magiques fort en vogue en Thessalie.

(11) *Apprit à une mère*, etc. Médée, fille d'Eétès, roi de Colchide, qui trahit son pays et son père pour suivre Jason qu'elle aimoit, et qui, dans la suite, abandonnée par lui, se vengea de son infidélité en égorgeant sous ses yeux les deux fils qu'elle en avoit eus.

(12) *Que Tityre soit un Orphée.* Il n'est pas nécessaire d'avertir que Tityre n'est pas ici le même personnage que dans la première églogue. Orphée et Arion sont connus.

(13) *Prépare*, etc. Elle s'adresse à Amaryllis qui la sert.

(14) *Paroles puissantes* [carmina]. Ce sont les différentes formules qu'elle prononce à chacune de ses opérations magiques. Ces opérations consistent à former d'abord une figure d'argile et de cire, qui est censée représenter l'objet de l'enchantement; à l'entourer de lisières,

au nombre de trois, de trois couleurs différentes, et nouées de trois nœuds; à brûler cette figure dans un feu de bitume, en jetant dessus de la farine, du sel, du laurier et d'autres herbes cueillies dans la Colchide, au clair de la lune, et tout ce qu'elle peut avoir venant de Daphnis; et quand le tout est consumé, à en jeter les cendres dans la rivière, par-dessus la tête, sans regarder derrière soi, et toujours en prononçant certaines paroles.

L'effet que se propose la magicienne, est que le perfide souffre lui-même tout ce qu'on fait à la figure, et qu'il périsse comme elle, à moins que la cendre, avant que d'être jetée, ne s'enflamme d'elle-même; ce qui annonceroit le repentir et le retour de l'infidèle. Ces pratiques superstitieuses, aussi criminelles dans leur objet, que chimériques quant à leur effet, ont eu lieu dans tous les siècles, à la faveur de l'ignorance et de la barbarie des peuples. La philosophie les a enfin proscrites et anéanties parmi nous, ainsi que l'astrologie, le sabbat des sorciers, et autres superstitions semblables. Virgile, non plus que Théocrite, et d'autres poètes anciens, en faisant la description de ces cérémonies magiques, n'avoient pas en vue de les autoriser ni de les propager. Ils les mettent toujours sur le compte des femmes; c'est faire assez entendre qu'ils regardent cette manie comme un effet de superstition et de foiblesse.

(15) *Hylax*, nom d'un chien, de ὑλάσσω, j'aboie.



ECLOGA IX.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

Quò te, Mœri, pedes? an, quò via ducit, in urbem?

MŒRIS.

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri
(Quod nunquam veriti sumus) ut possessor agelli
Diceret: Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.
Nunc victi, tristes, quoniam sors omnia versat,
Hos illi (quod nec bene vertat!) mittimus hædos.

LYCIDAS.

Certè equidem audieram, quà se subducere colles
Incipiunt mollique jugum demittere clivo,
Usque ad aquam, et veteris jam fracta cacumina fagi,
Omnia carminibus vestrum servasse Menalcam.

MŒRIS.

Audieras, et fama fuit; sed carmina tantùm
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia, quantùm

NEUVIEME ÉGLOGUE.

LYCIDAS, MÉRIS.

LYCIDAS.

Ou vas-tu, Méris ? A la ville (1), sans doute, puisque le chemin y conduit ?

MÉRIS.

Ah ! Lycidas (2), falloit-il vivre si long-temps pour voir enfin ce que nous étions bien éloignés de craindre, un étranger maître de notre petit champ, nous dire : Ceci est à moi ; vieux habitans, cherchez ailleurs un asile. Maintenant, forcés de céder, réduits à gémir, puisqu'il plaît au sort de tout bouleverser, nous envoyons ces chevreaux au ravisseur : puissent les Dieux lui rendre ce présent funeste !

LYCIDAS.

J'avois pourtant ouï dire que votre Ménalque (3), grace à ses vers, avoit conservé tout le terrain (4) qui s'étend depuis l'endroit où les montagnes commencent à s'abaisser par une pente plus douce, jusqu'au fleuve, et jusqu'à ce vieux hêtre dont le sommet est déjà couronné (5).

MÉRIS.

Tu l'avois ouï dire, et le bruit en a couru ; mais nos vers, cher Lycidas, ont autant de force

au milieu des armes (6), que les colombes de Chaonie, quand l'aigle fond sur elles. Hélas ! sans la corneille (7), qui, croassant à gauche, m'avertit, du haut d'un chêne creux, de couper court à tout démêlé, il y a long-temps que ni ton ami Méris, ni Ménalque lui même, ne vivroient plus.

LYCIDAS.

Eh ! qui seroit capable d'un tel forfait ? Quoi ! Ménalque, nous aurions pu te perdre, et avec toi toute consolation ! Qui auroit donc chanté (8) les Nymphes, semé la terre de fleurs, ombragé les fontaines d'une agréable verdure ? et ces vers (9) que je te dérobai desyeux sans rien dire, un jour que tu allois voir Amaryllis, le charme de tout ce canton ? « Tityre, jusqu'à mon retour, » je ne vais pas loin, fais paître mes chèvres, » mène-les boire ensuite ; mais, en les condui- » sant, ne va pas rencontrer le bouc, car il » frappe de la corne : prends-y garde, Tityre. »

MÉRIS.

Parle plutôt de ceux qu'il faisoit pour Varus, quoiqu'il ne les eût pas encore finis. « O Varus (10), » si Mantoue nous est conservée, Mantoue, » hélas ! trop voisine de la malheureuse Cré- » mone ! ton nom sera porté jusqu'au ciel par » les cygnes de ces rivages (11). »

LYCIDAS.

Puissent tes essaims ne se poser jamais sur les ifs (12) ! puisse le lait enfler les mamelles de tes vaches nourries de cytise ! mais apprends-moi

Chaonias dicunt, aquilâ veniente, columbas.
Quòd nisi me quâcumque novas incidere lites
Antè sinistra cavâ monuisset ab ilice cornix,
Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

LYCIDAS.

Heu! cadit in quemquam tantum scelus! heu! tua nobis
Penè simul tecum solatia rapta, Menalca!
Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ?
Vel quæ sublegi tacitus tibi carmina nuper,
Cùm te ad delicias ferres Amaryllida nostras?
« Tityre, dum redeo, brevis est via, pasce capellas;
» Et potum pastas age, Tityre; et inter agendum
» Occursare capro, cornu ferit ille, caveto. »

MŒRIS.

Imò hæc quæ Varo, necdum perfecta, canebat:
« Vare, tuum nomen (superet modo Mantua nobis!
» Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ!)
» Cantantes sublime ferent ad sidera cycni. »

LYCIDAS.

Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos!
Sic cytiso pastæ distentent ubera vaccæ!

Incipe, si quid habes; et me fecere poetam
Pierides; sunt et mihi carmina; me quoque dicunt
Vatem pastores; sed non ego credulus illis.
Nam neque adhuc Varo videor nec dicere Cinnâ
Digna, sed argutos inter strepere anser olores.

MŒRIS.

Id quidem ago, et tacitus, Lycida, mecum ipse voluto,
Si valeam meminisse; neque est ignobile carmen:
« Huc ades, ô Galatea! quis est nam ludus in undis?
» Hîc ver purpureum, varios hîc flumina circum
» Fundit humus flores; hîc candida populus antro
» Imminet, et lentæ texunt umbracula vites.
» Huc ades: insani feriant sine littora fluctus. »

LYCIDAS.

Quid, quæ te purâ solum sub nocte canentem
Audieram? numeros memini, si verba tenerem.

MŒRIS.

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus?
» Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum;
» Astrum, quo segetes gauderent frugibus, et quo
» Duceret apricis in collibus uva colorem.
» Insere, Daphni, pyros; carpent tua poma nepotes. »

ce que tu sais de vers nouveaux. Je suis poète aussi, grace aux Muses ; j'ai, comme un autre, composé des chansons ; les bergers me traitent même de divin (13), mais je n'ai garde de les croire. Ce que je sais ne me paroît pas digne encore, ni de Varus, ni de Cinna (14) ; c'est tout au plus l'oison qui voudroit mêler ses cris au chant mélodieux des cygnes.

MÉRIS.

Je voudrois te satisfaire, et je cherche en moi-même à me rappeler certains vers qui ne sont pas à dédaigner : « Viens, Galatée (15) ! quel » plaisir as-tu dans les eaux ? Ici, le printemps » embellit la nature ; ici, la terre libérale » émaille de mille fleurs diverses le bord des » ruisseaux ; ici, le peuplier blanc s'élève sur » ma grotte, et les vignes entrelacées la couvrent » de leur ombre. Viens, laisse la vague furieuse » se briser contre le rivage. »

LYCIDAS.

Et ces autres couplets que je t'entendis chanter seul, pendant une belle nuit ? j'en ai retenu l'air : si les paroles ne m'avoient pas échappé....

MÉRIS.

« Pourquoi, Daphnis (16), observes-tu » le lever des antiques étoiles ? Regarde dans » le ciel l'astre de César : c'est cet astre dont » l'influence fera désormais jaunir les moissons » dans nos champs, et rougir les raisins sur nos » coteaux. Plante tes poiriers, Daphnis ; tes » descendans en cueilleront les fruits. »

Le temps emporte tout, cher Lycidas; l'esprit même se ressent de son injure. Je me souviens que, tout jeune encore, je chantois des jours entiers. Tant de vers que je savois sont tous oubliés; la voix même me manque: Méris a sans doute rencontré des loups (17) qui l'ont vu les premiers. Quant aux couplets que tu demandes, Ménalque lui-même, à son retour, te les redira tant que tu voudras.

LYCIDAS.

Que tu me fais languir avec tous ces prétextes! Cependant, tu le vois, un calme profond règne sur ces eaux (18); les vents ne font plus entendre le moindre murmure. Nous sommes à la moitié du chemin, car je commence à découvrir le tombeau de Bianor (19): arrêtons-nous dans cet endroit où l'on fait des feuilles (20) pour les troupeaux; c'est ici, Méris, qu'il faut que nous chantions. Mets ici tes chevreaux à terre, nous arriverons encore de jour à la ville; ou, si nous craignons d'être surpris par la nuit et par la pluie, nous pouvons continuer notre route en chantant, nous en sentirons moins la fatigue; et pour qu'en chantant tu marches plus à ton aise, je veux te soulager de ce fardeau (21).

MÉRIS.

Berger, ne me presse point davantage: terminons d'abord nos affaires. Quand Ménalque lui-même sera revenu, nous aurons tout le loisir de chanter.

Omnia fert ætas, animum quoque. Sæpè ego longos
Cantando puerum memini me condere soles.
Nunc oblita mihi tot carmina; vox quoque Mœrim
Jam fugit ipsa: lupi Mœrim vidêre priores.
Sed tamen ista satis referet tibi sæpè Menalcas.

LYCIDAS.

Causando nostros in longum ducis amores:
Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes
(Aspice) ventosi ceciderunt murmuris auræ.
Hinc adeò media est nobis via; namque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris: hîc ubi densas
Agricolæ stringunt frondes; hîc, Mœri, canamus.
Hîc hædos depone; tamen veniemus in urbem:
Aut, si nox pluviam ne colligat antè veremur,
Cantantes licet usque (minùs via lædet) eamus:
Cantantes ut eamus, ego hoc te fasce levabo.

MŒRIS.

Desine plura, puer; et quod nunc instat agamus:
Carmina tum meliùs, cùm venerit ipse, canemus.



REMARQUES

SUR LA NEUVIÈME ÉGLOGUE.

Virgile avoit obtenu d'Octave la restitution du petit héritage de son père ; mais quand il se présenta pour en reprendre possession, le vétéran qui s'en étoit emparé le reçut fort mal, et il ne se sauva de ses mains qu'en se jetant dans le Mincio, et en le passant à la nage. Obligé de retourner à Rome pour demander de nouveau protection, il laissa le soin de ses intérêts à un vieux domestique qui, toujours fidèle à son premier maître, a soin, en attendant son retour, de ménager l'esprit de l'usurpateur, dans la crainte qu'il ne se porte à quelque nouvelle violence.

Virgile se présenta sans doute à ses protecteurs, cette nouvelle églogue à la main. Elle est remplie de leurs louanges, jetées çà et là sans affectation. Son embarras y est exposé de même par la bouche de ce vieux domestique qu'il nomme Méris. Il le représente allant à Mantoue, chargé d'une paire de chevreaux qu'il porte à regret à ce nouveau maître, et s'entretenant, chemin faisant, avec un autre berger de sa connoissance, nommé Lycidas, qui le joint sur la route.

(1) *A la ville* [in urbem]; la ville principale, ou la plus voisine. Ici c'est Mantoue.

(2) *Ah! Lycidas.* Cette réponse de Méris annonce bien un homme profondément affligé de tout ce qu'il voit, et qui ne peut s'empêcher d'en faire éclater son indignation, quand il rencontre un ami à qui il peut ouvrir son cœur.

(3) *Votre Ménalque*, Virgile. *Votre* au pluriel, parce que Méris n'est pas le seul domestique attaché à son service. Méris a dit de même en pluriel : *nous lui envoyons.*

(4) *Tout le terrain.* Cette description se rapporte exactement à celle de la première églogue.

(5) *Couronné.* On appelle ainsi les arbres dont la tête est morte et ne jette plus de feuilles.

(6) *Au milieu des armes.* Toujours même attention de la part du poète, de rejeter tout sur les malheurs de la guerre.

(7) *Sans la corneille.* Même simplicité de cet homme de campagne, qui ajoute foi aux corneilles, comme Mélibée dans la première.

(8) *Qui auroit donc chanté*, etc. Le poète fait ici son propre éloge ; mais il le met dans la bouche d'un étranger, qui ne dépend de lui en aucune manière, et dont le suffrage n'est pas d'ailleurs d'un grand poids. Virgile ne seroit, après tout, que le chansonnier du village ; ce qui est encore assez modeste.

(9) *Et ces vers.* Voilà des vers de Virgile, cités par lui-même, qui ne se trouvent point dans les églogues qui nous restent de lui. Elles appartiennent donc à d'autres pièces que nous n'avons plus ; preuve qu'il avoit composé plusieurs ouvrages de ce genre, qu'il négligea depuis ; et cela justifie encore le nom qu'il a donné à celles que nous avons.

(10) *O Varus.* Ces vers, et l'idylle dont ils étoient tirés, font voir que Virgile avoit employé le crédit de ce jeune Romain près d'Octave, ou du moins près de Pollion, en faveur, non-seulement de son père, mais encore de la cité de Mantoue.

(11) *Les cygnes de ces rivages.* Allusion au grand nombre de cygnes que l'on voyoit le long du Pô et des rivières voisines ; et peut-être aussi à la fable de Phaéton et de Cycnus, son ami, changé en cygne en même temps que ses sœurs se changéoient en peupliers autour de son tombeau.

(12) *Sur les ifs* [Cyrneas] *de Corse.* Les ifs sont communs dans cette île, et c'est une des causes qui y rendent le miel amer. C'étoit sans doute de là qu'on les tiroit pour en orner les jardins d'Italie.

(13) *Poetam* [vatem]. La différence est grande entre ces deux mots ; *vatem* suppose l'inspiration, l'enthousiasme.

(14) *Cinna*. Cinna, ainsi que Varus, étoit alors en faveur auprès d'Octave. Il conspira depuis contre ce prince, qui lui pardonna généreusement, et le força, par ce bienfait, à être son ami.

(15) *Viens, Galatée*. Cette tirade de cinq vers appartenoit sans doute à une imitation de l'onzième idylle de Théocrite, intitulée *Polyphème*.

(16) *Pourquoi, Daphnis*, etc. Cette autre tirade, aussi de cinq vers, est d'une pièce faite à l'occasion de la fameuse comète et de la prétendue apothéose de Jules César. Elle paroît avoir été différente de ce que nous voyons à ce sujet dans la cinquième églogue. Daphnis n'étoit, dans cette pièce, qu'un simple berger; au lieu que dans la cinquième églogue, César lui-même est déguisé sous ce nom.

(17) *Méris a sans doute rencontré*. On dit encore par manière de proverbe : *il a vu le loup*. Ce proverbe étoit fondé sur un préjugé populaire. On croyoit qu'un loup qui voyoit le premier un homme, lui faisoit perdre la voix. Ne seroit-ce pas aussi parce que l'on compare la voix d'un homme enroué à celle du loup, à cause de ce qu'elle a de rauque.

(18) *Sur ces eaux* [æquor]. Le Mincio, avant d'arriver à Mantoue, forme un lac assez considérable, au milieu duquel est bâtie cette ville, et qui s'étend encore au-delà. C'est le long de la partie inférieure de ce lac que Méris et Lycidas sont censés cheminer ensemble, la petite terre de Virgile étant à une lieue et demie environ au-dessous de Mantoue. Nos Français, poursuivant le cours de leurs victoires dans ces contrées, n'ont pas manqué de reconnoître avec un vif interêt le lieu natal de ce grand poète, et d'y laisser, par un monument durable, des marques de leur vénération.

(19) *Le tombeau de Bianor* (ancien roi d'Etrurie).

Mantoue faisoit partie de cet état, divisé en douze peuples. *Voyez* l'Enéide, livre 10, vers 200.

(20) *Où l'on fait des feuilles.* Ce n'est pas seulement élaguer les arbres, mais en détacher le vert pour la nourriture des troupeaux.

(21) *De ce fardeau* [fasce]. Le mot latin *fascis* signifie proprement quelque chose d'empaqueté, ou de lié en faisceau; ce qui ne peut guère s'entendre des deux chevreaux de Méris. On peut supposer qu'il porte en même temps un paquet, que Lycidas offre de prendre pour qu'il soit moins chargé.

ECLOGA X.

GALLUS.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.
Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda. Neget quis carmina Gallo?
Sic tibi, cùm fluctus subter labere Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam!

Incipe; sollicitos Galli dicamus amores,
Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
Non canimus surdis, respondent omnia sylvæ.
Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ
Naiades, indigno cùm Gallus amore periret?
Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecere, neque Aonia Aganippe.
Illum etiam lauri, illum etiam flevere myricæ.
Pinifer illum etiam solâ sub rupe jacentem
Mænalus, et gelidi fleverunt saxa Lycæi.
Stant et oves circùm, nostri nec pœnitet illas:
Nec te pœniteat pecoris, divine Poëta;
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

DIXIEME ÉGLOGUE.

GALLUS.

Aréthuse (1), accorde moi, pour la dernière fois, ton secours. C'est pour mon cher Gallus qu'il faut composer quelques vers, mais qui soient lus de Lycoris elle-même. Qui pourroit refuser des vers à Gallus? Ainsi, quand tu couleras sous les flots de la mer de Sicile, que Doris (2) ne mêle point à tes eaux son onde amère!

Commence ; et pendant que mes chèvres brouteront la verdure des tendres arbrisseaux, chantons les tourmens amoureux de Gallus. Ces lieux ne sont pas insensibles à nos chants ; tout y est répété par les échos des bois. Dans quelles forêts, dans quels déserts étiez-vous perdues, jeunes Divinités des eaux (3), tandis qu'un malheureux amour consumoit Gallus? car vous n'étiez retenues ni sur le Parnasse, ni sur le Pinde, ni sur les bords de la fontaine Aganippé. Et les lauriers et les bruyères (4) ont pleuré son sort. Le Ménale même et ses forêts de pins, le Lycée et ses glaces, ont gémi de le voir languissamment couché au pied d'un rocher solitaire. Ses brebis, non moins affligées, étoient immobiles autour de lui ; car les brebis nous aiment. Pourquoi ne les aimerois-tu pas aussi, poëte chéri des Dieux? autrefois le bel Adonis menoit paître les troupeaux le long des fleuves.

Avec elles vint aussi le berger ; les autres pasteurs s'y rendirent d'un pas plus lent : Ménalque arriva tout mouillé de la forêt ; il venoit d'y ramasser le gland que l'hiver avoit fait tomber. Tous demandent : « D'où vient cet étrange amour ? » Apollon (5) se présente à toi. « O Gallus, dit-il, » quel est ton aveuglement ? Lycoris, objet de » tes pensées, a bravé les rigueurs de l'hiver et » les horreurs de la guerre pour suivre ton » rival. »

Ensuite parut Sylvain, la tête ornée d'une couronne champêtre, les mains pleines de lis et de branches d'arbrisseaux en fleurs. Pan, dieu de l'Arcadie, nous l'avons vu nous-mêmes, vint à son tour, le visage coloré de jus d'hièble et de vermillon : « Quand finiront ces pleurs ? dit-il. » Les pleurs ne sont rien pour l'Amour. Ce dieu » cruel ne se rassasie point de larmes, non plus » que les prairies d'eau, les abeilles de cytise, » les chèvres de vert feuillage. »

« Habitans de l'Arcadie (6), leur dit-il enfin tristement, vous ferez bientôt retentir vos montagnes du récit des maux que je souffre : chantez-les ; l'art du chant n'est connu que dans l'Arcadie. Oh ! que mes os reposeront mollement sous la tombe, si mes amours sont un jour célébrés sur vos chalumeaux ! Ah ! que n'étois-je un de vous ! que n'étois-je né pour garder vos troupeaux, pour vendanger vos raisins dans la saison ! Du moins, soit que j'eusse aimé Phyllis, soit que j'eusse brûlé pour Amyntas ; et qu'importe qu'Amyntas eût le teint bruni par le soleil ? l'objet de mes feux, quel qu'il fût, coucheroit près de moi sous un berceau formé de saules et de pampres verts. Si c'étoit Phyllis, elle iroit me

Venit et upilio; tardi venêre bubulci :
Uvidus hybernâ venit de glande Menalcas.
Omnes : « Unde amor iste? rogant. » Tibi venit Apollo.
« Galle, quid insanis? inquit; tua cura Lycoris
» Perque nives alium, perque horrida castra secuta est. »

Venit et agresti capitis Sylvanus honore,
Florentes ferulas et grandia lilia quassans.
Pan, deus Arcadiæ, venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem :
« Ecquis erit modus? inquit, Amor non talia curat.
» Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina rivis,
» Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ. »

Tristis at ille : Tamen cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris : soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quàm molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores!
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Certè, sive mihi Phyllis, sive esset Amyntas,
Seu quicumque furor (quid tum, si fuscus Amyntas?
Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra)
Mecum inter salices lentâ sub vite jaceret.

Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.
Hîc gelidi fontes, hîc mollia prata, Lycori :
Hîc nemus, hîc ipso tecum consumerer ævo.
Nunc insanus amor duri me Martis in armis,
Tela inter media atque adversos detinet hostes.
Tu procul à patriâ (nec sit mihi credere tantum)
Alpinas, ah dura! nives, et frigora Rheni
Me sine sola vides. Ah, te ne frigora lædant!
Ah, tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!
Ibo, et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina, pastoris Siculi modulabor avenâ.
Certum est in sylvis, inter spelæa ferarum,
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus : crescent illæ, crescetis, amores.

Interea mixtis lustrabo Mænala Nymphis,
Aut acres venabor apros : non me ulla vetabunt
Frigora Parthenios canibus circumdare saltus.
Jam mihi per rupes videor, lucosque sonantes
Ire : libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula : tanquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.
Jam neque Hamadryades rursum, nec carmina nobis
Ipsa placent : ipsæ rursum concedite sylvæ.

cueillir des fleurs; si c'étoit Amyntas, il me divertiroit par ses chansons. Vois, Lycoris, la fraîcheur de ces fontaines, la verdure de ces prés, l'ombre de ces bocages. Ah! c'est ici que j'aurois voulu couler avec toi le reste de mes jours! Mais un fol amour (7) me retient sous les drapeaux du cruel Mars, au milieu des armes et des dangers, à la vue de l'ennemi. Et toi, loin de ta patrie, (ah! que ne puis-je en douter!) seule et sans moi, tu vois sans frissonner et les neiges des Alpes, et les bords glacés du Rhin! Ah! prends garde que le froid ne te saisisse; prends-garde que la glace ne déchire tes pieds délicats. Adieu: je vais chez les bergers, chanter sur le chalumeau du pasteur de Sicile (8) les vers que j'ai composés d'après le poète de Chalcis (9). C'en est fait; j'aime mieux dévorer mes chagrins au sein des forêts, au milieu des repaires des bêtes farouches: là, je graverai mes amours sur l'écorce des jeunes arbres; ils croîtront, et mes amours croîtront avec eux.

Cependant je me promenerai sur le Ménale, en la compagnie des Nymphes, ou bien j'y relancerai le sanglier fougueux: les rigueurs de l'hiver ne m'empêcheront pas d'entourer de mes chiens les bois du mont Parthénius (10). Il me semble déjà que je franchis ces rochers, que je traverse ces futaies retentissantes. Je veux le disputer au Parthe dans l'art de décocher des traits; comme si je guérissois par-là la plaie de mon cœur; comme si les peines des mortels pouvoient adoucir le Dieu qui me poursuit!... Ah! déjà je n'ai plus de goût ni pour les chansons, ni pour la compagnie des Nymphes. Adieu, forêts où je croyois trouver le calme, tous nos

efforts ne sauroient faire changer l'Amour. En vain nous irions boire l'eau de l'Hèbre, au plus fort de l'hiver, et vivre ensevelis dans les neiges de la Thrace ; en vain, pendant la saison où le soleil dessèche sur l'ormeau la vigne mourante, nous mènerions paître sous le brûlant Tropique (11) les brebis de l'Ethiopie : l'Amour triomphe de tout. Cédons aussi à l'Amour. »

Muse, c'est assez pour votre élève (12) d'avoir chanté ces vers, tranquillement assis, les mains occupées à tresser ma corbeille de jonc. Si vous y mettez le prix, ils vaudront beaucoup aux yeux de Gallus ; de ce Gallus pour qui mon amitié croît de jour en jour, comme le jeune arbre qui déploie, au retour du printemps, sa verdure nouvelle. Levons-nous ; il est dangereux de chanter à l'ombre, sur-tout à l'ombre du genièvre : l'ombre est nuisible même aux jeunes moissons. Allez, mes chèvres ; retournez à la bergerie : vous êtes rassasiées, et l'étoile du soir commence à paroître.

Non

Non illum nostri possunt mutare labores;
Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,
Sithoniasque nives hyemis subeamus aquosæ;
Nec si, cùm moriens altâ liber aret in ulmo,
Æthiopum versemus oves sub sidere Cancri.
Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

Hæc sat erit, Divæ, vestrum cecinisse poetam,
Dum sedet, et gracili fiscellam texit hibisco,
Pierides: vos hæc facietis maxima Gallo;
Gallo cujus amor tantùm mihi crescit in horas,
Quantùm vere novo viridis se subjicit alnus.
Surgamus: solet esse gravis cantantibus umbra;
Juniperi gravis umbra: nocent et frugibus umbræ.
Ite domum saturæ, venit Hesperus, ite, capellæ.



REMARQUES
SUR LA DIXIÈME ÉGLOGUE.

UNE passion violente pour une maîtresse perfide s'étoit emparée du cœur de Gallus. Abandonné par elle, il en étoit inconsolable : son désespoir est le sujet de cette églogue. Virgile en fait une peinture touchante. En marquant ainsi la part qu'il prend à la douleur de son ami, il cherche à l'adoucir.

P. Cornélius Gallus étoit du Frioul, et d'une naissance peu distinguée ; mais il parvint à une haute fortune par son esprit, et par la faveur d'Auguste, à qui il avoit rendu d'importans services lors de la guerre d'Egypte. Après la mort d'Antoine et de Cléopatre, il eut le gouvernement d'Egypte, qu'Octave ne vouloit pas confier à un homme d'un rang supérieur, qui auroit pu s'y rendre trop puissant. Gallus s'y comporta avec une hauteur et une dureté qui le rendirent odieux à toute la province. Il y commit des vexations, entre autres le pillage, et même la destruction entière de la fameuse ville de Thèbes aux cent portes, qui avoit voulu lui faire quelque résistance. Enfin il s'oublia jusqu'à se permettre, à table, des propos satiriques contre son bienfaiteur, qui ne manqua pas d'en être bientôt informé. Auguste se contenta de le rappeler de son gouvernement, et de lui interdire sa maison ; mais le Sénat, devant qui furent dénoncées ses rapines et ses violences, ayant porté contre lui un décret d'exil et de confiscation de biens, il se donna la mort de désespoir, l'an de Rome 728, âgé d'environ quarante-deux ans, sept ans avant la mort de Virgile.

Gallus, avant l'époque de sa grande fortune, eut pour amis les personnes les plus illustres de la république. Jeune encore, et distingué seulement par ses talens littéraires, il fut accueilli favorablement de Cicéron, à qui Pollion l'avoit recommandé, comme on le voit par les lettres que nous avons de ce dernier. Il avoit composé quatre livres d'élégies, contenant ses amours avec cette Lycoris dont il est ici question. Ces ouvrages, dans le genre de ceux de Tibulle, mais bien moins estimés, se sont perdus. Ceux qui existent sous son nom sont visiblement supposés.

Il importe peu de connoître cette Lycoris qui faisoit le tourment de Gallus, à l'époque de cette églogue; il suffit de savoir qu'elle l'avoit abandonné pour suivre un général qui l'emmena au-delà des Alpes et du côté de la Germanie.

(1) *Aréthuse.* C'est le nom d'une fontaine dans la petite île d'Ortygie, qui fait partie de la ville de Syracuse. Comme elle est environnée de mer de toutes parts, et qu'on ne voyoit pas alors d'où pouvoit venir l'eau douce qu'elle fournit en abondance, il avoit plu aux poètes d'imaginer qu'une Nymphe de ce nom, aimée du fleuve Alphée dans le Péloponèse, et voulant se dérober à ses poursuites, fut changée en fontaine par Diane, qui lui ouvrit une route à travers les eaux de la mer, pour se réfugier en Sicile. On voit bien que la Nymphe Aréthuse est ici invoquée à cause de Théocrite.

Une partie de cette églogue est imitée du poète Sicilien, et ce sont les morceaux qui n'étoient pas entrés dans la cinquième.

(2) *Doris*, épouse de Nérée, fille de l'Océan, et mère des Néréides. Peut-être cette généalogie désigne-t-elle la mer Méditerranée, qui est comme une branche sortie de l'Océan.

(3) *Jeunes Divinités des eaux.* Ce sont les Naïades, ou Nymphes des fontaines voisines du Parnasse, du Pinde et de l'Hélicon.

(4) *Et les lauriers et les bruyères.* Les lauriers désignent la haute poésie; les bruyères sont l'emblême du genre pastoral. C'est une transition par laquelle le poète nous fait passer du Parnasse en Arcadie, où sont le Ménale et le Lycée, séjour des bergers.

Là tout s'empresse à consoler Gallus, à le dégoûter de cette Lycoris si peu digne de lui, et de l'amour même, source de tant de tourmens.

(5) *Apollon.* Ce Dieu se trouve aussi parmi les divinités de ces montagnes; il y avoit séjourné durant son exil: *Sylvain*, dieu des bois; *Pan*, dieu des troupeaux, tous deux avec leurs emblêmes distinctifs. *Ménalque*, c'est Virgile lui-même, comme témoin.

(6) *Habitans de l'Arcadie.* Le discours de Gallus peint bien le trouble et le désordre d'un cœur tyrannisé par une passion violente. Dans son début, il semble n'attendre plus que la mort; puis il regrette de n'être point né berger: il auroit été heureux dans la vie pastorale,

mais il sent bientôt que ce n'eût été qu'avec Lycoris. Maintenant qu'il en est abandonné, il n'est encore inquiet que pour elle : cependant il forme le dessein de se consoler de son absence, en s'occupant de poésie ; mais dans ses vers il n'oubliera pas Lycoris. La chasse ne pourroit-elle pas l'en distraire ? il se le figure un moment : mais non ; il porteroit toujours dans son cœur le trait qui l'a percé. Tout, enfin, lui inspire du dégoût ; il en revient toujours, malgré lui, à l'objet de sa passion.

(7) *Mais un fol amour.* Je ne conçois pas comment l'amour de Lycoris retiendroit Gallus dans les camps. Il n'en est pas d'un Romain de ce rang, comme d'un de nos jeunes gens qui, rebuté par une maîtresse, iroit s'engager de désespoir. Cet amour est celui de la gloire, qu'il traite d'insensé, parce que c'est lui qui l'a éloigné de Lycoris, qu'un autre lui a débauchée à la faveur de son absence.

Il n'est donc pas besoin d'adopter la correction de Desfontaines, qui veut qu'on lise *te* au lieu de *me*, en sorte qu'il s'agiroit de la nouvelle passion qui retiendroit Lycoris au milieu des armes. Le *tu* qui vient après, annonce qu'il y a opposition entre les deux phrases, et que les sujets en sont différens.

(8) *Du pasteur de Sicile ;* Théocrite. *Le poète de Chalcis.* Euphorion, poète Grec, natif de Chalcis dans l'île d'Eubée, qui fut, dit-on, le bibliothécaire d'Antiochus le Grand.

(9) *Que j'ai composés*, etc.*; mihi* pour *à me*, tour grec. Gallus avoit composé ses pastorales d'après les élégies ou autres ouvrages d'Euphorion.

(10) *Parthénius, ou mont Virginal.* C'étoit une montagne d'Arcadie, ainsi nommée, parce que la chasse en étoit réservée aux filles du pays.

(11) *Sous le brûlant Tropique;* c'est-à-dire, dans cette partie de l'Afrique qui est entre le Tropique du *Cancer* et l'Equateur, depuis l'Abyssinie jusqu'au Sénégal.

(12) *Muse, c'est assez*, etc. La tranquillité du berger qui reprend ici la parole, contraste assez bien avec l'agitation cruelle dans laquelle il a représenté son ami. C'est la morale, non pas en sentence, mais en image, ou, si l'on veut, en pantomime.

FIN DES ÉGLOGUES.

LES
GEORGIQUES
DE VIRGILE.

3

LES
GÉORGIQUES
DE VIRGILE.

Idée générale de cet Ouvrage.

LES GÉORGIQUES de Virgile sont ce que les anciens nous ont laissé de plus parfait dans le genre didactique. Ce genre consiste essentiellement en préceptes ou instructions, comme l'épopée consiste en récit, le drame en action, l'ode en sentiment. Mais ces instructions et ces préceptes ne doivent point y être débités sèchement, et avec la simplicité d'un traité de science et de morale. La poésie s'en empare pour les rendre plus agréables et plus attrayans. Elle emploie, pour cet effet, l'harmonie du style et la richesse de l'expression. Elle prend, dans le sujet même, les détails

4

qui en sont succeptibles, sans s'appesantir sur les autres :

. . . . *et, quæ*
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Enfin la fiction, qui est l'ame de toute poésie, vient aussi au secours du genre didactique. Ce n'est pas que toute fiction y soit admise ; la fable n'a pas droit d'y dominer comme dans les autres genres : elle n'y est qu'un ornement accessoire, qui ne doit jamais altérer ni dénaturer le fond.

Virgile a parfaitement conservé ce sage tempérament dans ses Géorgiques. Les conseils qu'il donne aux gens de la campagne, sont ceux d'un agriculteur instruit, autant qu'il étoit possible de l'être à l'époque et dans les lieux où il vivoit. Ses descriptions sont exactes, et prises dans la nature. Les fables et les prodiges qu'il mêle à ses leçons ne sont pas de simples imaginations poétiques ; c'est la religion, ou, si l'on veut, le préjugé et la croyance superstitieuse de ceux à qui le

poète est censé adresser ses leçons. Il s'en sert, non pour déguiser ses préceptes, mais pour les appuyer, pour y donner plus d'importance et plus de poids. Le tout est soutenu d'un style plein de dignité, d'une éloquence affectueuse, d'une versification pittoresque, qui semble mettre sous nos yeux les objets mêmes dont il parle. Le nom de Georgiques est formé des mots grecs γη, *terre*, et εργον, *ouvrage*. On appelle ainsi les poëmes qui ont pour objet les travaux de la campagne. Le plus ancien que l'on connoisse, est celui d'Hésiode, intitulé *les OEuvres et les Jours*. Il contient divers préceptes sur les *mœurs*, sur *l'agriculture*, et *sur les jours heureux ou malheureux*, selon les préjugés du temps. Le style en est pur, mais sans élévation. Si Virgile a eu en vue d'imiter Hésiode, il a surpassé de beaucoup son modèle. Il a été lui-même imité assez heureusement, et dans sa propre langue, par deux poètes modernes. Les *Jardins*, du P. Rapin, et le *Præ-*

dium rusticum, du P. Vannières, sont deux ouvrages justement estimés. M. Delille a doublement enrichi la langue française en ce genre, par son excellente traduction du poëme de Virgile, et par ses *Jardins* et son *Homme des Champs*, dont les beautés l'ont mis avec justice au rang de nos auteurs originaux.

SUJET
DU PREMIER LIVRE
DES GÉORGIQUES.

Les quatre premiers vers de ce livre forment la division de tout l'ouvrage en autant de parties, qui auront pour objet : 1°. le Labourage ; 2°. les Arbres ; 3°. les Bestiaux ; 4°. les Abeilles.

Vient ensuite l'Invocation adressée aux Divinités qui président aux divers travaux de la campagne ; à ces Divinités protectrices est associé César Octavien, non pas comme étant déjà Dieu, mais comme devant l'être un jour, en marchant sur les traces des héros bienfaiteurs de l'humanité, mis à ce titre au rang des dieux ; et particulièrement en protégeant et en encourageant l'agriculture.

Après ces préliminaires, le poète entre en matière, et fait voir dans ce premier livre : 1°. les différentes manières dont on peut cultiver un champ suivant la qualité du sol ; 2°. l'origine de l'agriculture, en remontant jusqu'à Cérès ; 3°. les différens instrumens du labourage ; 4°. les saisons qui conviennent aux divers travaux de la campagne ; 5°. les pronostics du mauvais temps : ce qui lui donne occasion de peindre les divers prodiges qui précédèrent et qui suivirent la mort de Jules César.

PUBLII VIRGILII
MARONIS
GEORGICON.

LIBER PRIMUS.

Quid faciat lætas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites
Conveniat, quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori, atque apibus quanta experientia parcis,
Hinc canere incipiam. Vos, ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum;
Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ,
Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis;
Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni,
Ferte simul, Faunique, pedem, Dryadesque puellæ:
Munera vestra cano. Tuque ô, cui prima frementem[1]
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune; et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci:

LES
GÉORGIQUES (1)
DE VIRGILE.

LIVRE PREMIER.

MÉCÈNE (2), je vais chanter ce qui produit les riantes moissons (3) ; sous quel astre il convient de retourner la terre et de marier la vigne à l'ormeau ; quel soin demandent les bœufs ; comment s'élève le menu bétail ; et combien la nature a donné d'intelligence à l'abeille économe.

Brillans flambeaux (4) du monde, qui guidez l'année dans sa course fugitive ; Bacchus, et toi, bienfaisante Cérès, si c'est par vos dons que la terre a substitué le blé nourrissant au gland de Dodone (5), et mêlé le jus des raisins à l'eau des fontaines ; vous, Faunes, divinités toujours présentes au peuple des campagnes ; venez Faunes, et vous avec eux, Nymphes des bois ; ce son vos bienfaits que je chante. Et toi, dont le trident (6) redoutable fit jadis sortir de la terre ébranlée un coursier frémissant, Neptune, entends ma voix ; et toi fameux habitant des forêts, pour qui trois cents jeunes taureaux plus blancs (7) que la neige broutent les tendres feuilles des buissons, dans les gras paturages de Céos ; toi-même, Dieu de l'Arcadie, Pan, gardien de nos

brebis, si tu chéris encore Ménale, abandonne pour un temps le Lycée, et ces bois qui t'ont vu naître; viens seconder mes accens; ainsi que vous, Minerve, par qui fut trouvé l'olivier (8); et toi, jeune homme, qui inventas la charrue (9); et toi, Sylvain, qui portes dans tes mains (10) un jeune cyprès avec ses racines: vous tous, Dieux et Déesses qui veillez sur nos champs, qui faites éclore chaque année d'un germe fécond des plantes utiles (11), ou qui les arrosez du haut des cieux par des pluies modérées.

Et toi enfin (12), dont nous ignorons encore quel sera le partage entre les Dieux qui gouvernent le monde; soit que tu veuilles honorer les villes et les contrées terrestres de tes regards et de tes soins, et que ce vaste globe te recevant avec transport, comme l'auteur des biens qu'il produit, et le maître absolu des saisons, te couronne le front (13) du feuillage consacré à la déesse dont tu descends; soit que tu deviennes le Dieu des mers, qu'à toi seul s'adressent les vœux des nautonniers, qu'au bout de l'Océan Thulé te soit soumise (14), et que Téthys achète au prix de toutes ses eaux l'honneur de t'avoir pour gendre; soit que nouvel astre des cieux tu te places au rang des signes qui règlent la course lente des mois, entre la vierge Erigone (15) et le brûlant Scorpion qui la poursuit (16), mais qui déjà retire pour toi ses bras en deçà de ses propres limites: quoi que tu sois un jour, car les Enfers n'oseroient espérer de t'avoir pour roi, et tu n'aurois pas sans doute la triste ambition de régner sur les morts, malgré cet Elysée que la Grèce admire, malgré le peu d'empressement de Proserpine à suivre sa mère qui vient la ré-

Ipse nemus linquens patrium, saltusque Lycæi,
Pan ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
Adsis, ô Tegeæe, favens; oleæque Minerva
Inventrix, uncique puer monstrator aratri;
Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum:
Dîque, Deæque omnes, studium quibus arva tueri,
Quique novas alitis nonnullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo demittitis imbrem.

Tuque adeò, quem mox quæ sint habitura Deorum
Concilia incertum est; urbesne invisere, Cæsar,
Terrarumque velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum, tempestatumque potentem
Accipiat, cingens maternâ tempora myrto:
An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant; tibi serviat ultima Thule;
Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis:
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Quà locus Erigonen inter Chelasque sequentes
Panditur; ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justâ plus parte relinquit:
Quicquid eris (nam te nec sperent Tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem)

Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis;
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.

Vere novo, gelidus canis cùm montibus humor
Liquitur, et zephyro putris se gleba resolvit;
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer.
Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit;
Illius immensæ ruperunt horrea messes.

At priùs ignotum ferro quàm scindimus æquor,
Ventos et varium cœli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum,
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
Hîc segetes, illic veniunt feliciùs uvæ:
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi;
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum?

Continuò has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis, quo tempore primùm
Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem;
Unde homines nati, durum genus. Ergo age, terræ

clamer; soutiens mes pas, favorise de tes regards une entreprise hardie; et, sensible comme moi aux peines des laborieux cultivateurs, viens les guider dans les routes qu'ils ignorent, et accoutume-toi dès-à-présent à recevoir des vœux.

Au retour du printemps, quand la neige qui blanchit les montagnes commence à se fondre, quand le zéphyr pénétrant le sol l'a rendu plus friable; que dès ce moment la charrue, profondément enfoncée, fasse gémir les taureaux, et que le soc forçant la terre de s'ouvrir, sorte luisant du sillon. Un champ ne comble point les vœux du laboureur avide, qu'il n'ait essuyé deux fois et les ardeurs de l'été, et les rigueurs de l'hiver; alors, seulement, les greniers regorgent du blé qu'il a produit.

Mais avant de livrer au tranchant du fer un sol inconnu, sachons quels vents y règnent; quelle est, dans les différentes saisons, la température du climat; comment on y a toujours cultivé; à quoi le terrain est propre, à quoi il se refuse: ici les grains viennent plus heureusement; là, ce sont les vignes; ailleurs, les arbres fruitiers et les herbages toujours verts sans culture. Voyez-vous comme le Tmolus (17) nous fournit les essences de safran, l'Inde son ivoire, et l'Arabe voluptueux son encens, tandis que le laborieux Chalybe (18) nous envoie le fer, le Pont, l'huile salutaire du castor (19), et l'Epire ses cavales, tant de fois signalées par les palmes d'Olympie?

Telle est la loi, tel est l'éternel partage que la nature a fait à chaque région, dès le temps que Deucalion, pour repeupler l'univers, jeta ces pierres fécondes qui produisirent des hommes

aussi durs qu'elles. Si donc les terres sont fortes, que dès les premiers mois de l'année (20) de vigoureux taureaux les remuent et les retournent, et que le soleil les échauffant de ses rayons, achève de les cuire pendant la sécheresse de l'été ; mais si le sol est sec par lui-même, il suffira de l'émouvoir en l'effleurant par de légers sillons vers le lever de l'Arcture (21) : ainsi, dans les terrains gras, l'herbe n'étouffera pas le bon grain, et les terres légères ne perdront pas le peu de jus dont elles sont humectées.

Tes blés enlevés, laisse dormir ton champ, et qu'un an de repos lui fasse reprendre sa première dureté (22) ; du moins n'y sème de nouveau le froment qu'au bout d'une année, après une abondante récolte de légumes, tels que sont les pois bruyans, la vesce légère, le frêle et triste lupin ; car je ne conseillerois ni le lin, ni l'avoine, ni la graine du léthargique pavot ; ce sont des semences qui brûlent, qui dévorent la terre. Cependant elle peut les supporter de deux fois l'une. Seulement, pour réparer ses forces épuisées, ne dédaigne pas d'y étendre un fumier nourrissant, et de faire voler la cendre sur toute sa surface. De cette manière ton champ se repose par le seul changement de productions, sans que tu perdes rien en le laissant en jachère.

Souvent on s'est bien trouvé de mettre le feu dans un champ stérile, et d'y brûler ainsi la paille sèche restée sur pied : soit que cet incendie communique à la terre une vigueur inconnue et des sucs nourissans ; soit que le feu en consume les mauvaises qualités et en évapore une humidité superflue ; soit que la chaleur en ouvre tous

Pingue solum, primis extemplo à mensibus anni
Fortes invertant tauri, glebasque jacentes
Pulverulenta coquat maturis solibus æstas;
At si non fuerit tellus fœcunda, sub ipsum
Arcturum tenui sat erit suspendere sulco:
Illic, officiant lætis ne frugibus herbæ;
Hic, sterilem exiguus ne deserat humor arenam,
Alternis idem tonsas cessare novales,
Et segnem patiere situ durescere campum;
Aut ibi flava seres mutato sidere farra,
Unde priùs lætum siliquâ quassante legumen,
Aut tenues fœtus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos, sylvamque sonantem:
Urit enim lini campum seges, urit avenæ;
Urunt lethæo perfusa papavera somno.
Sed tamen alternis facilis labor; arida tantùm
Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve
Effœtos cinerem immundum jactare pèr agros.
Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva;
Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.
Sæpè etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis:
Sive inde occultas vires et pabula terræ
Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem

Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor;
Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat quà succus in herbas;
Seu durat magis, et venas adstringit hiantes,
Ne tenues pluviæ rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

Multùm adeo rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva: neque illum
Flava Ceres alto nequicquam spectat Olympo;
Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.

Humida solstitia atque hyemes orate serenas,
Agricolæ; hyberno lætissima pulvere farra,
Lætus ager: nullo tantùm se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.

Quid dicam, jacto qui semine cominus arva
Insequitur, cumulosque ruit malè pinguis arenæ;
Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes
Et, cùm exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit: illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.

les pores, et dégage les conduits secrets par où la sève doit s'insinuer dans les racines de l'herbe naissante ; soit qu'au contraire elle durcisse le sol, et en resserre les veines trop ouvertes, en sorte que ni les pluies excessives, ni les chaleurs brûlantes, ni les fortes gelées, ne puissent le pénétrer et en emporter le suc.

Ce laboureur, que tu vois dans son champ briser avec le rateau les mottes paresseuses, et y traîner ensuite la claie, n'aura pas travaillé en vain. Cérès, qui le regarde du haut de l'Olympe, lui prépare sa récompense, aussi bien qu'à celui qui, croisant par de nouveaux sillons les sillons déjà tracés, rompt avec sa charrue les rayons que le soc avoit élevés dans la longueur du champ, tourmente la terre sans relâche, et lui commande en souverain.

Vous qui cultivez, demandez au ciel des étés humides (23) et des hivers sereins ; la poussière de l'hiver est un sûr présage de l'abondance des blés et de la fécondité des terres. C'est alors que la Mysie (24) vante le fruit de ses travaux ; c'est alors que le Gargare contemple avec complaisance la beauté de ses moissons.

Que dirai-je de celui qui, après avoir semé, ne laisse point encore de repos à son champ, rabat dans le sillon les buttes d'une terre trop grasse, y fait ensuite entrer l'eau du fleuve par ces rigoles que sa main conduit? Et quand l'herbe déjà grande languit sur un sol desséché par l'ardeur du soleil, tu le vois faire jaillir, du sommet d'un rocher, une eau salutaire qui tombe avec bruit entre les cailloux d'un sentier rapide, et vient rafraîchir les moissons mourantes, en se filtrant dans cette terre aride.

Un autre, craignant que les tiges trop foibles ne succombent sous le poids des épis, livre à ses troupeaux le superflu de l'herbe qui commence à sortir du sillon ; tandis que celui-ci songe à faire écouler l'eau dormante dont sa terre est noyée, sur-tout dans les mois pluvieux, où les rivières débordées couvrent les campagnes de leur limon, et forment au loin des mares croupissantes, d'où s'exhale une humidité funeste.

Après tant de travaux et des hommes et des bœufs, pour fertiliser la terre, elle n'est point encore à l'abri de l'oie vorace (25), de la grue du Strimon, des herbes amères, et d'une ombre nuisible. Jupiter n'a point voulu que la culture des champs fût exempte de peines. Lui-même apprit à l'art à exciter leur fécondité ; et réveillant les mortels par l'aiguillon de la nécessité, il bannit de son empire une dangereuse léthargie.

Avant le règne de ce Dieu, les champs ne recevoient pas la loi de l'industrie des hommes; il n'étoit pas permis d'en faire de partage, ni d'y tracer des limites : on recueilloit en commun, et la terre plus libérale, sans être sollicitée, fournissoit à tous les besoins. Jupiter arma les serpens d'un noir poison ; il commanda au loup de vivre de proie ; aux vents, de soulever les flots ; il défendit aux feuilles de distiller le miel, déroba le feu aux regards des hommes, et tarit les ruisseaux de vin qui couloient en tous lieux, afin qu'une expérience réfléchie enfantât peu à peu les arts, et que l'homme apprît à l'école du besoin, à tirer le blé du sein de la terre, et à faire jaillir l'étincelle cachée dans les veines du caillou.

Quid, qui, ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenerâ depascit in herbâ,
Cùm primùm sulcos æquant sata; quique paludis
Collectum humorem bibulâ deducit arenâ?
Præsertim incertis si mensibus amnis abundans
Exit, et obducto latè tenet omnia limo,
Unde cavæ tepido sudant humore lacunæ?
Nec tamen, hæc cùm sint hominumque boumque labores
Versando terram experti, nihil improbus anser,
Strimoniæque grues, et amaris intuba fibris
Officiunt, aut umbra nocet. Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.
Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat; in medium quærebant, ipsaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri,
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit;
Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam,
Et silicis venis abstrusum excuderet ignem.

Tunc alnos primùm fluvii sensere cavatas;
Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
Pleïadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arcton:
Tum laqueis captare feras, et fallere visco
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus;
Atque alius latum fundâ jam verberat amnem,
Alta petens, pelagoque alius trahit humida lina;
Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ
Nam primi cuneis scindebant fissile lignum:
Tum variæ venêre artes; labor omnia vicit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.

Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit, cùm jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent sylvæ, et victum Dodona negaret.
Mox et frumentis labor additus; ut mala culmos
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis
Carduus: intereunt segetes, subit aspera sylva,
Lappæque, tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ.
Quòd nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaveris imbrem,
Heu! magnum alterius frustra spectabis acervum,

Ce fut alors que les fleuves commencèrent à sentir sur leurs ondes le poids de l'aune artistement creusé ; que le pilote compta les étoiles, leur donna des noms, et distingua dans le ciel et les Hyades (26) et les Pléiades, et l'Ourse brillante, fille autrefois de Lycaon. Dès-lors le chasseur tend des piéges aux bêtes fauves, trompe les oiseaux avec la glu, environne les forêts d'une meute ardente ; celui-ci jette un large épervier qui tombe avec bruit sur la surface d'un fleuve, et va jusqu'au fond de l'eau envelopper sa proie; tandis qu'un autre, plus hardi, traîne ses filets au milieu des mers. Dès-lors le fer retentit sur l'enclume, la lime aiguise les dents de la scie ; car les premiers hommes fendoient les arbres avec des coins de bois : tous les arts naissent à leur tour ; rien ne résiste au travail opiniâtre et à l'industrie pressée par le besoin.

Ce fut de Cérès que les mortels apprirent à ouvrir la terre avec le fer, quand déjà le chêne manquoit de gland, et l'arboisier de fruit ; quand Dodone même refusoit à l'homme l'antique nourriture. Bientôt le blé coûta de nouvelles peines; une nielle funeste rongea les épis ; l'inutile chardon hérissa les guérets ; des forêts d'herbes pernicieuses (27) étouffèrent les moissons naissantes, et l'odieuse ivroie, et l'avoine stérile, s'emparèrent des plus belles cultures. Non, si tu ne tourmentes continuellement la terre avec le hoyau ; si tu n'écartes les troupes d'oiseaux par un bruit qui les épouvante ; si, la serpe à la main, tu n'as soin d'élaguer l'ombre importune ; enfin, si tu ne demandes aux Dieux des pluies favorables ; hélas ! tu verras d'un œil d'envie de grands tas de blé dans le champ de tes voisins, réduit, pour

appaiser ta faim, à secouer le gland dans les bois.

N'oublions pas non plus l'attirail nécessaire au laborieux cultivateur, et pour semer le grain, et pour en faire éclore de riches moissons. Ayez d'abord un soc, un corps de charrue en bois le plus solide, des chariots roulans lentement sous leurs charges pesantes, tels que les ordonna la déesse d'Eleusis; des rouleaux ferrés, des traîneaux, des herses, de lourds rateaux; ensuite les ouvrages d'osier, meubles peu chers, inventés par Célée, et les claies d'arboisier, et le van mystérieux de Bacchus (28); tous instrumens dont tu prendras soin d'être muni de bonne heure, si tu aspires à la gloire d'avoir un champ bien cultivé. Déjà dans la forêt même un jeune orme, courbé par force, se plie et prend la forme convenable pour être un jour la principale pièce de la charrue. A cette pièce on adapte un timon long de huit pieds; on arme ensuite le cep d'un double soc, accompagné de deux oreillons. On coupe aussi d'avance et le tilleul, bois léger, propre à faire le joug sous lequel on attelle les bœufs, et le manche de hêtre servant par-derrière à tourner à volonte le cep de la charrue. On laisse ce bois suspendu à la fumée d'un foyer, jusqu'à ce qu'il soit temps de le mettre en œuvre.

Je puis te rappeler encore plusieurs pratiques recommandées par les anciens, si tu ne crains pas de descendre dans ce menu détail de soins champêtres.

Un des plus pressans est d'aplanir ton aire avec un très-gros cylindre, d'en pétrir la terre avec la main, et d'en faire un massif solide à l'aide d'une craie grasse et glutineuse, de peur

Concussâque famem in sylvis solabere quercu.

Dicendum et quæ sint duris agrestibus arma,
Queîs sine nec potuere seri, nec surgere messes:
Vomis, et inflexi primùm grave robur aratri,
TardaqueEleusinæ matris volventia plaustra,
Tribulaque, traheæque, et iniquo pondere rastri;
Virgea præterea Celei, vilisque supellex,
Arbuteæ crates, et mystica vannus Iacchi
Omnia quæ multò antè memor provisa repones,
Si te digna manet divini gloria ruris.
Continuò in sylvis magnâ vi flexa domatur
In burim, et curvi formam accipit ulmus aratri.
Huic à stirpe pedes temo protentus in octo,
Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorso.
Cæditur et tilia antè jugo levis, altaque fagus
Stivæ, quæ currus à tergo torqueat imos:
Et suspensa focis explorat robora fumus.

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.

Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
Et vertenda manu, et cretâ solidanda tenaci;

Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat,
Tum variæ illudant pestes. Sæpè exiguus mus
Sub terris posuitque domos, atque horrea fecit;
Aut oculis capti fodère cubilia talpæ:
Inventusque cavis bufo, et quæ plurima terræ
Monstra ferunt; populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectæ.
  Contemplator item cùm se nux plurima sylvis
Induet in florem, et ramos curvabit olentes:
Si superant fœtus, pariter frumenta sequentur,
Magnaque cum magno veniet tritura calore:
At si luxuriâ foliorum exuberat umbra,
Nequicquam pingues paleâ teret area culmos.
  Semina vidi equidem multos medicare serentes,
Et nitro priùs, et nigrâ perfundere amurcâ,
Grandior ut fœtus siliquis fallacibus esset.
Et quamvis igni exiguo properata maderent;
Vidi lecta diù, et multo spectata labore,
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret: sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retrò sublapsa referri.
Non aliter, quàm qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit, si brachia fortè remisit,
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.

que l'herbe n'y perce, ou qu'il ne s'y forme des crevasses dans les temps secs, ou qu'il ne s'y cache mille vermines dangereuses. Souvent le mulot y établit son nid et ses magasins; la taupe aveugle y creuse sa demeure; on trouve logés dans ces cavités, et le crapaud et les autres bêtes hideuses que la terre enfante; souvent un tas de blé considérable devient la proie du charançon et de la trop prévoyante fourmi.

Observe l'amandier lorsqu'il fleurit, et qu'il courbe vers la terre ses rameaux odoriférans : si l'arbre se couvre de plus de fruits, c'est un heureux présage pour les blés; l'été sera chaud et la récolte abondante; mais s'il n'offre que l'ombre épaisse d'un inutile feuillage, attends-toi à battre sur ton aire beaucoup de paille et peu de grain.

J'ai vu bien des laboureurs préparer leurs semences (29) en les faisant tremper dans de l'eau de nitre et du marc d'olive, afin que le grain devînt plus gros dans ses enveloppes souvent trompeuses; et quoiqu'on eût encore hâté l'effet de cette préparation par un feu modéré, j'ai vu que ces semences, choisies et purgées avec le plus grand soin, dégénéroient encore, si chaque année un nouveau choix n'eût mis à part ce qu'il y avoit de plus beau grain. Ainsi tout dépérit, tout tend à sa ruine; c'est la loi du destin. Nous ressemblons au nautonnier qui remonte péniblement une rivière à force de rames : pour peu que ses bras cessent de manœuvrer, le fil de l'eau le rentraîne aussitôt par sa pente rapide.

Observons encore et les brillantes étoiles de l'Ourse, et le lever des Chevreaux, et le Dragon étincelant, avec autant de soin que le pilote, quand, retournant dans sa patrie à travers les flots orageux, il s'apprête à passer l'Hellespont et les détroits périlleux d'Abyde.

Quand la Balance aura mis de niveau les heures du travail et celles du sommeil; quand le jour et la nuit partageront également le monde, laboureurs, exercez alors la vigueur de vos bœufs; répandez l'orge dans vos champs, jusque vers les pluies qui précèdent immédiatement le rigoureux hiver. C'est aussi le temps de confier à la terre la graine du lin et celle du pavot (30): hâtez-vous; ne quittez point vos charrues, pendant que le sol n'est pas trop humide et que les nues sont encore suspendues sur vos têtes.

C'est au printemps que la féve se sème; c'est alors que la terre devenue friable, reçoit le grand trèfle, ainsi que le millet, dont la culture revient chaque année, lorsque le Taureau céleste, armé de ses cornes dorées, ramène enfin la saison féconde, et que Sirius, à l'aspect de l'astre opposé, commence à fuir vers son couchant (31).

Si c'est pour le froment que tu prépares ton sol, et qu'une riche moisson d'épis soit le seul objet de ton travail, ne répands sur tes sillons la semence qu'ils attendent, que quand tu verras les Pléiades se cacher le matin sous l'horizon, et la brillante couronne de la fille de Minos se dégager des rayons du soleil. Jusque-là ne te hâte point de confier à la terre l'espérance de l'année, qu'elle recevroit à regret: plusieurs ont voulu semer avant le coucher des filles d'Atlas;

Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis
Hædorumque dies servandi, et lucidus Anguis,
Quàm quibus in patriam ventosa per æquora vectis
Pontus, et ostriferi fauces tentantur Abydi.

Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividet orbem,
Exercete, viri, tauros, serite hordea campis
Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem.
Nec non et lini segetem, et cereale papaver
Tempus humo tegere, et jamdudum incumbere aratris,
Dum siccâ tellure licet, dum nubila pendent.
Vere fabis satio: tum te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit cùm cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis;
Antè tibi Eoæ Atlantides abscondantur,
Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,
Debita quàm sulcis committas semina, quàmque
Invitæ properes anni spem credere terræ.
Multi ante occasum Maiæ cœpere; sed illos

Expectata seges vanis elusit aristis.

Si verò viciamque seres, vilemque faselum,
Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis;
Haud obscura cadens mittet tibi signa Bootes:
Incipe, et ad medias sementem extende pruinas.

Idcircò certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum zonæ; quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni:
Quam circùm extremæ dextrâ lævâque trahuntur
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris:
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ Divûm; et via secta per ambas,
Obliquus quâ se signorum verteret ordo.

Mundus ut ad Scythiam, Riphæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in Austros.
Hic vertex nobis semper sublimis; at illum
Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundi.
Maximus hîc flexu sinuoso elabitur anguis
Circùm, perque duas in morem fluminis Arctos,
Arctos Oceani metuentes æquore tingi.
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox

mais au lieu du blé qu'ils attendoient, ils n'ont moissonné qu'une paille inutile.

Mais si tu sèmes des graines moins précieuses, telles que la vesce ou la faisole; si tu ne crois pas la lentille d'Egypte indigne de tes soins, le coucher de Bootès t'en donnera le signal certain : commence alors, et continue de semer jusqu'au temps des frimas.

C'est pour diriger nos travaux que l'astre brillant du jour partage entre les douze constellations le cercle qu'il décrit dans les cieux (32). Cinq zones embrassent le contour du monde : l'une est toujours ardente, toujours brûlée par les feux du soleil; deux autres, à égale distance de la première, s'étendent à droite et à gauche jusqu'aux extrémités du globe, et n'offrent partout qu'un sol glacé et une affreuse intempérie. Entre ces dernières et celle du milieu, sont les deux espaces accordés par la bonté des Dieux aux foibles mortels; et de l'une à l'autre de ces zones plus fortunées est tracé le cours oblique que suit le Soleil à travers les signes du Zodiaque.

La terre, qui s'élève (33) vers la Scythie et vers les monts Riphées, s'abaisse et redescend du côté de la brûlante Libye. Le pôle le plus voisin de nous est toujours au-dessus de l'horizon; l'autre est sous nos pieds, et ne voit que le Styx et le noir séjour des Manes. C'est autour du pôle visible à nos yeux que le Dragon s'étend par de longs replis, et passe, comme un large fleuve, entre les deux Ourses, qui, de leur côté, appréhendent d'être entraînées dans les ondes de l'Océan (34). Vers le pôle opposé règnent, dit-on, le silence et l'ombre noire; d'épaisses ténèbres

enveloppent ces lieux d'une éternelle nuit ; ou, quand l'Aurore nous abandonne, peut-être va-t-elle les visiter et leur rendre le jour ; et quand l'haleine enflammée des chevaux du Soleil commence à souffler sur nous, peut-être en ce moment y voit-on briller l'astre de Vénus, avant-coureur de la nuit.

D'après cette connoissance du ciel, nous pouvons, dans un temps douteux, prévoir celui qui doit suivre ; l'instant de semer, celui de recueillir, celui de s'embarquer sur un élément trompeur, de mettre en mer les flottes guerrières, et d'abattre à propos les pins dans les bois. Ce n'est pas en vain que nous observons le lever et le coucher des astres, ainsi que les saisons qui partagent l'année d'une manière si égale et si différente (35).

Survient-il des pluies froides qui retiennent le laboureur au logis, il peut avancer d'autant divers ouvrages, qu'il lui faudroit précipiter au retour du beau temps. Il profite de son loisir pour remettre sur l'enclume un soc émoussé, pour creuser des troncs d'arbres en forme de nacelle, pour marquer ses troupeaux, pour mesurer ses grains : d'autres aiguisent des échalas et des fourches légères, ou préparent de l'osier pour lier la vigne (36) ; c'est le moment de tresser des corbeilles, de faire rôtir le grain, et de le broyer entre les meules. Même les jours de fête il est des travaux permis : jamais la religion n'a défendu de conduire l'eau dans les prés, d'entourer une moisson de haies, de tendre des piéges aux oiseaux, de brûler les ronces et les épines d'un champ, de baigner dans une eau salutaire un

Semper, et obtentâ densantur nocte tenebræ;
Aut redit à nobis aurora, diemque reducit;
Nosque ubi primus equis oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.
Hinc tempestates dubio prædiscere cœlo
Possumus : hinc messisque diem tempusque serendi;
Et quandò infidum remis impellere marmor
Conveniat; quandò armatas deducere classes,
Aut tempestivam sylvis evertere pinum.
Nec frustrà signorum obitus speculamur et ortus,
Temporibusque parem diversis quatuor annum.
Frigidus agricolam si quandò continet imber,
Multa, forent quæ mox cœlo properanda sereno,
Maturare datur : durum procudit arator
Vomeris obtusi dentem; cavat arbore lintres;
Aut pecori signum, aut numeros impressit acervis:
Exacuunt alii vallos furcasque bicornes,
Atque Amerina parant lentæ retinacula viti.
Nunc facilis Rubeâ texatur fiscina virgâ;
Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.
Quippè etiam festis quædam exercere diebus
Fas et jura sinunt : rivos deducere nulla
Relligio vetuit, segeti prætendere sepem,
Insidias avibus moliri, incendere vepres,

Balantumque gregem fluvio mersare salubri :
Sæpè oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis ; lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis urbe reportat.
Ipsa dies alios alio dedit ordine Luna
Felices operum. Quintam fuge ; pallidus Orcus,
Eumenidesque satæ ; tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres :
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam.
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum ;
Ter Pater exstructos disjecit fulmine montes.
Septima post decimam felix, et ponere vitem,
Et prensos domitare boves, et licia telæ
Addere : nona fugæ melior, contraria furtis.
Multa adeò gelidâ meliùs se nocte dedêre,
Aut cùm sole novo terras irrorat Eous :
Nocte leves stipulæ meliùs, nocte arida prata
Tondentur, noctis lentus non deficit humor.
Et quidam seros hyberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto :
Intereà, longum cantu solata laborem,
Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem,

troupeau de brébis. C'est souvent ces jours-là que le villageois fait marcher devant lui son âne rétif, chargé d'huile ou de fruits de peu de valeur qu'il porte à la ville, d'où il rapporte le soir, soit une meule, soit une provision de poix-résine.

La lune amène aussi dans son cours(37) des jours favorables aux diverses occupations des hommes. Garde-toi du cinquième; il a vu naître les Furies et le pâle Souverain des Morts; il a vu la Terre, par une horrible fécondité, faire sortir de ses flancs Cée, Japet, le cruel Typhée, et tous les Géans qui conspirèrent contre le Ciel. Trois fois ces frères impies réunirent leurs efforts pour élever l'Ossa sur le Pélion, et rouler l'Olympe sur l'Ossa; trois fois le père des Dieux renversa d'un coup de foudre ces monts accumulés.

Le dix-sept de la lune est le jour le plus heureux pour planter la vigne, pour mettre les jeunes taureaux sous le joug, et la toile sur le métier; le neuvième est propice à l'esclave qui s'enfuit, autant qu'il est funeste au voleur.

Il est des ouvrages qui se font mieux à la fraîcheur de la nuit, ou quand l'Aurore naissante humecte la terre de ses pleurs: c'est la nuit qu'il faut couper les chaumes et faucher les prés; le jour, tout est sec; la nuit attendrit l'herbe par son humidité.

On voit des laboureurs veiller l'hiver, à la lueur du flambeau, et s'occuper à tailler en épis le bois résineux qui sert à éclairer; tandis qu'une épouse laborieuse, charmant par ses chansons l'ennui du travail, fait courir une navette légère entre les fils de sa chaîne, ou évaporer à grand feu l'humidité superflue d'un vin doux qui

bouillonne dans la chaudière, et qu'elle écume avec un rameau.

Mais c'est dans les grandes chaleurs que l'on coupe les moissons dorées ; c'est dans les grandes chaleurs que l'on bat sur l'aire le blé sec. Labourez et semez dans un temps chaud (38) : l'hiver est le repos des laboureurs. C'est dans la froide saison qu'ils jouissent du fruit de leurs travaux, et se donnent mutuellement des repas où règne la gaieté. L'hiver les invite au plaisir, et les délivre d'inquiétudes et de soins. Ainsi, quand les navires (39) chargés de richesses ont enfin gagné le port, le matelot se livre à la joie et couronne son vaisseau de fleurs.

Cependant l'hiver a ses occupations. Quand une neige épaisse couvre la terre, et que les fleuves charrient des glaçons, c'est le temps de dépouiller les chênes de leurs glands, de recueillir l'olive, la baie du laurier et celle du myrte ; de tendre des lacs à la grue, de prendre les cerfs dans des toiles, de poursuivre le lièvre inquiet et de terrasser le daim avec le plomb rapide échappé de la fronde (40). Que dirai-je des astres de l'automne, des temps qu'amène cette saison, des soins qui doivent occuper le laboureur, quand les nuits deviennent plus longues et les chaleurs moins vives, ou quand l'été, qui approche à grands pas, chasse le printemps et ses pluies fécondes, que déjà les champs sont hérissés d'épis, et qu'un lait nourricier enfle les grains dans leurs vertes enveloppes? Plus d'une fois, au moment même que les moissonneurs s'emparoient des plaines dorées, et commençoient à scier les orges déjà mûres, j'ai vu tous les vents déchaînés se livrer des combats, et, dans leur

Et foliis undam tepidi despumat aheni.
At rubicunda Ceres medio succiditur æstu,
Et medio tostas æstu terit area fruges.
Nudus ara, sere nudus : hyems ignava colono.
Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur,
Mutuaque inter se læti convivia curant.
Invitat genialis hyems, curasque resolvit :
Ceu pressæ cùm jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.
Sed tamen et quernas glandes tum stringere tempus,
Et lauri baccas, oleamque, cruentaque myrta;
Tum gruibus pedicas, et retia ponere cervis,
Auritosque sequi lepores, tum figere damas
Stuppea torquentem Balearis verbera fundæ,
Cùm nix alta jacet, glaciem cùm flumina trudunt.
Quid tempestates autumni, et sidera dicam ?
Atque ubi jam breviorque dies, et mollior æstas,
Quæ vigilanda viris; vel cùm ruit imbriferum ver,
Spicea jam campis cùm messis inhorruit, et cùm
Frumenta in viridi stipulâ lactentia turgent ?
Sæpè ego, cùm flavis messorem induceret arvis
Agricòla, et fragili jam stringeret hordea culmo,
Omnia ventorum concurrere prælia vidi,
Quæ gravidam latè segetem ab radicibus imis

Sublimè expulsam eruerent; ita turbine nigro
Ferret hyems culmumque levem, stipulasque volantes.
Sæpè etiam immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes; ruit arduus æther,
Et pluviâ ingenti sata læta, boumque labores
Diluit: implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.
Ipse Pater, mediâ nimborum in nocte, coruscâ
Fulmina molitur dextrâ; quo maxima motu
Terra tremit, fugêre feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor: ille flagranti
Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit; ingeminant austri, et densissimus imber:
Nunc nemora ingenti vento, nunc littora plangunt.

Hoc metuens, cœli menses et sidera serva,
Frigida Saturni sese quò stella receptet,
Quos ignis cœli Cyllenius erret in orbes.

Imprimis venerare Deos, atque annua magnæ
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hyemis, jam vere sereno.
Tunc agni pingues, et tunc mollissima vina:
Tunc somni dulces, densæque in montibus umbræ.
Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret,

fureur, faire voler en l'air les moissons déracinées avec les épis chargés de grains, et élever au loin de noirs tourbillons de paille et de poussière. Souvent aussi le ciel se couvre d'épais nuages, un orage affreux se prépare; des torrens de pluie fondent sur la terre, et noient sous un déluge d'eau de riches moissons, fruit de tant de peines. Tout est inondé; les fossés regorgent, les rivières enflées roulent à grand bruit, et la mer bouillonne avec fureur dans ses abymes. Du sein des nuages ténébreux qui cachent le flambeau du jour, Jupiter lui-même, armé de feux étincelans, fait gronder son tonnerre: la terre tremble; les animaux effrayés ont pris la fuite, et les peuples, frappés de terreur, s'humilient devant le souverain du monde. Ce Dieu, de sa foudre brûlante, réduit en poudre ou le mont Athos, ou le Rhodope, ou les rochers Acrocérauniens. L'orage augmente, la fureur des vents redouble, et les forêts et les rivages retentissent de leurs horribles sifflemens.

Redoute ces contre-temps funestes; observe le cours des mois; connois la position des astres; sache dans quel signe est réfugié le froid Saturne, et dans quelle contrée du ciel se promène le feu brillant de Mercure.

Sur-tout honore les Dieux. Offre, chaque année, un sacrifice à Cérès sur la verdure nouvelle, lorsque l'hiver est sur son déclin et fait place à la sérénité du printemps. Alors les agneaux sont gras, le vin a tempéré sa verdeur; on dort agréablement sur les coteaux, à l'ombre d'un épais feuillage. Alors, que toute la troupe champêtre (41) se rassemble avec toi pour adorer Cérès; fais-lui toi-même des libations de

vin, de miel et de lait; que trois fois l'heureuse victime se promène autour de la moisson naissante; que tous les compagnons de tes travaux, formant un chœur, l'accompagnent en triomphe; qu'ils appellent chez toi Cérès par leurs cris, et qu'aucun moissonneur ne mette la faucille dans tes blés mûrs, qu'il n'ait sauté sur la pelouse, la couronne de chêne sur la tête, et fredonné des airs rustiques en l'honneur de Cérès.

Pour que nous pussions connoître à des signes certains les chaleurs, les pluies et les vents, avant-coureurs du froid, Jupiter a fixé lui-même ce que la lune annonceroit dans son cours, sous quel astre s'appaiseroient les vents du midi, ce qui avertiroit le laboureur attentif de tenir ses troupeaux plus près de l'étable (42).

Les vents vont-ils s'élever, déjà la mer agitée enfle ses vagues, un grand fracas se fait entendre sur les montagnes; ou bien c'est un mugissement sourd qui semble venir d'un rivage éloigné, un murmure confus qui sort du sein des bois, et s'accroît à chaque instant : déjà l'onde menaçante n'épargne qu'à regret les vaisseaux, quand les plongeons, d'un vol rapide, abandonnent à grands cris la pleine mer; quand les sarcelles, sortant de l'eau, viennent tournoyer sur le rivage; quand le héron quitte ses marais pour s'élever au-dessus des nues.

Souvent, aux approches d'un vent orageux, tu verras des étoiles tomber du haut du ciel, laissant après elles, dans l'ombre de la nuit, de longues traces de lumière; tu verras des pailles

Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho :
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes ;
Et Cererem clamore vocent in tecta : neque ante
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quàm Cereri, tortâ redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, et carmina dicat.
  Atque hæc ut certis possimus discere signis,
Æstusque, pluviasque, et agentes frigora ventos,
Ipse Pater statuit quid menstrua luna moneret,
Quo signo caderent austri, quid sæpè videntes
Agricolæ propiùs stabulis armenta tenerent.
  Continuò, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri, et nemorum increbrescere murmur.
Jam sibi tum curvis malè temperat unda carinis,
Cùm medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad littora; cùmque marinæ
In sicco ludunt fulicæ ; notasque paludes
Deserit, atque altam supra volat ardea nubem.
  Sæpè etiam stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos à tergo albescere tractus :

Sæpè levem paleam, et frondes volitare caducas,
Aut summâ nantes in aquâ colludere plumas.
At Boreæ de parte trucis cùm fulminat, et cùm
Eurique Zephyrique tonat domus; omnia plenis
Rura natant fossis, atque omnis navita ponto
Humida vela legit. Nunquam imprudentibus imber
Obfuit: aut illum surgentem vallibus imis
Aëriæ fugêre grues; aut bucula cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,
Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.
Sæpiùs et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter, et bibit ingens
Arcus, et è pastu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.
Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circum
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi.
Tum cornix plenâ pluviam vocat improba voce,
Et sola in siccâ secum spatiatur arenâ.
Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivere hyemem, testâ cùm ardente viderent

et des feuilles voltiger dans l'air, et des plumes nager en tourbillon sur la surface de l'onde.

Mais si la foudre gronde du côté des fiers Aquilons; si le tonnerre se fait entendre vers les régions de l'Eurus et du Zéphyre, bientôt les campagnes inondées disparoissent sous les eaux, et le matelot, sur les mers, se hâte de plier ses voiles humides.

Toujours l'orage est annoncé par quelque signe. En le voyant s'élever, du sein des vallées les grues s'envolent au plus haut des airs; la génisse lève la tête, et, regardant le ciel, aspire l'air par ses larges naseaux.

L'hirondelle, avec un cri aigu, rase la surface des étangs, et les grenouilles, dans leurs marais, renouvellent leurs antiques criailleries (43).

Souvent on voit la fourmi cheminer le long de son petit sentier, avec ses œufs qu'elle retire de sa demeure souterraine. Un grand arc de lumière embrasse tout le ciel et s'appuie sur les eaux, dont il s'abreuve (44); des armées de corbeaux, revenant de la pâture, fendent l'air en croassant. Tu verras aussi les divers oiseaux qui vivent sur la mer, et ceux qui passent dans les prairies du Caïstre, sur les bords délicieux du lac Asia, tantôt répandre l'eau à l'envi sur leur plumage, tantôt présenter leur tête aux flots écumans, s'élancer mille fois dans les ondes sans pouvoir se baigner à leur gré, tandis que la corneille effrontée appelle la pluie à grands cris, en se promenant seule sur le sable. Les jeunes filles elles-mêmes, qui filent le soir à la lueur d'une lampe, savent prédire le mauvais temps, en voyant l'huile pétiller, et la mèche plus sombre for-

mer de lugubres champignons. Vous pourrez de même, dans les temps de pluie, prévoir, par des signes certains, le retour du soleil et de la sérénité; car alors les étoiles sont plus brillantes; la lune semble ne plus emprunter sa lumière; on ne voit plus courir dans les airs des nuées blanches en forme de légers flocons; les alcyons, ces oiseaux favoris de Thétis (45), n'étendent plus leurs ailes au soleil sur le rivage; et le sale pourceau n'éparpille plus avec son museau la paille qu'on délie devant lui. Alors les vapeurs s'abaissent, et forment des brouillards qui couvrent les plaines. La chouette, qui, du faîte d'une maison, attend le coucher du soleil, prolonge en vain dans la nuit son chant lugubre.

On aperçoit, au milieu des airs, Nisus planant sur sa proie, et Scylla qui paye bien cher le cheveu fatal qu'elle lui a ravi. De quelque côté que fuie Scylla, en fendant de ses ailes le léger élément, Nisus, furieux, la poursuit d'un vol bruyant et rapide. De quelque côté que Nisus dirige son vol, Scylla se dérobe à sa fureur, en fendant de ses ailes le leger élément (46). Alors les corbeaux, adoucissant leur voix enrouée, font entendre à plusieurs reprises des sons mélodieux. Alors, transportés de je ne sais quelle volupté, on les entend folâtrer ensemble entre les feuilles, au haut des arbres qu'ils habitent, et goûter le plaisir de revoir après l'orage leur petite famille, et le nid confident de leurs amours.

Je ne crois pas, il est vrai, que le ciel ait doué ces animaux d'une intelligence divine, ni

Scintillare oleum, et putres concrescere fungos.
Nec minùs ex imbri soles, et aperta serena
Prospicere, et certis poteris cognoscere signis.
Nam neque tum stellis acies obtusa videtur,
Nec fratris radiis obnoxia surgere luna;
Tenuia nec lanæ per cœlum vellera ferri.
Non tepidum ad solem pennas in littore pandunt
Dilectæ Thetidi alcyones; non ore solutos
Immundi meminere sues jactare maniplos:
At nebulæ magis ima petunt, campoque recumbunt;
Solis et occasum servans, de culmine summo
Nequicquam seros exercet noctua cantus.
Apparet liquido sublimis in aëre Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.
Quàcumque illa levem fugiens secat æthera pennis,
Ecce inimicus atrox magno stridore per auras,
Insequitur Nisus: quà se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.
Tum liquidas corvi presso ter gutture voces
Aut quater ingeminant; et sæpè cubilibus altis,
Nescio quà præter solitum dulcedine læti,
Inter se foliis strepitant; juvat, imbribus actis,
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos.
Haud equidem credo quia sit divinitùs illis

Ingenium, aut rerum fato prudentia major:
Verùm ubi tempestas et cœli mobilis humor
Mutavere vias, et Jupiter humidus austris
Densat, erant quæ rara modò, et quæ densa relaxat,
Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt: hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.

Si verò solem ad rapidum lunasque sequentes
Ordine respicies, nunquam te crastina fallet
Hora, neque insidiis noctis capiere serenæ.

Luna revertentes cùm primùm colligit ignes,
Si nigrum obscuro comprenderit aëra cornu,
Maximus agricolis pelagoque parabitur imber.
At si virgineum suffuderit ore ruborem,
Ventus erit; vento semper rubet aurea Phœbe.
Sin ortu in quarto (namque is certissimus auctor)
Pura, neque obtusis per cœlum cornibus ibit;
Totus et ille dies, et qui nascentur ab illo
Exactum ad mensem pluviâ ventisque carebunt;
Votaque servati solvent in littore nautæ
Glauco, et Panopeæ, et Inoo Melicertæ.

Sol, quoque et exoriens, et cùm se condit in undas,
Signa dabit: solem certissima signa sequuntur,

de

de lumières supérieures à leur destin ; mais quand l'air et la vapeur mobile dont l'air est chargé, prenant un nouveau cours, se trouvent ou plus condensés ou plus dilatés par l'haleine humide des vents, le changement se communique aux êtres animés, et le calme présent fait sur leurs sensibles organes, des impressions différentes de celles qu'ils éprouvoient pendant l'orage. De là le concert des oiseaux dans les champs, l'alégresse des troupeaux dans les prairies, et le cri joyeux du corbeau dans les bois.

Si tu suis le soleil dans son cours rapide, et la lune dans ses différens mois, jamais tu ne seras trompé sur le temps du lendemain, jamais la nuit ne t'en imposera par une sérénité perfide.

Lorsque la lune naissante commence à retrouver sa lumière, si son croissant paroît obscur et n'embrasse qu'un air épais, les campagnes et les mers sont menacées d'un violent orage. Si son front se colore du rouge de la pudeur, il y aura du vent : le vent rougit toujours le front de la belle Phébé. Mais observe-la sur-tout à son quatrième lever, car c'est celui qui marque le plus : si tu la vois claire et lumineuse, si son arc est net et bien formé, ce jour et tous ceux qui suivront, jusqu'à la fin du mois, n'auront ni vent ni pluie ; et les matelots, préservés du naufrage, accompliront au port les vœux qu'ils auront faits à Glaucus, Panope et Mélicerte.

Le soleil, et lorsqu'il se lève et lorsqu'il rentre dans le sein de l'onde, te donne aussi des présages ; et les présages que donne le soleil, soit à son lever, soit à son coucher, sont infailli-

bles. Toutes les fois que son disque naissant est semé de taches, et ne se montre qu'à demi entre les nuages, tu dois craindre la pluie: un vent de midi qui s'élève déjà du côté des mers, menace d'un temps fâcheux et les arbres, et les moissons, et les troupeaux. Si, le soleil étant encore sous l'horizon, tu vois ses rayons épars s'élancer à droite et à gauche entre des nuages épais; ou si l'Aurore, sortant du lit doré de son époux, est pâle et languissante; hélas! comment la vigne, avec ses pampres, défendra-t-elle ses tendres raisins contre la grêle affreuse qui retentit sur tous les toits?

Ces remarques sont encore plus utiles, lorsqu'après avoir fourni sa carrière le soleil est près de nous quitter. On voit souvent les couleurs varier sur son disque. Le bleu foncé annonce la pluie; le rouge de feu marque le vent: si le vif éclat du rouge commence à se ternir de quelques nuances de bleu, la pluie et les vents réunis feront à l'envi d'affreux ravages; et qu'on ne me propose point, durant une telle nuit, de voyager sur l'onde, ni de démarrer du rivage. Mais si le soleil, soit lorsqu'il nous rend le jour, soit lorsqu'il nous le retire, brille d'une lumière pure et sans mélange, ne crains point les nuages menaçans qui rouleront sur ta tête, et laisse l'Aquilon gronder en vain dans les forêts agitées.

Veux-tu savoir, enfin, quel temps amenera sur le soir l'astre de Vénus; si le vent dissipera les nuées suspendues dans les airs, ou si, du côté du Midi, il ne s'élève point quelque orage? le soleil te l'apprendra. Qui pourroit accuser le soleil d'imposture? Souvent même il avertit les

Et quæ manè refert, et quæ surgentibus astris.
Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum
Conditus in nubem, medioque refugerit orbe,
Suspecti tibi sint imbres: namque urget ab alto
Arboribusque satisque Notus, pecorique sinister.
Aut ubi sub lucem densa inter nubila sese
Diversi erumpent radii, aut ubi pallida surget
Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Heu! malè tum mites defendet pampinus uvas,
Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando!
Hoc etiam, emenso cùm jam decedet Olympo,
Profuerit meminisse magis; nam sæpè videmus
Ipsius in vultu varios errare colores.
Cœruleus pluviam denuntiat, igneus Euros.
Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,
Omnia tunc pariter vento nimbisque videbis
Fervere: non illâ quisquam me nocte per altum
Ire, neque à terrâ moneat convellere funem.
At si, cùm referetque diem, condetque relatum,
Lucidus orbis erit, frustrà terrebere nimbis,
Et claro sylvas cernes Aquilone moveri.
Deniquè quid Vesper serus vehat, unde serenas
Ventus agat nubes, quid cogitet humidus Auster,
Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum

Audeat? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpè monet, fraudemque et operta tumescere bella.
  Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Cùm caput obscurâ nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt secula noctem.
  Tempore quanquam illo tellus quoque, et æquora ponti,
Obscœnique canes, importunæque volucres
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit; insolitis tremuerunt motibus Alpes;
Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens, et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt:
Et mœstum illacrimat templis ebur, æraque sudant.
  Proluit insano contorquens vertice sylvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit. Nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, et altæ
Per noctem resonare lupis ululantibus urbes.
Non aliàs cœlo ceciderunt plura sereno.

empires des troubles près d'éclater, des perfidies cachées, et des guerres qui se fomentent sourdement.

Lorsque César nous eut été ravi (47), le soleil prit aussi part au malheur de Rome; il couvrit son front lumineux d'un voile lugubre, et menaça les coupables mortels d'une éternelle nuit.

Alors, il est vrai, tout dans la nature annonça la colère du ciel; et la terre, et la mer, et les affreux aboiemens des chiens, et les cris importuns des oiseaux funèbres. Combien de fois nous vîmes l'Etna, vomissant le feu de ses fourneaux entr'ouverts, inonder de sa lave brûlante les campagnes des Cyclopes, et lancer des tourbillons de flammes et des rochers calcinés! La Germanie entendit de toutes parts des bataillons armés qui s'entre-heurtoient dans les airs; les Alpes éprouvèrent des tremblemens jusqu'alors inconnus; le silence des bois sacrés fut souvent interrompu par des voix effrayantes; de pâles et hideux fantômes se firent voir à l'entrée de la nuit; et, pour comble d'horreur, les bêtes parlèrent, les rivières suspendirent leur cours, la terre ouvrit des abymes sous nos pas; on vit, dans les temples, l'ivoire répandre des larmes, et le bronze se couvrir de sueur.

L'Eridan, ce roi des fleuves, se débordant avec furie, roula dans ses flots les forêts déracinées, ravagea au loin les campagnes, et entraîna les étables avec les troupeaux. Long-temps les entrailles des victimes n'offrirent que des signes funestes; les sources, au lieu d'eau, donnèrent du sang, et les villes retentirent toutes les nuits d'affreux hurlemens de loups. Jamais la foudre ne tomba plus fréquemment dans un temps se-

rein ; jamais les comètes flamboyantes n'annoncèrent si fréquemment la colère des Dieux.

Aussi les plaines de Philippe ont-elles vu, pour la seconde fois, Romains contre Romains, combattre avec les mêmes armes et se percer des mêmes traits. Une seconde fois le ciel a vu sans pitié les vastes champs de Macédoine (48) s'engraisser de notre sang. Un jour viendra que le laboureur, en traçant des sillons dans ces tristes contrées, rencontrera, sous le soc de sa charrue, des dards rongés par la rouille, heurtera avec les dents de ses pesans rateaux des casques vides, et retirera, non sans effroi, de grands ossemens de cette terre qui leur servoit de sépulture.

Dieux de nos pères, Dieux tutélaires de l'empire ; toi, Romulus, et toi, Auguste Vesta, qui veilles sur le Tibre (49) et sur le mont Palatin, souffrez du moins qu'un jeune héros répare les ruines de l'univers : nous avons assez payé de notre sang les parjures de Troie et de Laomédon. Depuis long-temps, César, le ciel nous envie ta présence, et se plaint de ton ardeur à mériter ici-bas des triomphes, dans ce siècle où les droits sont confondus, où il n'est plus rien de sacré pour les hommes, où la guerre est allumée de toutes parts, où les forfaits se multiplient sous tant de formes, où la charrue est avilie, les champs déserts et couverts de ronces, et les instrumens du labourage convertis en glaives homicides ; tandis que d'un côté l'Euphrate, et de l'autre le Danube, nous préparent de nouveaux combats ; que les cités voisines, foulant aux pieds les traités et les lois, s'arment les unes contre les autres, et que le cruel Mars a soufflé sa fureur dans tout l'univers.

Fulgura, nec diri toties arsere cometæ.
Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum vidêre Philippi;
Nec fuit indignum Superis bis sanguine nostro
Emathiam et latos Æmi pinguescere campos.
Scilicet et tempus veniet, cùm finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
Dî patrii Indigetes, et Romule, Vestaque mater,
Quæ Thuscum Tiberim, et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem sùccurrere seclo
Ne prohibete! satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos.
Quippè ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbem
Tam multæ scelerum facies: non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt: sævit toto Mars impius orbe.

[illegible]

Ainsi lorsque la barrière s'ouvre, tous les chars s'élancent à la fois, les coursiers franchissent rapidement l'espace ; en vain le conducteur tenant les rênes, veut lutter contre leur fougue, ils l'emportent lui-même, et n'entendent ni la voix ni le frein.



REMARQUES

SUR LE PREMIER LIVRE.

(1) Mécène, ami et principal ministre d'Auguste. C'étoit lui qui avoit engagé Virgile à composer les Géorgiques, et c'est en conséquence à lui qu'il les adresse.

(2) *Je vais chanter (*canere*)*. Cette expression est propre aux oracles, qui se rendoient en vers; les poètes s'en servent, en qualité d'hommes inspirés, pour annoncer aux mortels des choses qui leur sont révélées par les Dieux.

(3) *Ce qui produit les riantes moissons.* Ces quatre premiers vers contiennent la division de l'ouvrage, et les quatre principaux objets qui y seront traités, savoir : le labourage, les plantations, les troupeaux, et les abeilles.

(4) *Brillans flambeaux;* le soleil et la lune. Nulle raison de les confondre avec Bacchus et Cérès.

(5) *Au gland de Dodone*, etc. On suppose que les premiers hommes, vivant dans les forêts, s'y nourrissoient de glands, sans autre boisson que l'eau.

(6) *Et toi dont le trident*, etc. Allusion à la dispute qui s'éleva entre Neptune et Minerve, à qui donneroit son nom à la nouvelle ville bâtie par Thésée.

(7) *Et toi, fameux habitant des forêts*, etc. Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, retiré après la funeste aventure d'Actéon, son fils, dans l'île de Céos (Zéa), où il fut dans la suite honoré comme un Dieu.

(8) *Par qui fut trouvé l'olivier.* Minerve, dans sa contestation avec Neptune, fit sortir de terre un olivier, symbole de paix, tandis que Neptune fit paroître un superbe cheval de bataille; l'Aréopage donna la préférence à la Déesse.

(9) *Qui inventas la charrue*. Triptolême, instruit par Cérès.

(10) *Sylvain, qui portes dans tes mains*, etc. On lui mettoit à la main un cyprès, emblème qui rappeloit l'histoire du jeune Cyparissus, changé en cyprès par ce Dieu ; d'autres disent par Apollon.

(11) *Qui faites éclore chaque année*, etc. [novas fruges]. Ces mots signifient proprement les *nouvelles pousses* des plantes, et s'appliquent ici au blé, et autres productions semblables provenant de semences, *nonnullo semine ;* leçon que je crois plus convenable ici, que *non ullo*, c'est-à-dire *nullo*, laquelle ne pourroit s'appliquer qu'à certaines végétations, que les anciens croyoient venir d'elles-mêmes, et qui, par cette raison, n'appartiendroient pas à l'agriculture. On voit au contraire une opposition marquée entre la terre qui féconde les semences par sa chaleur, et le ciel qui les arrose par ses pluies.

(12) *Et toi enfin dont nous ignorons encore*, etc. Après avoir invoqué toutes ces divinités, chacune selon le rapport qu'elle pouvoit avoir avec l'agriculture, Virgile ne pouvoit oublier d'intéresser aussi Octave dans son projet, selon les vues de Mécène. Il le fait d'une manière assez délicate pour ne pas être traitée légèrement d'adulation servile. Il l'invoque, non pas comme un Dieu, mais comme pouvant le devenir un jour, à l'exemple de tant d'autres grands personnages, que la superstition, la flatterie ou la politique, avoient divinisés en différens temps après leur mort. Il ne lui dit pas *vous êtes*, ni même *vous serez* Dieu : mais, *quel que soit un jour votre emploi parmi les Dieux* (quidquid eris), *favorisez mon entreprise, et prenant pitié des malheureux habitans de la campagne, accoutumez-vous, dès à présent, à recevoir des vœux*. Si c'est là une apothéose, elle est bien conditionnelle ; elle suppose évidemment qu'Octave l'aura méritée par ses actions. Il n'y a rien d'affirmatif dans tout le morceau, que la conclusion en faveur des habitans des campagnes. Le reste ne présente que de simples allusions à des flatteries que d'autres pouvoient avoir mises en vogue, mais dont Virgile ne se sert que pour exprimer allégoriquement la puissance d'Auguste, *sur terre et sur*

mer, la *sagesse et la justice* de son gouvernement. La restriction même qui regarde les Enfers (*nam te nec sperent Tartara regem*), est-elle autre chose qu'un badinage, et une manière agréable de faire entendre au prince qu'il ne doit pas songer à mourir de sitôt ?

Au reste, le tour que Virgile a pris ressemble beaucoup à celui d'Horace, dans la 2e ode du Ier livre, où, feignant de prendre Octave pour Mercure déguisé, il lui adresse ces paroles :

Sive mutatâ juvenem figurâ
Ales in terris imitaris almæ
Filius Maiæ, patiens vocari
Cæsaris ultor.
Serus in cœlum redeas, etc.

Ce n'est donc pas rendre fidèlement la pensée de Virgile ; c'est même, en quelque sorte, le calomnier et l'avilir, que de lui faire dire affirmativement : *Toi qu'attend le ciel, et que la terre adore.... veux-tu remplacer Jupiter.... Va, préside...... le trident de Neptune est remis dans ta main.... choisis.....* Pardon ; mais ce n'est pas traduire, ni même imiter Virgile, que de lui prêter ce langage effronté ; c'est substituer au *molle et facetum* de ce poète, le ton emphatique de Lucain, qui dit, soit sérieusement, soit par une ironie des plus amères, *qu'il n'y a plus à se plaindre de toutes les horreurs passées, puisqu'elles ont amené le règne de Néron :*

Scelera ipsa, nefasque
Hâc mercede placent.

Que le ciel sera dans la joie, lorsqu'il recevra ce tyran ;

Te .... prælati regia Cœli
Accipiet, gaudente polo.

Que tous les autres dieux lui céderont leur place ;

Tibi numine ab omni
Cedetur, jurisque tui natura relinquit,
Quis deus esse velis . . . .

Qu'enfin Néron est déjà un dieu pour lui ;

. . . . Sed mihi jam numen.

(13) *Te couronne le front,* etc. [Materna myrto]. Le myrte étoit consacré à Vénus, de qui les Jules prétendoient descendre. Octave étoit de cette famille, moins comme fils adoptif, que comme petit-neveu de Jules César, étant petit-fils, par sa mère Atia, de Julie, sœur du dictateur.

(14) *Thulé te soit soumise.* Virgile désigne par ce mot, la terre la plus éloignée que les anciens connussent vers le nord-ouest. On peut supposer que c'est l'Islande.

(15) *Entre la vierge Erigone,* etc. Auguste étoit né sous le signe de la Balance, *Libra.* L'espace compris entre la Vierge et le Scorpion n'est marqué d'aucune grande étoile ; double raison pour supposer qu'Auguste pourroit choisir cette place : ajoutez à cela, que la Balance est l'emblême de la justice ; allusion à faire encore aux projets que ce prince avoit conçus dès-lors, pour la réforme des lois et des mœurs, et qu'il exécuta dans la suite.

Il n'est pas vraisemblable, comme l'ont supposé des commentateurs, qu'on ait jamais divisé le Zodiaque en onze signes; ni que le divisant en douze, on en ait fait un de soixante degrés. Au surplus, ni Virgile ni ses contemporains n'étoient dans cette erreur. Lui-même n'ignoroit pas le nom du signe dont il s'agit, puisqu'il s'en sert pour désigner l'entrée de l'automne :

Libra die somnique pares ubi fecerit Horas.

Erigone, fille d'Icarius, apprenant la mort de son père, massacré par des bergers, fut tellement saisie de douleur, qu'elle se pendit à un arbre. Les poètes ont feint qu'elle avoit été changée par les Dieux en cette constellation qu'on appelle *la Vierge.*

(16) *Et le brûlant Scorpion*, etc. [Chelasque sequentes] χηλαι, *pinces*. Ce sont les bras fourchus du Scorpion, que l'on suppose dirigés vers la Vierge, comme pour s'en approcher à travers le vide de la Balance : *justâ plus parte*; c'est-à-dire, plus que les trente degrés qui sont la mesure de chaque signe. Il céderoit donc aussi quelques degrés de son propre terrain, pour mettre le nouveau Dieu plus à son aise.

(17) *Le Tmolus*; montagne de la haute Phrygie, fertile en vins et en safran.

(18) *Le laborieux Chalybe*. Les Chalybes habitoient les bords du Pont-Euxin, près du Thermdoon. Là étoient de nombreuses mines de fer, et l'on y forgeoit d'excellent acier. *Nudi*, comme le sont ceux qui travaillent dans les forges.

(19) *L'huile salutaire du castor*. Le castoréum est d'un grand usage dans la médecine; c'est un soporifique très-efficace. On s'en sert sur-tout dans les maladies de nerfs. *Virosa : virus* ne signifie pas toujours du poison; il se prend aussi pour toute sorte de médicamens, mais plus ordinairement en mauvaise part.

(20) *Que dès les premiers mois de l'année*. L'année, chez les Romains, commençoit au 1er mars.

(21) *Vers le lever de l'Arcture*. Le lever de l'Arcture désigne l'équinoxe d'automne.

(22) *Et qu'un an de repos*, etc. [Novales, *id est*, terræ quæ renovantur], qui se renouvellent au bout de deux ans.

(23) *Demandez au ciel des étés humides*, etc. On voit bien que *solstitium* désigne ici le solstice d'été. Virgile n'entend pas sans doute que les pluies règnent tout l'été, ni la sécheresse tout l'hiver; mais seulement que l'été ne soit point trop sec, ni l'hiver trop humide.

(24) *La Mysie*. Contrée de l'Asie mineure, voisine de la Troade. *Gargare* est le nom d'une ville de la Troade, qui donnoit son nom à une partie du mont Ida.

(25) *A l'abri de l'oie vorace.* Il s'agit des oies sauvages, qui vont en troupes, ainsi que les grues, et peuvent faire beaucoup de dégât dans les lieux où elles passent.

(26) *Et les Hyades.* Les Hyades forment une constellation de sept étoiles sur le front du Taureau. C'étoient, dit la Fable, les sept filles d'Atlas et d'Œthra, qui, ne pouvant se consoler de la mort d'Hyas, leur frère, furent changées par Jupiter en autant d'étoiles. *Les Pléiades,* autres filles d'Atlas et de Pléione, métamorphosées de même, et placées ensemble sur le cou du Taureau. *La grande Ourse* étoit Callisto, fille de Lycaon, l'une des nymphes de Diane, changée en ourse par la jalousie de Junon.

(27) *Des forêts d'herbes pernicieuses* [Lappæque tribulique]; la bardane et le chardon étoilé.

(28) *Et le van mystérieux de Bacchus.* Le van étoit employé dans les mystères de Bacchus, comme instrument symbolique, pour marquer que l'on n'y admettoit que des ames pures, après un sévère examen, dont l'objet étoit de séparer le bon grain de la paille.

(29) *Préparer les semences.* Le mot *siliquis,* qui vient après, donne lieu de croire qu'il ne s'agit ici que des légumes, tels que les pois, les féves, etc.

(30) *Et celle du pavot.* Il y avoit sans doute une espèce de pavot dont la graine se mêloit avec le blé dans la composition du pain; c'est ce que fait entendre l'épithète *cereale.*

(31) *Et que Sirius,* etc. C'est le grand Chien, *Canis major.* Cette constellation se lève, ainsi que celle des Gémeaux, un mois après le Taureau, et par conséquent à la fin de mai ou au commencement de juin. Or, comment son coucher concourroit-il avec le lever de ce dernier signe ? Il y a dans cet endroit des difficultés que nous laissons à résoudre aux astronomes. *Adverso astro ;* d'autres lisent *averso* : pour décider entre ces deux leçons, il faudroit savoir de quel astre il s'agit ; cela peut dépendre de la posture que l'on donne à l'image sur le globe céleste.

(32) *Le cercle qu'il décrit dans les Cieux.* Le Zo-

diaque. Les douze constellations sont comprises dans les deux vers suivans :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora,
Pisces.

Les cinq Zones sont : la Zone torride, entre les deux Tropiques ; les deux Zones tempérées, entre chaque Tropique, et le cercle polaire correspondant ; enfin les deux Zones glaciales, entre chaque cercle polaire et le pôle.

(33) *La terre qui s'élève,* etc. Cette description suppose la position oblique du globe, au degré de latitude du pays habité par l'auteur. Virgile parle d'abord de l'hémisphère inférieur, d'après les préjugés vulgaires de son temps ; mais il fait bien entendre ensuite, que dès-lors les gens instruits en avoient une autre idée, et soupçonnoient au moins la vérité. La sphère avoit été inventée depuis long-temps par Archimède.

(34) *Qui de leur côté appréhendent,* etc. Allusion poëtique à ce que ces Constellations, vû l'élévation du pôle arctique, ne descendent jamais sous notre horizon.

(35) *Si égale et si différente.* Egale à peu près pour la durée, mais fort différente pour la température.

(36) *On prépare l'osier pour lier la vigne* (Amerina retinacula) ; Amérie, aujourd'hui Amélie, ville de l'Ombrie : on tiroit de ses environs la meilleure espèce d'osier pour cet usage. Il en venoit aussi de Rubi en Appulie, qui servoit particulièrement aux ouvrages de vannerie.

(37) *La Lune amène aussi dans son cours des jours favorables aux diverses occupations des hommes.* Le détail qui suit est un échantillon des préjugés vulgaires des anciens, sur les jours heureux et malheureux ; c'est sur quoi roule une bonne partie du poëme d'Hésiode.

(38) *Dans un temps chaud* [nudus ara, sere nudus]. Ces expressions désignent une grande chaleur, qui oblige l'ouvrier à quitter ses vêtemens. Nous dirions familière-

ment : *Habit bas.* Un mauvais plaisant s'étoit amusé à terminer le vers par ces mots : *Habebis frigora, febres* ; oui, pour qui se déshabilleroit dans un temps froid ; mais ce n'est pas là ce que dit Virgile.

(39) *Ainsi, quand les navires chargés de richesses.* C'est ainsi qu'il faut entendre *pressæ*. Les navires, dans cette comparaison, représentent les greniers regorgeant de grains, ce qui fait la joie du laboureur, comme la riche et pesante cargaison fait celle du marin.

(40) *Avec le plomb rapide échappé de la fronde* (Balearis fundæ). Les habitans des îles Baléares passoient pour excellens frondeurs : ils étoient exercés, dès l'enfance, à manier la fronde avec autant de vigueur que d'adresse. Il falloit que les balles de plomb qu'ils employoient fussent lancées avec bien de la vigueur, puisqu'elles s'échauffoient au point d'arriver toutes brûlantes, comme nos balles de fusil. C'est ce qu'Ovide fait bien entendre dans ce passage du IIe livre des Métamorphoses, v. 729.

Non secus exarsit, quàm cum Balearica plumbum
Funda jacit; volat illud, et incandescit eundo.

Il n'est donc pas étonnant qu'elle perçât les daims et les autres animaux. On a lieu de croire que c'est ce qui a fait donner aux îles dont il s'agit le nom de Baléares, du mot grec Βαλλειν, lancer.

(41) *Que toute la troupe champêtre*, etc. Il ne s'agit point de tout le village, mais seulement de tout ce qui compose la métairie, *familia rusticana.*

(42) *Ce qui avertiroit le laboureur attentif*, etc. Les pronostics indiqués par Virgile ne sont, la plupart, que des préjugés vulgaires ; mais il faut toujours considérer l'usage qu'il en fait dans ses tableaux. La physique de son temps n'étoit guère plus éclairée.

(43) *Leurs antiques criailleries.* Allusion à ces paysans insolens qui furent changés en grenouilles, pour avoir vomi mille injures contre Latone, lorsqu'elle imploroit leur secours.

(44) *Sur les eaux dont il s'abreuve.* Les anciens considéroient l'arc-en-ciel, indépendamment de ses couleurs,

comme un siphon, dont les deux extrémités touchant à la mer, pompoient l'eau dont se formoit la pluie.

(45) *Favoris de Thétis.* Allusion à l'histoire fabuleuse de Ceïx et d'Alcyone, changés en oiseaux marins, en faveur de qui l'on croyoit que la mer restoit calme pendant le temps de leur ponte, jusqu'à ce que leurs petits fussent éclos.

(46) *Fendant de ses ailes le léger élément.* Voyez dans Ovide, la fable de Nisus et de Scylla.

(47) *Lorsque César,* etc. Ici commence la magnifique digression qui a pour objet la mort de Jules César. Elle est amenée naturellement, comme servant à justifier ce qui vient d'être dit sur la certitude des signes donnés par le soleil. Le poète y joint, par occasion, les autres présages qui passoient pour avoir annoncé dans le même temps cet événement funeste. Viennent ensuite les guerres civiles, suites de cette mort, et la prière adressée aux Dieux, pour la conservation d'Octave, destiné à réparer tant de malheurs. Tout cela est si bien lié, qu'il semble que ce ne soit pas une digression, ou du moins qu'on ne s'aperçoit pas que l'on perde le sujet de vue, tant on est entraîné, soit par la liaison des idées, soit par l'intérêt qu'elles inspirent.

(48) *Les vastes champs de la Macédoine.* Qu'il y ait eu deux villes du nom de Philippe, l'une voisine de Pharsale, et l'autre à quatre-vingts lieues de là, ou que cette dernière soit prise ici pour la Macédoine entière, à cause du nom de deux de ses rois, ce seroit l'objet d'une longue discussion, mais qui devient inutile, si l'on veut bien rapporter le mot *iterùm* à *concurrere,* et non pas à *vidêre,* de manière que Philippe n'ait pas vu deux fois les Romains combattre, mais les ait vus combattre pour la seconde fois dans ses contrées.

(49) *Qui veilles sur le Tibre.* Il y avoit un temple de Vesta sur le bord du Tibre : Horace en parle dans la seconde ode du I[er] livre. Elle en avoit un autre sur le mont Palatin.

SUJET

DU SECOND LIVRE

DES GÉORGIQUES.

Ce livre a pour objet la culture des arbres. On y distingue six articles : 1°. les différentes manières dont les arbres sont produits, soit naturellement, soit artificiellement ; 2°. leurs différentes espèces ; 3°. le terroir qui convient à chacune de ces espèces ; 4°. la manière de discerner la nature d'un sol ; 5°. la culture de la vigne ; 6°. la culture des oliviers.

Il y a dans ce livre deux digressions intéressantes et pleines de sentiment : la première est l'éloge de l'Italie ; elle commence au vers 156 : Sed neque Medorum sylvæ, *etc. ; la seconde est l'éloge de la vie champêtre, qui termine le livre, et commence au vers* 458 : O fortunatos nimium, *etc.*

GEORGICON.

LIBER SECUNDUS.

HACTENUS arvorum cultus, et sidera cœli :
Nunc te, Bacche, canam, nec non sylvestria tecum
Virgulta, et prolem tardè crescentis olivæ.
Huc, pater ô Lenæe (tuis hic omnia plena
Muneribus, tibi pampineo gravidus autumno
Floret ager, spumat plenis vindemia labris);
Huc, pater ô Lenæe, veni; nudataque mustò
Tinge novo mecum direptis crura cothurnis.
  Tuque ades, inceptumque unà decurre laborem,
O decus, ô famæ meritò pars maxima nostræ,
Mæcenas, pelagoque volans da vela patenti.
Non ego cuncta meis amplecti versibus opto :
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox. Ades, et primi lege littoris oram;
In manibus terræ: non hic te carmine ficto,
Atque per ambages et longa exorsa tenebo
  Principio arboribus varia est natura creandis.
Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ
Sponte suà veniunt, camposque et flumina latè

LES GÉORGIQUES.

LIVRE SECOND.

J'ai chanté jusqu'ici le labourage et les astres; maintenant c'est toi, Bacchus, que je vais chanter (1), et avec toi les arbrisseaux des bois et les rejetons du tardif (2) olivier. Viens, Dieu de la vigne (3), ici tout est plein de tes bienfaits. Pour toi nos coteaux, chargés des fruits de l'automne, étalent leurs riches parures (4); pour toi la vendange écumante bouillonne dans nos celliers (5). Viens, Dieu de la vigne, mets bas tes brodequins, et rougis avec moi tes jambes nues dans le jus des raisins nouveaux (6).

Et toi, de qui vient ma gloire, toi à qui ma renommée doit son plus beau lustre, Mécène, viens m'aider à fournir cette carrière pénible. Fais voile avec moi sur cette mer immense. Je n'ambitionne pas d'embrasser dans mes vers toute l'étendue de mon sujet; non, quand j'aurois cent langues, cent bouches, une voix de fer; viens côtoyer seulement le rivage, sans le perdre de vue. Je n'abuserai point ici de tes momens par des fictions, des tours industrieux, ni de longs préambules.

Je dirai d'abord que la nature agit diversement dans la production des arbres. Les uns, sans être commandés par l'homme, viennent d'eux-mêmes, couvrent les champs et bordent au loin les rives tortueuses des fleuves. Tels sont

le tendre osier, le flexible genet, le peuplier et le saule au feuillage vert et blanc tout ensemble; d'autres se sèment, comme le châtaignier à tige élevée, le grand chêne consacré à Jupiter (7), et celui de qui la Grèce recevoit autrefois des oracles; d'autres poussent de leurs racines une forêt de rejetons, comme l'orme et le cerisier; le laurier même, ornement du Parnasse, voit croître à l'ombre de son feuillage des enfans dont il est le père. Tels sont les procédés de la simple nature; c'est ainsi qu'elle produit généralement et les arbres des forêts, et les arbustes des champs, et les bois consacrés aux Dieux.

Il est d'autres procédés inventés par l'expérience. Celui-ci, détachant les jeunes marcottes du tronc qui les nourrissoit, les transplanta dans des sillons préparés; celui-là enterra profondément, soit la souche même, soit une grosse branche aiguisée ou fendue en quatre par le bout. D'autres plants se formeront un jour au moyen des jets que l'on enterre en les courbant, et qui continuent de végéter dans le sol natal (8). D'autres n'ont pas besoin de racines; ce sont les boutures mêmes des arbres, que l'on remet en terre en toute assurance.

Mais une merveille étonnante, c'est de voir un éclat de bois sec pousser des racines et produire un olivier (9); souvent même les rameaux d'un arbre se changer impunément en ceux d'un autre par l'insertion d'une greffe, et le poirier porter des pommes, et la cornouille pierreuse rougir sur un prunier (10). Vous donc, habitans des campagnes, apprenez la manière de traiter chaque espèce, adoucissez par la culture l'amertume du fruit sauvage, ne laissez point de terre

Curva tenent, ut molle siler, lentæque genistæ,
Populus, et glaucâ canentia fronde salicta.
Pars autem posito surgunt de semine, ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovi quæ maxima frondet
Æsculus, atque habitæ Graiis oracula quercus.
Pullulat ab radice aliis densissisma sylva,
Ut cerasis, ulmisque; etiam Parnassia laurus
Parva sub ingenti matris se subjicit umbrâ.
Hos natura modos primùm dedit; his genus omne
Sylvarum fruticumque viret, nemorumque sacrorum.
Sunt alii quos ipse viâ sibi repperit usus.
Hic plantas tenero abscindens de corpore matrum
Deposuit sulcis; hic stirpes obruit arvo,
Quadrifidasque sudes, et acuto robore vallos:
Sylvarumque aliæ pressos propaginis arcus
Exspectant, et viva suâ plantaria terrâ.
Nil radicis egent aliæ; summumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen:
Quin et caudicibus sectis (mirabile dictu)
Truditur è sicco radix oleagina ligno:
Et sæpè alterius ramos impunè videmus
Vertere in alterius, mutatamque insita mala
Ferre pyrum, et prunis lapidosa rubescere corna.
Quare agite, ô, proprios generatim discite cultus,

Agricolæ, fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terræ : juvat Ismara Baccho
Conserere, atque oleâ magnum vestire Taburnum.
  Sponte suâ quæ se tollunt in luminis auras,
Infœcunda quidem, sed læta et fortia surgunt,
Quippe solo natura subest. Tamen hæc quoque si quis
Inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,
Exuerint sylvestrem animum, cultuque frequenti
In quascumque voces artes haud tarda sequentur.
Nec non et sterilis quæ stirpibus exit ab imis,
Hoc faciet, vacuos si sit digesta per agros :
Nunc altæ frondes et rami matris opacant,
Crescentique adimunt fœtus, uruntque ferentem.
  Jam, quæ seminibus jactis se sustulit arbos,
Tarda venit, seris factura nepotibus umbram;
Pomaque degenerant succos oblita priores;
Et turpes avibus prædam fert uva racemos.
Scilicet omnibus est labor impendendus, et omnes
Cogendæ in sulcum, ac multâ mercede domandæ.
  Sed truncis oleæ meliùs, propagine vites
Respondent, solido Paphiæ de robore myrtus.
Plantis et duræ coryli nascuntur, et ingens
Fraxinus, Herculeæque arbos umbrosa coronæ,
Chaoniique patris glandes : etiam ardua palma

oisive

oisive; j'aime à voir sous ma main l'Ismare se peupler de vignes, et les orgueilleux coteaux de Taburne (11) se revêtir d'oliviers.

Les arbres qui naissent d'eux-mêmes n'ont point, il est vrai, la fécondité; mais ils deviennent beaux et vigoureux : c'est que le sol où ils sont leur est propre. Cependant, si vous les greffez, ou si vous les transplantez dans une terre préparée, ils se dépouilleront bientôt de ce qu'ils ont de sauvage, et, moyennant des soins assidus, ils se prêteront sans peine à tous vos desirs. Ce rejeton même, qui sort du pied d'un arbre, tout stérile qu'il est aujourd'hui, cessera de l'être si vous le plantez en ligne avec d'autres dans un champ découvert. Jusque-là le feuillage et les branches du tronc qui l'a produit l'étouffent de leur ombre, de sorte qu'il croît sans porter de fruits, et meurt dès qu'il en porte.

Quant à l'arbre qui vient de semence, il croît lentement, et ne donnera d'ombre qu'à vos petits-fils. Ses fruits dégénérés ne conservent point la saveur de leur origine; et si c'est une vigne, elle ne produit que de maigres raisins, dont les oiseaux font leur proie. Tous ces arbres demandent en effet du travail, tous veulent être dressés en pépinière, et ne deviennent féconds qu'à force d'ouvriers (12).

L'olivier se multiplie mieux de tronçons enfouis dans la terre, la vigne de provins, le myrte de rameaux déjà forts; mais c'est de rejetons transplantés avec leurs racines que se multiplient et le coudrier si dur, et le frêne altier, et l'arbre dont le feuillage épais fournit des couronnes aux fêtes d'Hercule (13), et celui que chérit le dieu de Dodone, et le palmier qui s'élance dans les

airs, et le sapin destiné à braver la fureur des flots. On ente le noyer franc sur la tige sauvage (14) de l'arboisier; ainsi le stérile platane devient un pommier vigoureux; ainsi l'on a vu le hêtre blanchir sa tête des fleurs du châtaignier, le frêne sauvage de celles du poirier, et la dent du sanglier broyer le gland sous des ormes.

Enter et écussonner (15) sont deux manières différentes de greffer les arbres. Tantôt, sur le nœud même que forme un bourgeon en voulant sortir de l'écorce, et en tâchant de rompre ses foibles enveloppes, on fait une incision légère et l'on insère sous l'écorce un bourgeon étranger que la pellicule intérieure nourrira de sa sève; tantôt l'on coupe un arbre dans un endroit où il n'y ait point de nœud; on y fait ensuite, avec le ciseau, une fente profonde où l'on introduit des jets d'un tronc plus fertile. L'arbre, bientôt après, pousse dans les airs des rameaux pleins de vigueur, étonné de se voir un nouveau feuillage, et des fruits bien différens des siens.

Il faut encore distinguer diverses espèces, soit d'ormes, soit de saules, soit de lotos (16) ou de cyprès. Il est des olives de différentes formes, les unes plus rondes, les autres plus longues, et les amères (17) qui tiennent le milieu. Il en faut dire autant des arbres fruitiers et des vergers d'Alcinoüs : le même rejeton ne produit point les poires de Crustume, celles de Syrie, et le Gros-Romain. Le raisin qui pend à nos arbres n'est point celui que l'on vendange à Lesbos (18). On connoît les vignes blanches de Thasos, on connoît celles d'Egypte; celles-ci se plaisent dans les terres

Nascitur, et casus abies visura marinos.
Inseritur verò ex fœtu nucis arbutus horrida;
Et steriles platani malos gessere valentes:
Castaneæ fagus, ornusque incanuit albo
Flore pyri; glandemque sues fregere sub ulmis.

Nec modus inserere atque oculos imponere simplex.
Nam quà se medio trudunt de cortice gemmæ,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus; huc alienâ ex arbore germen
Includunt, udoque docent inolescere libro:
Aut rursum enodes trunci resecantur, et altè
Finditur in solidum cuneis via; deindè feraces
Plantæ immittuntur: nec longum tempus, et ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,
Miraturque novas frondes, et non sua poma.

Præterea genus haud unum, nec fortibus ulmis,
Nec salici, lotoque, nec Idæis cyparissis.
Nec pingues unam in faciem nascuntur olivæ,
Orchades, et radii, et amarâ pausia baccâ,
Pomaque, et Alcinoi sylvæ: nec surculus idem
Crustumiis, Syriisque pyris, gravibusque volemis.
Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos.
Sunt Thasiæ vites, sunt et Mareotides albæ;

Pinguibus hæ terris habiles, levioribus illæ:
Et passo Psythia utilior, tenuisque Lageos
Tentatura pedes olim, vincturaque linguam;
Purpureæ, preciæque; et quo te carmine dicam,
Rhætica! nec cellis ideo contende Falernis.
Sunt etiam Ammineæ vites, firmissima vina,
Tmolus et assurgit quibus, et rex ipse Phanæus;
Argitisque minor, cui non certaverit ulla,
Aut tantùm fluere, aut totidem durare per annos.
Non ego te, Dis et mensis accepta secundis,
Transierim, Rhodia, et tumidis, Bumaste, racemis.
Sed neque quàm multæ species, nec nomina quæ sint,
Est numerus; neque enim numero comprendere refert.
Quem qui scire velit, Libyci velit æquoris idem
Discere quàm multæ zephyro turbentur arenæ;
Aut, ubi navigiis violentior incidit Eurus,
Nosse quot Ionii veniant ad littora fluctus.
  Nec verò terræ ferre omnes omnia possunt.
Fluminibus salices crassisque paludibus alni
Nascuntur; steriles saxosis montibus orni,
Littora myrtetis lætissima: denique apertos
Bacchus amat colles, Aquilonem et frigora taxi.
Aspice et extremis domitum cultoribus orbem,
Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos;

grasses, celles-là dans les terres légères. Les raisins de Psythie sont meilleurs pour la Malvoisie (19). Il en est de gris d'où sort un vin léger, qui, plus d'une fois, fera bégayer et chanceler le buveur. Il en est de rouges, il en est de précoces. Mais quels vers pourroient te chanter dignement, vin de Rhétie (20)! garde-toi cependant de le disputer aux celliers de Falerne. On vante aussi, pour leur vigueur, les vins d'Amminée (21), devant qui s'abaissent et le mont Tmolus; et le Phanée, ce roi des vignobles; et le petit Argos, qui ne le cède à aucun autre, soit pour l'abondance, soit pour la durée des vins qu'il produit. Et toi qui fais le charme de nos desserts et le plaisir des Dieux qu'on y invoque, aux Dieux ne plaise que je t'oublie, délicieux raisin de Rhode; et toi, Bumaste, dont la grosseur étonne les convives! Au reste, il n'est ni facile, ni fort important de dire combien il en est d'espèces, et quels en sont les noms. Qui voudroit en savoir le nombre auroit plus tôt compté les grains de sable que le vent soulève dans les plages de Libye, et les flots que la tempête amène vers les rivages, quand elle prépare les naufrages sur les mers d'Ionie.

Tout sol ne produit point toute espèce de plantes. Le saule naît au bord des rivières, l'aune dans la fange des marais, et le frêne sauvage sur les montagnes pierreuses. Des forêts de myrtes embellissent les contrées voisines de la mer; la vigne se plaît sur les coteaux exposés aux rayons du soleil, et l'if aime les lieux glacés où souffle l'Aquilon. Porte tes regards aux extrémités du monde, et chez l'Arabe qui habite l'Orient, et chez le Gélon qui cultive les contrées du Nord:

chaque arbre a sa patrie. L'Inde seule produit le noir ébène; le seul habitant de Saba voit pousser la tige qui donne l'encens. Te parlerai-je du bois odoriférant d'où coule le baume, et des gousses précieuses de l'acanthe toujours vert, et des forêts cotonneuses de l'Ethiopie, et de cette laine délicate que les Sères enlèvent de dessus les feuilles, et de ces forêts respectées dont s'enorgueillit l'Inde, plus voisine de l'Océan; cette contrée, la dernière du monde, où la flèche lancée avec force, n'atteignit jamais la hauteur des arbres, quoique ces peuples ne portent pas en vain le carquois?

La Médie produit cette pomme fortunée (22) dont le jus amer et froid est le plus prompt de tous les secours pour chasser un noir poison des veines de l'orphelin, quand sa cruelle marâtre a mêlé dans son breuvage des sucs venimeux, non sans murmurer quelques paroles malfaisantes. L'arbre est grand, et ressemble beaucoup au laurier : ce seroit le laurier même, sans une odeur toute différente qu'il exhale au loin. Sa feuille résiste à tous les efforts des vents, sa fleur tient fortement à la branche. Les Mèdes en prennent dans la bouche pour corriger la mauvaise haleine, et les vieillards asthmatiques s'en trouvent soulagés.

Mais ni les riches forêts des Mèdes, ni les rives enchantées du Gange, ni l'Hermus et ses sables d'or, ni la Bactriane, ni les Indes, ni l'Arabie et tout l'encens de son heureux terroir, n'oseroient le disputer à l'Italie (23).

Divisæ arboribus patriæ. Sola India nigrum
Fert ebenum, solis est thurea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno
Balsamaque, et baccas semper frondentis acanthi?
Quid nemora Æthiopum molli canentia lanâ?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?
Aut quos Oceano propior gerit India lucos,
Extremi sinus orbis; ubi aëra vincere summum
Arboris haud ullæ jactu potuere sagittæ?
Et gens illa quidem sumptis non tarda pharetris.

Media fert tristes succos, tardumque saporem
Felicis mali, quo non præsentius ullum,
Pocula si quando sævæ infecere novercæ,
Miscueruntque herbas, et non innoxia verba,
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.
Ipsa ingens arbos, faciemque simillima lauro;
Et, si non alium latè jactaret odorem,
Laurus erat: folia haud ullis labentia ventis;
Flos apprima tenax: animas et olentia Medi
Ora fovent illo, et senibus medicantur anhelis.

Sed neque Medorum sylvæ, ditissima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus,
Laudibus Italiæ certent; non Bactra, neque Indi,
Totaque thuriferis Panchaïa pinguis arenis.

Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem
Invertêre, satis immanis dentibus hydri;
Nec galeis, densisque virûm seges horruit hastis:
Sed gravidæ fruges, et Bacchi Massicus humor
Implevere; tenent oleæque, armentaque læta.
Hinc bellator equus campo sese arduus infert;
Hinc albi, Clitumne, greges, et maxima taurus
Victima, sæpè tuo perfusi flumine sacro,
Romanos ad templa Deûm duxere triumphos.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus æstas;
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.
At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum
Semina; nec miseros fallunt aconita legentes;
Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
Squameus in spiram tractu se colligit anguis.

Adde tot egregias urbes, operumque laborem,
Tot congesta manu præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subter labentia muros.
An mare quod suprà memorem, quodque alluit infrà?
Anne lacus tantos? te, Lari maxime; teque,
Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino?

L'Italie ne fut point labourée autrefois par ces taureaux dont les narines jetoient des torrens de feu ; jamais les dents d'un affreux dragon n'y furent semées; jamais ses champs ne se couvrirent de moissons d'hommes hérissés de casques et de javelots (24). Mais des épis chargés de grains, mais des vins de Massique, des oliviers, de joyeux troupeaux; voilà ce qu'elle offre partout en abondance. L'Italie nourrit dans ses pâturages et l'ardent coursier qui s'avance fièrement dans la plaine, et ces brebis blanches qui, baignées dans tes eaux saintes, dieu Clitumnus, ainsi que le superbe taureau, la plus noble des victimes, ont mille fois conduit au Capitole nos pompes triomphales.

Ici règne un printemps éternel; ici nous retrouvons l'été dans des mois qui ne sont pas les siens. Deux fois les brebis y sont mères, deux fois les arbres s'y couvrent de fruits; mais on n'y voit point les tigres pleins de rage, ni l'espèce cruelle des lions. Des infortunés n'y cueillent point, sans le savoir, de mortels poisons; et d'énormes serpens, hérissés d'écailles, déployant leurs anneaux immenses, ne rasent point rapidement la terre en replis tortueux.

Ajoutez à tous ces avantages tant de villes magnifiques, tant de travaux prodigieux, tant de forteresses construites sur des rocs escarpés, et ces fleuves qui coulent paisiblement sous des murs antiques. Parlerai-je des deux mers qui baignent ses rivages au nord et au midi ? des lacs immenses que renferme l'intérieur du pays ? Faut-il te nommer, toi, Laris (25), le plus grand de tous; et toi, Benac, dont les flots soulevés imitent les vagues et les frémissemens de la

mer en courroux? et ces havres nouveaux, ces moles hardis (26), qui défendent aujourd'hui le Lucrin, et contre lesquels l'onde indignée vient se briser en mugissant, dans ces lieux où le port Jule retentit au loin du bruit des flots repoussés d'une part, et leur offre de l'autre un libre passage pour aller se confondre avec ceux de l'Averne?

L'Italie a fait trouver dans son sein des veines d'argent, des mines de cuivre; ses rivières ont roulé l'or en abondance; elle a produit des peuples belliqueux, et le Marse et le Sabin, et l'infatigable Ligurien, et le Volsque adroit à manier la pique: elle a enfanté des Décius, des Marius, des Camille, à jamais célèbres; des Scipions, terribles dans les combats; et toi, César, le plus grand des hommes, toi qui, déjà vainqueur des peuples les plus reculés de l'Asie, repousses en ce moment, loin de nos frontières, l'Indien incapable de résister à ta valeur.

Je te salue, terre de Saturne (27), terre féconde en productions utiles, et non moins féconde en héros. C'est pour toi qu'osant puiser dans des sources inconnues au profane vulgaire, je chante aujourd'hui cet art cultivé et célébré depuis long-temps, écho du poète d'Ascra (28), dont ma voix répète aux Romains les divines leçons.

Il est temps de faire connoître les qualités des différens terroirs, la force, la couleur du sol, et les productions auxquelles la nature l'a rendu propre.

D'abord les terres rebelles à la culture, les collines ingrates, à peine enduites d'une légère couche d'argile mêlée de cailloux, et toujours hérissées de buissons, aiment à se couvrir des

An memorem portus, Lucrinoque addita claustra,
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia quà ponto longè sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?

Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
Hæc genus acre virûm, Marsos, pubemque Sabellam,
Assuetumque malo Ligurem, Volscosque verutos
Extulit; hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
Scipiadas duros bello; et te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris,
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm: tibi res antiquæ laudis et artis
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes;
Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

Nunc locus arvorum ingeniis: quæ robora cuique,
Quis color, et quæ sit rebus natura ferendis.

Difficiles primùm terræ, collesque maligni,
Tenuis ubi argilla, et dumosis calculus arvis,

Palladiâ gaudent sylvâ vivacis olivæ.
Indicio est tractu surgens oleaster eodem
Plurimus, et strati baccis sylvestribus agri.
At quæ pinguis humus, dulcique uligine læta,
Quique frequens herbis et fertilis ubere campus,
Qualem sæpè cavâ montis convalle solemus
Despicere; huc summis liquuntur rupibus amnes,
Felicemque trahunt limum; quique editus Austro,
Et filicem curvis invisam pascit aratris:
Hic tibi prævalidas olim multoque fluentes
Sufficiet Baccho vites; hic fertilis uvæ,
Hic laticis, qualem pateris libamus et auro,
Inflavit cùm pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
Lancibus et pandis fumantia reddimus exta.

Sin armenta magis studium, vitulosque tueri,
Aut fœtus ovium, aut urentes culta capellas;
Saltus et saturi petito longinqua Tarenti,
Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos.
Non liquidi gregibus fontes, non gramina desunt;
Et quantùm longis carpent armenta diebus,
Exiguâ tantùm gelidus ros nocte reponet.

Nigra ferè, et presso pinguis sub vomere terra,
Et cui putre solum (namque hoc imitamur arando),

rejetons vivaces de l'arbre cher à Minerve. On en juge par le grand nombre d'oliviers sauvages qui croissent sur le même coteau, et par leurs fruits dont la terre est jonchée. Au contraire, un terrain gras, qu'une douce humidité vivifie, où l'herbe croît en abondance (29), où tout annonce la fécondité; et tel que du haut d'une montagne nous voyons à nos pieds une vallée profonde arrosée par les eaux qui tombent des rochers, et viennent y déposer un heureux limon, si d'ailleurs il est exposé au midi, si le soc du laboureur y rencontre la fougère importune: voilà celui qui convient à la vigne; voilà celui qui te donnera des ceps vigoureux, chargés de grapes vineuses et pleines d'un jus délicieux, pareil au nectar que nous offrons aux Dieux dans des coupes d'or, quand, au son de la flûte d'ivoire d'un Thyrrénien joufflu, nous plaçons sur les autels, dans de larges bassins, les entrailles fumantes de nos victimes.

Préfères-tu le soin des troupeaux? veux-tu voir bondir autour de toi les jeunes taureaux, les agneaux avec leurs mères, et les chèvres toujours nuisibles aux guérets? choisis un pays couvert de bois; cherche, au bout de l'Italie, les riches pâturages de Tarente, ou quelque plaine semblable à celle que regrette encore l'infortunée Mantoue, sur les bords verdoyans d'un fleuve habité par des cygnes (30) d'une blancheur éclatante. C'est là que tes troupeaux trouveront des eaux pures, un gazon toujours renaissant; et ce qu'ils auront brouté pendant le plus long jour, y sera reproduit avec usure par la rosée de la plus courte nuit.

Une terre noirâtre et grasse sous le soc qu'on y enfonce, et celle qui est naturellement friable,

qualité que l'on tâche d'imiter par le labour, est ce qui convient le plus au froment. Tu ne vois partir d'aucun autre champ un plus grand nombre de chariots regagnant lentement le logis, à l'aide des bœufs qui les traînent. Joins-y celle d'où le cultivateur a fait disparoître une forêt qui lui choquoit la vue, abattant sans pitié des bois longtemps inutiles, et enlevant avec leurs racines profondes les antiques demeures des oiseaux : leurs habitans, forcés d'abandonner leurs nids, ont fui dans les airs; et ce terrain sauvage est devenu une belle plaine sous le tranchant de la charrue.

Mais le maigre gravier qui couvre la pente d'un coteau, fournit à peine quelques foibles tiges de lavande et de romarin pour les abeilles. Il en est de même d'un tuf rude au toucher, et de la craie que tu vois minée par de noirs serpens; car c'est là, dit-on, que ces reptiles trouvent sur-tout leurs alimens favoris et leurs retraites tortueuses. Cet autre terrain d'où s'élève un léger brouillard formé des vapeurs qu'il exhale, qui semble pomper l'humidité et la renvoyer à son gré, toujours richement paré de sa propre verdure, ne rouillant et n'altérant point le fer par un acide rongeur, c'est celui où tu marieras le plus heureusement la vigne à l'ormeau; c'est celui qui te donnera des olives en abondance: docile à la culture, il fournira des pâturages à tes troupeaux, et ne sera point rebelle au soc de la charrue. Telles sont les riches plaines de Capoue et la côte voisine du mont Vésuve; tels sont les champs arrosés par le Clanius (31), cet incommode ruisseau qui fait déserter Acerra.

Je vais dire maintenant à quels signes tu pourras distinguer les différentes qualités du sol. Veux-tu savoir si la terre en est forte ou

Optima frumentis ; non ullo ex æquore cernes
Plura domum tardis decedere plaustra juvencis :
Aut unde iratus sylvam devexit arator,
Et nemora evertit multos ignava per annos,
Antiquasque domos avium cum stirpibus imis
Eruit : illæ altum nidis petiere relictis ;
At rudis enituit impulso vomere campus.

Nam jejuna quidem clivosi glarea ruris
Vix humiles apibus casias roremque ministrat :
Et tophus scaber, et nigris exesa chelydris
Creta : negant alios æquè serpentibus agros
Dulcem ferre cibum, et curvas præbere latebras.
Quæ tenuem exhalat nebulam, fumosque volucres,
Et bibit humorem, et, cùm vult, ex se ipsa remittit ;
Quæque suo viridi semper se gramine vestit,
Nec scabie et salsâ lædit rubigine ferrum ;
Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos ;
Illa ferax oleo est ; illam experiere colendo
Et facilem pecori, et patientem vomeris unci :
Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo
Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus Acerris.

Nunc, quo quamque modo possis cognoscere, dicam.
Rara sit, an supra morem sit densa, requiras ;

Altera frumentis quoniam favet, altera Baccho;
Densa magis Cereri, rarissima quæque Lyæo;
Antè locum capies oculis, altèque jubebis
In solido puteum demitti, omnemque repones
Rursus humum, et pedibus summas æquabis arenas.
Si deerunt; rarum, pecorique et vitibus almis
Aptius uber erit: sin in sua posse negabunt
Ire loca, et scrobibus superabit terra repletis;
Spissus ager: glebas cunctantes crassaque terga
Exspecta, et validis terram proscinde juvencis.
Salsa autem tellus, et quæ perhibetur amara,
Frugibus infelix (ea nec mansuescit arando,
Nec Baccho genus, aut pomis sua nomina servat),
Tale dabit specimen: tu spisso vimine qualos,
Colaque prælorum fumosis deripe tectis.
Huc ager ille malus, dulcesque à fontibus undæ
Ad plenum calcentur: aqua eluctabitur omnis
Scilicet, et grandes ibunt per vimina guttæ;
At sapor indicium faciet manifestus, et ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaror.
Pinguis item quæ sit tellus, hoc denique pacto
Discimus: haud unquam manibus jactata fatiscit,
Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo.
Humida majores herbas alit, ipsaque justo
Lætior: ah! nimiùm ne sit mihi fertilis illa;

légère, et conséquemment plus favorable au froment ou à la vigne, car les terres fortes sont meilleures pour les dons de Cérès, et les terres légères pour ceux de Bacchus? choisis des yeux un endroit commode; fais-y creuser un puits dans le massif, à une certaine profondeur; puis rejette dedans la terre que tu en auras tirée; mets-la de niveau avec les pieds : si elle ne remplit pas entièrement son trou, c'est une terre légère qui conviendra mieux à la pâture et à la vigne; mais si tout n'y rentre pas, et qu'il en reste encore après que la fosse est comblée, c'est une terre forte où la charrue soulèvera avec peine une glèbe grasse et pesante. Emploie, pour ouvrir son sein, tes plus vigoureux taureaux.

Il y a des terres salées et amères où le blé réussit peu, que le labour ne sauroit adoucir; où la vigne et les arbres fruitiers dégénèrent promptement : voici le moyen de les connoître. Détache de tes planchers enfumés, des couloirs de pressoir et des mannes d'osier d'un tissu serré; remplis-les de cétte malheureuse terre; verse par-dessus l'eau douce d'une fontaine, puis foule le tout avec les pieds : toute l'eau cherchant à s'échapper, sortira goutte à goutte à travers le tissu d'osier, et l'amertume qui blessera ton palais, te fera faire une triste grimace.

La terre grasse se distingue aussi à des marques sûres : tu as beau la pétrir et la tourmenter dans tes mains, elle ne s'émie jamais; au contraire, elle s'attache à tes doigts (32) comme une poix gluante.

Un sol humide se connoît à la hauteur de l'herbe : il n'annonce que trop de fécondité. Crains qu'il ne soit fertile jusqu'à l'excès, et n'abuse de

sa force en déployant avant les autres des épis prématurés !

Une terre plus ou moins lourde se fait assez connoître par son poids ; il suffit aussi des yeux pour distinguer si elle est noire ou de telle autre couleur, mais il n'est point facile de découvrir si elle est froide. Cette funeste qualité s'annonce quelquefois par les arbres qui s'y trouvent, tels que les pins, les ifs ou le lierre noir.

Ces observations faites, si tu veux planter la vigne, songe de bonne heure à y préparer le sol, à couper de mille fossés le penchant des coteaux : que la glèbe retournée ait essuyé les fureurs de l'Aquilon, avant de recevoir dans son sein ce joyeux plant. Les terres meubles sont les meilleures ; c'est une qualité que leur procurent les vents, les gelées, et les bras du robuste vigneron sans cesse remuant ce sol devenu friable.

Le cultivateur, à la vigilance de qui rien n'échappe, a soin de choisir, et pour sa pépinière et pour le plant qu'il veut former, un terrain analogue (33), de peur que le jeune bois ne supporte point le changement subit de sol nourricier. On porte l'attention jusqu'à marquer sur l'écorce le point de l'horizon qu'elle regardoit ; en sorte que l'arbrisseau, replanté dans le même sens, essuie toujours du même côté et les chaleurs du midi et les rigueurs du nord : tant est grande la force des premières habitudes !

Examine, avant tout, s'il vaut mieux planter la vigne sur les coteaux ou en plaine. Si tu lui destines une terre grasse, serre les rangs de tes marcottes : le vin ne dégénère point dans un sol fertile, bien garni de ceps. Préfères-tu la pente d'un terrain inégal et le dos des collines, donne

Neu se prævalidam primis ostendat aristis !
  Quæ gravis est, ipso tacitam se pondere prodit,
Quæque levis. Promptum est oculis prædiscere nigram,
Et quis cui color : at sceleratum exquirere frigus
Difficile est; piceæ tantùm, taxique nocentes
Interdum, aut ederæ pandunt vestigia nigræ.
  His animadversis, terram multò antè memento
Excoquere, et magnos scrobibus concidere montes;
Antè supinatas Aquiloni ostendere glebas,
Quàm lætum infodias vitis genus : optima putri
Arva solo; id venti curant, gelidæque pruinæ,
Et labefacta movens robustus jugera fossor.
  At si quos haud ulla viros vigilantia fugit,
Antè locum similem exquirunt, ubi prima paretur
Arboribus seges, et quò mox digesta feratur,
Mutatam ignorent subitò ne semina matrem.
Quin etiam cœli regionem in cortice signant;
Ut, quo quæque modo steterit, quâ parte calores
Austrinos tulerit, quæ terga obverterit axi,
Restituant : adeò in teneris consuescere multum est!
  Collibus an plano meliùs sit ponere vites
Quære priùs. Si pinguis agros metabere campi,
Densa sere : in denso non segnior ubere Bacchus.
Sin tumulis acclive solum, collesque supinos :

Indulge ordinibus; nec seciùs omnis in unguem
Arboribus positis secto via limite quadret.
Ut sæpè ingenti bello cùm longa cohortes
Explicuit legio, et campo stetit agmen aperto,
Directæque acies, ac latè fluctuat omnis
Ære renidenti tellus; necdum horrida miscent
Prælia, sed dubius mediis Mars errat in armis:
Omnia sint paribus numeris dimensa viarum;
Non animum modò uti pascat prospectus inanem,
Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
Terra, neque in vacuum poterunt se extendere rami.

Forsitan et scrobibus quæ sint fastigia quæras.
Ausim vel tenui vitem committere sulco.
Altiùs ac penitùs terræ defigitur arbos,
Æsculus imprimis, quæ quantùm vertice ad auras
Æthereas, tantùm radice in Tartara tendit.
Ergo non hyemes illam, non flabra, neque imbres
Convellunt: immota manet, multosque per annos
Multa virûm volvens durando secula vincit.
Tum fortes latè ramos et brachia tendens
Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram.

Neve tibi ad solem vergant vineta cadentem;
Neve inter vites corylum sere; neve flagella

à tes ceps plus d'espace; mais que partout alignés avec soin, ils laissent entr'eux des intervalles réguliers, comme autant de routes qui se coupent à angles droits. Telle aux approches d'un grand combat une armée étend et développe au loin ses bataillons; une vaste plaine se couvre de guerriers rangés sur des lignes droites et parallèles; on voit briller de toute part l'éclat ondoyant de l'airain; les armes meurtrières ne se mêlent point encore; Mars suspend sa fureur, et parcourt les rangs d'un pas incertain : partage ainsi ton terrain en allées uniformes, non pour repaître tes yeux d'une vaine symétrie, mais parce qu'autrement la terre ne fourniroit point à tous tes jeunes plants une égale nourriture, et que leurs rangs trop pressés ne pourroient étendre librement leurs rameaux.

Peut-être aussi demanderas-tu quelle doit être la profondeur des fosses. Je confierois hardiment la vigne à de simples sillons; mais l'arbre doit être enfoncé plus avant dans la terre, sur-tout le chêne, dont la racine descend vers le séjour des morts autant que sa cime s'élève vers le ciel : aussi, ni les tempêtes, ni les Aquilons, ni les torrens, ne peuvent-ils l'ébranler. Il résiste à toute leur violence, et voit, dans sa longue durée, plusieurs générations d'hommes s'écouler devant lui; son vieux tronc déploie au loin de fortes branches, comme autant de bras vigoureux, et soutient seul un ombrage immense dont il est le centre.

Que tes vignes ne soient point exposées au soleil couchant; ne mêle point de coudrier entre tes ceps; ne va point chercher l'extrémité des

tiges, ni rompre des sions au sommet, pour en former tes plants, tant l'arbre a de prédilection pour la terre; n'offense pas leurs fibres délicates avec un fer émoussé; ne plante point dans les intervalles des troncs d'oliviers sauvages. Souvent d'imprudens bergers y laissent tomber une étincelle, qui, d'abord cachée sous l'écorce huileuse, communique bientôt le feu au corps de l'arbre. Déjà la flamme dévorante s'est élancée vers la cime avec une explosion dont tout le ciel a retenti; déjà elle court de branche en branche, et déploie d'arbre en arbre sa rage victorieuse : tout le bois n'est plus qu'un vaste embrasement; une épaisse fumée s'élève dans les airs, et couvre le ciel d'un nuage ténébreux; sur-tout, si quelque ouragan vient fondre en ce moment sur cette forêt, et que le vent, poussant devant lui la flamme, augmente encore la violence de l'incendie. Dès-lors n'espère plus que tes ceps renaissent de leur souche, ni que le tranchant du fer les rappelle à la vie, ou qu'ils repoussent de terre aussi verts et vigoureux qu'ils étoient auparavant: le triste olivier, avec ses feuilles amères, survit seul au désastre.

Que personne, fût-ce le plus sage des hommes, ne te persuade de remuer le sol engourdi, tant que Borée souffle sur la terre : l'hiver et ses glaçons ferment alors son sein, et ne permettent pas au jeune plant que tu y jettes, de pousser des racines dans la glèbe endurcie. La meilleure saison pour planter la vigne, est lorsque les beaux jours du printemps ramènent dans nos climats l'oiseau argenté (34) que redoutent les longues couleuvres; ou vers les premiers froids de l'automne, quand les ardeurs de l'été sont passées, et que le soleil, pressant ses coursiers rapides, n'a

Summa pete, aut summas defringe ex arbore plantas;
(Tantus amor terræ!) neu ferro læde retuso
Semina; neve oleæ sylvestres insere truncos:
Nam sæpè incautis pastoribus excidit ignis,
Qui furtim pingui primùm sub cortice tectus
Robora comprendit, frondesque elapsus in altas
Ingentem cœlo sonitum dedit: inde secutus
Per ramos victor, perque alta cacumina regnat,
Et totum involvit flammis nemus, et ruit atram
Ad cœlum piceâ crassus caligine nubem;
Præsertim si tempestas à vertice sylvis
Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.
Hoc ubi, non à stirpe valent, cæsæque reverti
Possunt, atque imâ similes revirescere terrâ:
Infelix superat foliis oleaster amaris.

Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor
Tellurem Borea rigidam spirante movere.
Rura gelu tum claudit hyems, nec semine jacto
Concretam patitur radicem affigere terræ.
Optima vinetis satio est, cùm vere rubenti
Candida venit avis, longis invisa colubris;
Prima vel autumni sub frigora, cùm rapidus sol

Nondum hyemem contingit equis, jam prӕterit ӕstas.

Ver adeò frondi nemorum, ver utile sylvis:
Vere tument terrӕ, et genitalia semina poscunt:
Tum Pater omnipotens fœcundis imbribus ӕther
Conjugis in gremium lӕtӕ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus.
Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus.
Parturit almus ager, zephyrique tepentibus auris
Laxant arva sinus: superat tener omnibus humor;
Inque novos soles audent se gramina tutò
Credere; nec metuit surgentes pampinus Austros,
Aut actum cœlo magnis Aquilonibus imbrem;
Sed trudit gemmas, et frondes explicat omnes.

Non alios primâ crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim: ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, et hybernis parcebant flatibus Euri;
Cùm primùm lucem pecudes hausere, virûmque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Immissӕque ferӕ sylvis, et sidera cœlo.
Nec res hunc tenerӕ possent perferre laborem,
Sinon tanta quies iret frigusque caloremque

point

point encore atteint les constellations de l'hiver.

Le printemps rend aux bois leur verdure, le printemps rend la vie aux forêts; au printemps la terre se dilate et demande au laboureur la semence qu'elle doit animer: c'est alors que le grand dieu de l'air vient se résoudre en pluies fécondes, sur le sein de son épouse attendrie; c'est alors que, remplissant ce vaste corps de son influence toute puissante, il y nourrit les germes de toutes les productions. Alors les bosquets retentissent du concert harmonieux des oiseaux, les troupeaux renouvellent leurs amours durant les jours marqués par la nature, la campagne s'anime d'une heureuse fécondité, l'haleine des zéphyrs pénètre d'une douce chaleur la glèbe amollie, une sève abondante circule dans tous les végétaux, les jeunes plantes ne craignent plus de s'épanouir aux rayons d'un soleil nouveau, et sans redouter ni les vents orageux du midi, ni les pluies froides que chasse devant lui l'impétueux Aquilon, la vigne fait sortir ses bourgeons, et commence à déployer tout son feuillage.

Sans doute le monde naissant ne vit pas briller de plus beaux jours; alors point d'autre saison: printemps éternel; le printemps seul remplissoit le grand cercle de l'année. Jamais les vents n'avoient soufflé la froidure, quand pour la première fois les animaux ouvrirent les yeux à la lumière, quand une race de fer sortit du sein de la terre encore brute (35), quand les bêtes féroces s'emparèrent des forêts, et les étoiles, de la voûte céleste. Tout est changé: les tendres productions de la nature ne soutiendroient aujourd'hui ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été, si entre l'une et l'autre

saison ne survenoit ce repos plein de charmes, et si le ciel ne daignoit secourir la terre par une plus douce température. Enfin, quelles que soient les jeunes plantes dont tu garnis le terrain, couvre-les de fumier, jette par-dessus assez de terre pour les cacher, n'oublie pas d'y enfouir des pierres spongieuses ou des débris de coquillages; par ce moyen les eaux filtreront, l'air s'insinuera, et les jeunes ceps s'élanceront avec vigueur: on a vu même des vignerons les charger d'une pierre ou d'un large tesson pour leur servir de défense, soit contre les pluies excessives, soit contre les ardeurs brûlantes de la Canicule.

Lorsque la vigne est plantée, ce qui reste à faire, c'est de ramener souvent la terre au pied du cep, d'avoir le hoyau sans cesse à la main, de fouiller même le sol avec le soc de la charrue, et de faire passer et repasser entre les rangs de ceps des bœufs infatigables; c'est ensuite de présenter à la jeune vigne, d'abord de légers roseaux et des baguettes dépouillées de leur écorce; ensuite des échalas de frêne et des bâtons fourchus, à l'aide desquels elle apprenne à s'élever, à résister aux secousses des vents, et à gagner, d'étage en étage, le sommet des ormes.

Durant les premières pousses d'un feuillage naissant, épargne le bois encore tendre; laisse-le s'élever en liberté et s'élancer dans les airs par des jets heureux. Ce n'est pas le temps d'avoir recours au tranchant du fer; ôte seulement les feuilles superflues en les pinçant du bout des doigts: mais dès que tu verras les rameaux plus robustes, embrasser fortement les ormes, alors prends le fer sans crainte, coupe, taille, re-

Inter, et exciperet cœli indulgentia terras.
Quod superest, quæcumque premes virgulta per agros,
Sparge fimo pingui, et multâ memor occule terrâ;
Aut lapidem bibulum, aut squalentes infode conchas;
Inter enim labentur aquæ, tenuisque subibit
Halitus, atque animos tollent sata: jamque reperti
Qui saxo super atque ingentis pondere testæ
Urgerent; hoc effusos munimen ad imbres;
Hoc, ubi hiulca siti findit Canis æstifer arva.

Seminibus positis, superest deducere terram
Sæpiùs ad capita, et duros jactare bidentes;
Aut presso exercere solum sub vomere, et ipsa
Flectere luctantes inter vineta juvencos;
Tum leves calamos et rasæ hastilia virgæ,
Fraxineasque aptare sudes, furcasque bicornes,
Viribus eniti quarum, et contemnere ventos
Assuescant, summasque sequi tabulata per ulmos.

Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris; et dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis;
Ipsa acies nondum falcis tentanda, sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde;

Antè reformidant ferrum : tum denique dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes.

Texendæ sepes etiam, et pecus omne tenendum est,
Præcipuè dum frons tenera imprudensque laborum :
Cui super indignas hyemes, solemque potentem,
Sylvestres uri assiduè capreæque sequaces
Illudunt ; pascuntur oves, avidæque juvencæ.
Frigora nec tantùm canâ concreta pruinâ,
Aut gravis incumbens scopulis arentibus æstas,
Quantùm illi nocuere greges, durique venenum
Dentis, et admorso signata in stirpe cicatrix.

Non aliam ob culpam Baccho caper omnibus aris
Cæditur, et veteres ineunt proscenia ludi ;
Præmiaque ingeniis pagos et compita circum
Theseidæ posuere, atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliere per utres.
Nec non Ausonii, Trojâ gens missa, coloni
Versibus incomptis ludunt, risuque soluto,
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis :
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu.
Hinc omnis largo pubescit vinea fœtu ;
Complentur vallesque cavæ, saltusque profundi,
Et quocumque Deus circùm caput egit honestum.

tranche l'excès des branches, et réprime sévèrement un luxe inutile.

Entoure aussi le jeune plant de haies, écartes-en tes troupeaux, sur-tout quand la feuille est encore tendre et incapable de résistance. Déjà en butte aux outrages de l'hiver et aux coups d'un soleil brûlant, souvent il essuie encore les insultes des buffles de la forêt voisine, et des chevreuils importuns; les brebis y viennent paître, ainsi que la génisse gourmande: et ni les frimas dont l'hiver blanchit les plaines, ni le soleil d'été donnant à plomb sur les coteaux desséchés, ne furent jamais aussi nuisibles à la vigne, que le passage de ces animaux, que le venin de leur dent meurtrière, et leur morsure imprimée dans le bois.

Voilà le crime pour lequel on immole en tous lieux un bouc sur l'autel de Bacchus; de là ces premiers spectacles offerts sur un théâtre; de là ces prix proposés au génie, dans les bourgs et les carrefours, par les enfans de Thésée; et ces jeux dans lesquels, égayés par le vin, ils sautoient au milieu d'une prairie sur des outres enflés et frottés d'huile. Nos bons Latins, à leur exemple, quoique Troyens d'origine, célèbrent ces fêtes par des vers rustiques, en riant à gorge déployée; puis, se faisant des figures grotesques à l'aide d'une écorce appliquée sur le visage, ils t'invoquent, Dieu Bacchus, par des chants pleins d'alégresse, et suspendent en ton honneur leurs masques légers au haut d'un pin. Dès-lors tout le vignoble pousse des grappes en abondance; les vallons et les coteaux, tous les lieux que l'aimable Dieu a visités se couvrent de fer-

tiles vendanges : honneur et gloire à Bacchus ! célébrons ses fêtes, répétons à sa louange les hymnes de nos pères, mettons à ses pieds des gâteaux et des bassins de fruits ; que le don sacré soit mené par les cornes devant son autel, et que des broches de coudrier nous servent à faire rôtir les entrailles de la victime.

La vigne exige encore un nouveau travail, et l'on ne sauroit lui en donner assez (36) ; il faut trois ou quatre fois l'an remuer tout le sol avec la bèche, en briser sans cesse les mottes avec les dents du hoyau ; il faut soulager cette forêt de ceps de son feuillage superflu : c'est pour le vigneron un cercle de travaux qui finit avec l'année pour recommencer avec elle. Lors même que la vigne a vu tomber ses dernières feuilles, et que le froid Borée a dépouillé les bois de leur parure, le laborieux cultivateur porte déjà sur l'année suivante ses soins prévoyans, et, l'arme de Saturne à la main (37), il parcourt la vigne abandonnée, élague les ceps et les façonne par une taille industrieuse. Sois donc le premier à bêcher la terre, à enlever le sarment pour le brûler, à remporter les échalas à la maison ; mais sois le dernier à vendanger. Deux fois la vigne est offusquée par l'ombre d'un feuillage trop épais, deux fois elle est étouffée par la quantité d'herbes importunes : autant de pénibles travaux. Félicite le possesseur d'un vaste domaine, mais n'en demande qu'un petit à cultiver. Ce n'est pas tout : il faut aller couper le houx dans la forêt, et le jonc sur le bord des fleuves ; l'osier qui croît sans culture, n'est pas non plus à négliger. Déjà les vignes sont liées, déjà la serpe se repose, et

Ergo ritè suum Baccho dicemus honorem
Carminibus patriis, lancesque et liba feremus;
Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram,
Pinguiaque in verubus torrebimus exta colurnis.

Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui numquam exhausti satis est: namque omne quotannis
Terque quaterque solum scindendum, glebaque versis
Æternùm frangenda bidentibus, omne levandum
Fronde nemus: redit agricolis labor actus in orbem,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.
Et jam olim seras posuit cùm vinea frondes,
Frigidus et sylvis Aquilo decussit honorem;
Jam tum acer curas venientem extendit in annum
Rusticus, et curvo Saturni dente relictam
Persequitur vitem attondens, fingitque putando.
Primus humum fodito, primus devecta cremato
Sarmenta, et vallos primus sub tecta referto;
Postremus metito. Bis vitibus ingruit umbra:
Bis segetem densis obducunt sentibus herbæ:
Durus uterque labor. Laudato ingentia rura,
Exiguum colito. Nec non etiam aspera rusci
Vimina per sylvam, et ripis fluvialis arundo
Cæditur, incultique exercet cura salicti.
Jam vinctæ vites, jam falcem arbusta reponunt;

Jam canit extremos effœtus vinitor antes.
Sollicitanda tamen tellus, pulvisque movendus;
Et jam maturis metuendus Jupiter uvis.

Contrà, non ulla est oleis cultura: neque illæ
Procurvam exspectant falcem, rastrosque tenaces,
Cùm semel hæserunt arvis, aurasque tulerunt.
Ipsa satis tellus, cùm dente recluditur unco,
Sufficit humorem, et gravidas cum vomere fruges.
Hoc pinguem et placitam paci nutritor olivam.

Poma quoque, ut primùm truncos sensere valentes,
Et vires habuere suas, ad sidera raptim
Vi propriâ nituntur, opisque haud indiga nostræ.
Nec minùs interea fœtu nemus omne gravescit,
Sanguineisque inculta rubent aviaria baccis;
Tondentur cytisi: tædas sylva alta ministrat;
Pascunturque ignes nocturni, et lumina fundunt.
Et dubitant homines serere, atque impendere curam?
Quid majora sequar? Salices, humilesque genistæ,
Aut illæ pecori frondem, aut pastoribus umbram
Sufficiunt, sepemque satis, et pabula melli.
Et juvat undantem buxo spectare Cytorum,
Naryciæque picis lucos: juvat arva videre
Non rastris hominum, non ulli obnoxia curæ.

le vigneron fatigué achève en chantant de façonner ses derniers ceps. Cependant il faut encore tourmenter la terre, la réduire en poudre, et toujours craindre les injures du temps, lors même que le raisin est parvenu à sa maturité.

L'olivier, au contraire, ne demande point de culture : sitôt qu'il a pris racine et soutenu le grand air, il n'attend plus le secours de la serpe, ni les dents du hoyau. La terre une fois remuée, fournit au plant le suc nécessaire ; à peine a-t-elle senti le soc de la charrue, qu'elle fait pulluler les bourgeons à fruit. Nourris ainsi les baies grasses du pacifique olivier.

L'arbre fruitier n'exige pas plus de soin dès qu'il a pris sa force et qu'il sent son tronc affermi ; de lui-même, et sans notre secours, il s'élance rapidement dans l'air : point d'arbre dans les bois qui ne se charge également de fruit. L'inculte buisson, couvert de ses baies rouges, paroît tout en feu ; le cytise offre aux troupeaux le superflu de son feuillage ; les forêts fournissent les bois résineux qui nous échauffent et nous éclairent durant la nuit ; et l'homme hésiteroit de planter et d'y mettre quelque soin ! Est-il besoin d'insister sur ces grandes productions de la nature ? les saules, les humbles genêts ne procurent-ils pas aux troupeaux des feuilles nourrissantes, aux bergers une ombre salutaire, aux guérets des enclos de haies, aux abeilles des sucs pour composer leur miel ? On aime à voir les buis ondoyans qui couvrent le mont Cytore, et les sombres forêts d'où nous vient la poix de Narycie ; on aime à les voir ces terres qui n'attendent, pour produire, ni les hoyaux, ni l'insdustrie des hommes ; même, sur les sommets du Cau-

case, des forêts stériles, sans cesse battues, sans cesse fracassées par des vents impétueux, ont aussi leur fécondité : elles procurent des bois utiles, des pins pour les vaisseaux, des cèdres et des cyprès pour les maisons. Le laboureur en tire des rayons et de solides moyeux pour les roues de ses chariots; le constructeur, des varangues pour le carenage.

Le saule nous donne en abondance son osier flexible, l'orme son feuillage, le myrte ses jets vigoureux, ainsi que le cornouiller recherché pour la guerre. L'if ployé avec force devient un arc dans la main du Parthe (38); le tilleul sans nœuds, et le buis arrondi avec le tour, cèdent au fer aigu qui les creuse, et prennent une forme au gré de l'ouvrier. Vois l'aune voguer sur le Pô, et parcourir légèrement la surface de l'onde rapide; vois les abeilles loger leurs essaims sous des écorces creuses, et se faire une ruche d'un chêne miné par les ans. Jamais les dons de Bacchus offrirent-ils rien de si merveilleux? Hélas! ils ont même produit des crimes! ils ont précipité dans l'ombre du trépas des Centaures furieux, et Rhétus et Pholus, et cet Hylée qui, saisissant un énorme cratère, menaçoit d'exterminer tous les Lapithes.

O trop heureux les habitans des campagnes, s'ils savent connoître leur bonheur! eux à qui, loin du bruit des armes, la terre justement libérale présente avec profusion une nourriture facile. S'ils n'habitent point ces vastes palais où, le matin, des flots de courtisans se pressent et s'écoulent par de superbes portiques; si leurs simples asiles n'offrent point aux regards étonnés ces dômes hardis, soutenus par divers ordres

Ipsæ Caucaseo steriles in vertice sylvæ,
Quas animosi Euri assiduè franguntque feruntque,
Dant alios aliæ fœtus, dant utile lignum
Navigiis pinos, domibus cedrosque cupressosque.
Hinc radios trivere rotis, hinc tympana plaustris
Agricolæ, et pandas ratibus posuere carinas.
Viminibus salices fœcundæ, frondibus ulmi:
At myrtus validis hastilibus, et bona bello
Cornus: Ityræos taxi torquentur in arcus.
Nec tiliæ leves, aut torno rasile buxum,
Non formam accipiunt, ferroque cavantur acuto:
Nec non et torrentem undam levis innatat alnus
Missa Pado: nec non et apes examina condunt
Corticibusque cavis, vitiosæque ilicis alveo.
Quid memorandum æquè Baccheïa dona tulerunt?
Bacchus et ad culpam causas dedit: ille furentes
Centauros letho domuit, Rhœtumque, Pholumque,
Et magno Hylæum Lapithis cratere minantem.
O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint,
Agricolas! quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.
Si non ingentem foribus domus alta superbis
Manè salutantum totis vomit ædibus undam;
Nec varios inhiant pulchrâ testudine postes,

Illusasque auro vestes, Ephyreïaque æra,
Alba neque Assyrio fucatur lana veneno,
Nec casiâ liquidi corrumpitur usus olivi:
At secura quies, et nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt. Illic saltus ac lustra ferarum;
Et patiens operum, parvoque assueta juventus;
Sacra Deûm, sanctique patres: extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Me verò primùm dulces antè omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent;
Defectus Solis varios, Lunæque labores;
Unde tremor terris; quà vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis, rursusque in seipsa residant;
Quid tantùm Oceano properent se tingere Soles
Hyberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis;
Rura mihi, et rigui placeant in vallibus amnes;

de colonnes, ni ces riches étoffes où l'or se joue en mille dessins, ni les vases renommés de Corinthe; s'ils ne savent point altérer la blancheur des laines dans la pourpre d'Assyrie, ni corrompre par le mélange des aromates la limpidité des huiles, ils ont en échange la paix, la sécurité, la franchise et l'innocence, sources inépuisables de biens; ils ont des héritages où règne au loin la tranquillité; des grottes, des eaux vives, des vallons où l'on respire le frais, où l'on goûte, sous un arbre touffu, les douceurs du sommeil; ils ont des bocages où paissent leurs troupeaux, des forêts peuplées de bêtes fauves, une jeunesse laborieuse et frugale, des Dieux qu'ils encensent, des pères qu'ils honorent à l'égal des Dieux mêmes. Hélas! quand la Justice alloit abandonner la terre, ce fut au milieu d'eux que ses pieds laissèrent leur dernière empreinte.

Pour moi, daignent les Muses que je sers, pour qui je suis épris de l'amour le plus tendre; oui, daignent mes Divinités chéries me recevoir dans leurs aimables chœurs, et me faire connoître les mouvemens réguliers du Ciel et des astres (39); ce qui cause les défaillances du Soleil et de la Lune; ce qui fait trembler la terre; par quelle force la mer, soulevant la masse de ses eaux, franchit ses limites, et retombe ensuite sur elle-même; pourquoi le Soleil en hiver se précipite sitôt dans l'Océan; pourquoi dans d'autres mois la nuit est si tardive! Mais si mon sang refroidi par l'âge autour de mon cœur, ne me permet point d'atteindre à ces mystères sublimes de la nature, soyez au moins mes délices, lieux champêtres, vallons sans cesse rafraîchis par

des ruisseaux ! Que dans mon obscurité le bord des fleuves et l'ombre des forêts soient mes plus doux asiles! Oh! que ne suis-je dans ces plaines riantes qu'arrose le Sperchius (40), ou sur les sommets enchantés du Taygète, que les jeunes Lacédémoniennes firent retentir tant de fois du nom de Bacchus! Oh! qui me transportera dans les fraîches vallées de l'Hémus, et me couvrira de l'ombre épaisse de ses forêts!

Heureux l'homme qui a su pénétrer les causes de toutes choses! qui, libre de toute crainte, a mis sous ses pieds l'inexorable destin, et le vain bruit de l'avare Achéron (41)! non moins heureux celui qui connoît les Divinités des campagnes, le Dieu Pan, le vieux Sylvain, les Nymphes! Ah! rien n'émeut, rien ne trouble son ame, ni l'appareil des faisceaux, ni la pourpre des rois, ni la discorde qui sème les haines entre les frères, ni les Daces ligués venant fondre des bords du Danube sur nos provinces, ni les triomphes de Rome, ni la chute prochaine des Empires; son cœur ne fut jamais ni flétri par le spectacle douloureux de l'indigence, ni dévoré d'envie à la vue d'un riche: il a cueilli sur les arbres, il a moissonné dans les champs les biens que lui offroit la nature; il ne connoît ni l'inflexible rigueur des lois, ni les cris insensés du barreau, ni le dépôt public des procès. D'autres affrontent sur un frêle vaisseau la mer et ses écueils cachés, se précipitent au milieu des batailles, s'introduisent dans les cours et les palais des rois; l'un médite la ruine d'une ville et de ses malheureux habitans, pour boire un jour dans des verres d'agate et dormir sur la pourpre tyrienne; l'autre enferme ses richesses,

Flumina amem, sylvasque inglorius. O ubi campi,
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! ô qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ!

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille, Deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores!
Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres,
Aut conjurato descendens Dacus ab Istro;
Non res Romanæ, perituraque regna: neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere suâ, carpsit; nec ferrea jura,
Insanumque forum, aut populi tabularia vidit.
Sollicitant alii remis freta cæca, ruuntque
In ferrum, penetrant aulas et limina regum.
Hic petit excidiis urbem, miserosque Penates,
Ut gemmâ bibat, et Sarrano dormiat ostro;

Condit opes alius, defossoque incubat auro;
Hic stupet attonitus rostris; hunc plausus hiantem
Per cuneos (geminatur enim) plebisque patrumque
Corripuit : gaudent perfusi sanguine fratrum,
Exsilioque domos et dulcia limina mutant,
Atque alio patriam quærunt sub sole jacentem.

Agricola incurvo terram dimovit aratro :
Hinc anni labor, hinc patriam parvosque nepotes
Sustinet; hinc armenta boum, meritosque juvencos;
Nec requies, quin aut pomis exuberet annus,
Aut fœtu pecorum, aut Cerealis mergite culmi,
Proventuque oneret sulcos, atque horrea vincat.
Venit hyems, teritur Sicyonia bacca trapetis;
Glande sues læti redeunt; dant arbuta sylvæ;
Et varios ponit fœtus autumnus, et altè
Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.

Interea dulces pendent circum oscula nati :
Casta pudicitiam servat domus; ubera vaccæ
Lactea demittunt, pinguesque in gramine læto
Inter se adversis luctantur cornibus hædi.
Ipse dies agitat festos : fususque per herbam,
Ignis ubi in medio, et socii cratera coronant,

et garde nuit et jour des trésors enfouis : celui-ci contemple d'un œil avide la tribune où vient triompher l'orateur; celui-là s'enivre des applaudissemens redoublés et du peuple et de la noblesse, dont retentit l'amphithéâtre : tout couverts du sang de leurs frères, des frères s'applaudissent de leur crime; ils abandonnent sans regret pour un triste exil la maison chérie de leurs aïeux, et vont chercher sous un autre ciel une nouvelle patrie.

Le laboureur avec le soc de la charrue a forcé la terre d'ouvrir son sein : ce travail amène ceux de toute l'année, et c'est avec le fruit de ses sueurs qu'il soutient l'état et sa famille, qu'il nourrit ses troupeaux et ces mêmes bœufs qui le payent si bien par leurs services. Aussi, point de repos pour lui, qu'il n'ait vu dans la saison ses arbres ployant sous leurs fruits, ses troupeaux multipliés, ses sillons couverts de javelles et ses greniers regorgeans de blé. L'hiver est arrivé; l'olive se pile dans les pressoirs, les porcs reviennent de la forêt, rassasiés de glands; on va cueillir dans les bois les baies sauvages. Alors l'automne dépose ses diverses productions, et le soleil achève de mûrir, sur les coteaux pierreux, des raisins plus doux que le miel.

Au milieu de ces soins, un père voit sans cesse pendus à son cou les chers gages de son hymen; sa maison est le sanctuaire de la pudeur : les mères de ses troupeaux regagnent l'étable avec des pis pleins de lait; ses chevreaux bien nourris, s'entre-heurtant de leurs cornes, luttent ensemble sur le gazon. Lui-même il a ses jours de fête; couché sur l'herbe tendre avec les compagnons de ses travaux, autour d'un feu qu'ils

ont allumé, et d'un ample cratère dont le vin couronne les bords, il fait des libations en t'invoquant, puissant Dieu de la vigne; puis montrant un orme pour but à ses bergers, il les invite à disputer le prix du javelot, ou leur fait quitter leurs habits pour déployer dans une lutte champêtre la mâle vigueur de leurs membres robustes.

Ainsi vivoient autrefois les Sabins, ainsi vivoient Remus et son frère (42): c'est à ce genre de vie que le Toscan dut sa puissance; par-là Rome est devenue la merveille du monde, et seule a renfermé sept montagnes dans son enceinte.

Avant même que Jupiter eût usurpé le sceptre, avant qu'une race impie égorgeât les taureaux pour assouvir sa faim, telle étoit la vie que Saturne, au temps du siècle d'or, menoit sur la terre: on n'y entendoit point encore le son menaçant de la trompette, ni le bruit aigu du fer meurtrier sur l'enclume du robuste forgeron. Mais déjà nous avons fourni nous-mêmes une carrière assez longue; il est temps de délivrer du joug nos coursiers tout fumans de sueur.



Te, libans, Lenæe, vocat; pecorisque magistris
Velocis jaculi certamina ponit in ulmo,
Corporaque agresti nudat prædura palæstrâ.

Hanc olìm veteres vitam coluere Sabini,
Hanc Remus et frater; sic fortis Etruria crevit
Scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.

Antè etiam sceptrum Dictæi regis, et antè
Impia quàm cæsis gens est epulata juvencis,
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Necdum etiam audierant inflari classica, necdum
Impositos duris crepitare incudibus enses.
Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equûm fumantia solvere colla.



REMARQUES

SUR LE SECOND LIVRE.

(1) *Maintenant c'est toi, Bacchus*, etc., c'est-à-dire la vigne; *arbuta sylvestria*, les arbres non cultivés, les forêts; *prolem olivæ*, l'olivier, c'est-à-dire les arbres fruitiers, les vergers : tels sont les trois principaux objets de ce chant.

(2) *Du tardif olivier.* Virgile suppose que l'olivier est plus lent que les autres arbres à produire des fruits. Les anciens ont beaucoup exagéré à cet égard. Hésiode prétendoit que jamais homme n'avoit cueilli de fruit sur celui qu'il avoit planté. Les Grecs donnoient aussi à cet arbre les épithètes οψιγονος, οψικαρπος.

(3) *Viens, Dieu de la vigne;* mot à mot, *Dieu des pressoirs.* C'est la signification propre de *Lenæe*, de ληνος, pressoir. *Pater*, employé comme épithète, désigne la bonté paternelle; on l'applique également aux princes et aux autres divinités bienfaisantes.

(4) *Etalent leur riche parure* [floret], est pris ici métaphoriquement. La vigne chargée de raisins est l'ornement de la campagne.

(5) *Dans nos celliers.* Rien n'oblige à dériver le mot *labris* de *lavabrum*, lavoir. *Labra* signifie par lui-même les lèvres de quelque chose, et peut très-bien se prendre pour les bords de la cuve.

(6) *Dans le jus des raisins nouveaux* [musto novo], ne fait pas un pléonasme : *mustum* est le vin doux qui n'a pas encore bouilli; *novo* désigne celui de l'année actuelle.

(7) *Consacré à Jupiter.* Allusion à la forêt de Dodone, dont les chênes rendoient, dit-on, des oracles.

(8) *Que l'on enterre en les courbant*, etc. C'est ce que l'on appelle *provin, provigner.*

(9) *Et produire un olivier.* Ce seroit en effet une chose merveilleuse, si le fait étoit exactement vrai ; mais on peut très-bien supposer que la souche n'étoit pas entièrement desséchée, et qu'il y restoit encore assez de sève pour fermenter dans la terre.

(10) *Et la cornouille pierreuse rougir sur un prunier.* Pour cette seconde merveille, elle est bien réelle, et ne nous étonne plus, tant les effets s'en sont multipliés.

(11) *Et les orgueilleux coteaux de Taburne.* Le Taburne en Italie, et l'Ismare en Thrace, sont pris ici pour toutes les montagnes.

(12) *A force d'ouvriers* [multâ mercede]. *Merces* se prend ici pour le salaire que l'on donne chaque jour à l'ouvrier.

(13) *L'arbre dont le feuillage*, etc. : le peuplier. *Celui que chérit le Dieu de Dodone* : le chêne, consacré à Jupiter.

(14) *Sur la tige sauvage de l'arboisier* [horrida]. C'est comme si l'on disoit : *mal peigné, mal vêtu*, à cause de son maigre feuillage.

(15) *Ecussonner* [oculos imponere]. Les bourgeons sont ici considérés comme des yeux, et c'est de là qu'est venue, chez nous, l'expression, et peut-être l'idée d'inoculation.

(16) *Soit de lotos.* Le lotus, ou lotos, est un arbre d'Afrique qui, selon Pline, fournit aux habitans leur pain et leur vin ; ce qui les a fait nommer lotophages : on peut croire que c'est celui qui produit les jujubes.

(17) *Et les amères, qui tiennent le milieu.* Ce sont ces dernières que l'on pile pour en exprimer l'huile.

Et des vergers d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcyre. Son nom est devenu célèbre par la beauté des jardins qu'il cultivoit, ou plutôt par les merveilles qu'en dit Homère, à l'occasion de l'accueil favorable qu'il fit à Ulysse, jeté sur les côtes de cette île par un naufrage.

(18) *Que l'on vendange à Lesbos.* Méthymne étoit la principale ville de Lesbos, île de la mer Egée, aussi

bien que Thasos. Le vin d'Egypte prend ici son nom du lac Maréotis, dont les environs en étoient sans doute les vignobles les plus fameux.

(19) *Pour la malvoisie* [passo], se dit des raisins cuits au soleil, jusqu'à ce qu'ils ne contiennent plus qu'une liqueur extrêmement douce, que l'on en exprime alors pour en faire ce que nous appelons malvoisie. Quant au nom de Psythie, il désigne quelque canton de la Grèce dont nous ne connoissons pas la position.

(20) *Vin de Rhétie.* La Rhétie comprenoit le pays des Grisons, la Valteline, le Trentin et le Tirol. Il paroît que les vins en étoient fort estimés des Romains.

(21) *Les vins d'Amminée.* Amminée paroît être un canton de l'ancienne Thessalie. Le *Tmolus*, montagne de Lydie; le *Phanée*, promontoire de l'île de Cio; *Argitis*, vignoble des environs d'Argos, dans le Péloponèse; *Bumaste*, espèce de raisin, ainsi nommé à cause de sa grosseur.

(22) *La Médie produit cette pomme fortunée*: le citron. Il paroît que les anciens attribuoient à ce fruit plus de vertus que nous ne lui en connoissons.

(23) *N'oseroient le disputer à l'Italie.* Ici commence un magnifique éloge de cette riche contrée. Il étoit naturel que le poète cherchât à relever les avantages de son pays, et à le mettre, autant qu'il seroit possible, au-dessus de tous les autres. On y trouve sans doute un peu d'exagération, mais on le pardonne aisément au patriotisme de l'auteur, et sur-tout à la beauté de l'épisode.

(24) *Jamais ses champs ne se couvrirent de moissons d'hommes*, etc. Allusion aux merveilles fabuleuses de l'expédition des Argonautes pour la conquête de la Toison d'or.

(25) *Toi, Laris*: le lac de Come. *Benacus*: le lac de Garda.

(26) *Et ces havres nouveaux, ces moles hardis*, etc. Le poète représente ici les lieux tels qu'ils étoient de son temps. Il y avoit alors, entre Baïe et Pouzole, trois petites baies voisines, et communiquant l'une dans l'autre. La première étoit la baie proprement dite. Le Lucrin, que l'on en avoit séparé par une digue ou mole, formoit ainsi

un lac, qui communiquoit avec la troisième baie, formant de même un lac nommé Averne. Agrippa, moyennant une ouverture à la digue, fit du lac Lucrin un nouveau port, qui fut nommé le *port Jules*. Mais tous ces travaux ont été détruits par les bouleversemens arrivés dans ces contrées, et le Lucrin n'est plus qu'un marais stérile, qu'on a tenté plusieurs fois en vain de rendre praticable.

(27) *Je te salue, terre de Saturne :* allusion au séjour de ce Dieu en Italie, où la tradition populaire disoit qu'il avoit fait régner le siècle d'or.

(28) *Echo du poète d'Ascra.* Hésiode, natif d'Ascra en Béotie, et dont Virgile ne se donne ici que comme un simple imitateur, quoiqu'il ait laissé bien loin derrière lui son modèle.

(29) *Où l'herbe croît en abondance.* Il est à remarquer que cette nature de terrain, qui peut convenir à la vigne en Italie, ne produiroit pas en France le meilleur vin.

(30) *D'un fleuve habité par des cygnes*, etc. Le Mincio, ou Menzo. Le poète rappelle, en gémissant, les malheurs de sa patrie, victime des guerres civiles. Voyez la première et la neuvième Églogue.

(31) *Par le Clanius* : l'Agno, petite rivière sujette aux inondations.

(32) *Elle s'attache à tes doigts* (habendo); en grec, τῷ ἔχειν, par le maniement. Les gérondifs latins tiennent souvent lieu de cas obliques de l'infinitif considéré comme nom substantif.

(33) *Un terrain analogue*; sous-entendez *à celui où il doit être un jour transplanté.*

(34) *L'oiseau argenté :* la cigogne.

(35) *Quand une race de fer sortit du sein de la terre encore brute.* Il n'est pas ici question du prodige de Deucalion et de Pyrrha, mais bien de la naissance de cette génération coupable qui, selon la Fable, fut depuis exterminée par le déluge, et réparée par Deucalion.

(36) *Et l'on ne sauroit lui en donner assez* (satis exhausti), id est, *exhaustionis ;* ou bien suppléez *labo-*

ris, ou mieux encore, en faisant ainsi la construction de cette phrase : *labor qui nunquam habet satis exhausti*, id est, *qui nunquam est satis exhaustus*.

(37) *Et l'arme de Saturne à la main* : la petite serpe, ou serpette de vigneron.

(38) *Dans la main du Parthe* : l'Iturée, province voisine de l'empire des Parthes, et qui en dépendoit alors; car il paroît qu'elle passa depuis aux Romains, qui en nommoient les princes ou tétrarques.

(39) *Les mouvemens réguliers du ciel et des astres*. On voit bien ici qu'Uranie avoit son rang sur le Parnasse, et que Virgile ne regardoit point la physique comme étrangère à la poésie. Jopas, chez Didon, chante, la lyre en main, tous les objets ici désignés.

(40) *Ces plaines riantes qu'arrose le Sperchius*, etc. Le *Sperchius* est une rivière de Thessalie, dont les bords, ainsi que ceux du Pénée, offroient le séjour le plus délicieux. Le *Taygète*, montagne voisine de Sparte; *l'Hémus*, montagne de Thrace.

(41) *Et le vain bruit de l'avare Achéron*. Virgile parle ici de la philosophie proprement dite, telle qu'elle étoit de son temps, partagée en plusieurs sectes de diverses opinions, mais qui toutes s'accordoient à fronder les idées vulgaires sur les Enfers, et sur le sort des ames après la mort. Mais cette paix, cette sécurité que l'on croit trouver dans la philosophie, ne vaut pas, selon lui, celle que l'innocence assure aux habitans des campagnes.

(42) Romulus et Remus avoient été élevés au milieu des travaux de la campagne. Les Sabins étoient un peuple laborieux, habitant des montagnes de l'Apennin, dans le voisinage de Rome. Ils furent les plus redoutables ennemis de cette ville naissante, dont ils devinrent bientôt les citoyens et la principale force. On connoît l'histoire de l'enlèvement des Sabines, la guerre, et ensuite la réunion des deux peuples, qui en furent l'issue. L'Etrurie, séparée de Rome uniquement par le Tibre, fut long-temps en guerre avec les Romains. Les peuples qui l'habitoient formoient une république très-puissante. *V*. l'Enéide, liv. VIII, 479, et X, 144.

SUJET
DU TROISIÈME LIVRE DES GÉORGIQUES.

LE poète annonce la troisième partie de son ouvrage, par une apostrophe aux dieux des troupeaux. Avant d'entrer dans le détail, il jette un coup-d'œil de complaisance sur le sujet qu'il a choisi de préférence, comme plus intéressant pour sa nation, que tous ceux qui ont été traités tant de fois avant lui. Il se flatte de l'espérance d'illustrer, par ses ouvrages, et son nom et sa patrie. Déjà dans une sorte d'ivresse poétique, il prépare en imagination, sur les bords du Mincio, un temple magnifique, avec des fêtes brillantes, dont il veut qu'Auguste, vainqueur du monde entier, ait tous les honneurs.

Après cette digression pleine d'enthousiasme, il vient à son objet qui est le soin des troupeaux; il traite 1°. des chevaux et des bœufs; 2°. des brebis et des chèvres; 3°. des chiens; 4°. des précautions à prendre pour la conservation des animaux, soit contre les serpens, soit contre les maladies, et sur-tout contre les épidémies auxquelles les bestiaux sont souvent exposés. Le livre est terminé par la description d'une peste de cette nature, l'un des épisodes les plus intéressans de cet ouvrage.

GEORGICON.

LIBER TERTIUS.

TE quoque, magna Pales, et te, memorande, canemus,
Pastor ab Amphryso; vos sylvæ, amnesque Lycæi.

Cætera quæ vacuas tenuissent carmina mentes,
Omnia jam vulgata. Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer, et Latonia Delos,
Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno,
Acer equis? Tentanda via est, quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.
Primus ego in patriam mecum (modò vita supersit)
Aonio rediens deducam vertice Musas:
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas;
Et viridi in campo templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, et tenerâ prætexit arundine ripas.

In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.
Illi victor ego, et Tyrio conspectus in ostro,

LES GÉORGIQUES.

LIVRE TROISIÈME.

Tu seras aussi l'objet de mes chants, vénérable Palès (1); et toi, fameux pasteur des bords de l'Amphryse (2); et vous, bois et ruisseaux consacrés au Dieu de l'Arcadie.

Tous les autres sujets qui dans des vers harmonieux auroient occupé les esprits libres de soins profanes, sont maintenant usés. Qui ne connoît l'impérieux Eurysthée (3), et les autels sanglans de l'exécrable Busiris (4)? Qui n'a point chanté le jeune Hylas (5), Latone et son île merveilleuse, Hippodamie, Pélops, son épaule d'ivoire, et son adresse à diriger un char rapide? Il faut essayer si, par quelque route nouvelle, je puis aussi prendre l'essor, et, vainqueur de mes rivaux, attirer dans mon vol les yeux de l'univers. Daigne le ciel m'accorder assez de vie! je veux, de retour des sommets de l'Hélicon, amener le premier les Muses dans ma patrie : le premier, ô Mantoue, j'enrichirai ton sein des palmes d'Idumée (6); et, dans cette plaine verdoyante où le Mincio promène en serpentant son onde majestueuse entre des rives bordées de tendres roseaux, j'éleverai de mes mains un temple de marbre.

Au milieu de l'édifice je verrai César; il en sera le dieu. Moi-même, en son honneur, paré des lauriers de la victoire, et fixant les regards par l'éclat de la pourpre triomphale, je ferai

voler le long du fleuve cent chars rapides. Toute la Grèce abandonnant les rives de l'Alphée et les bois sacrés de Molorque (7), viendra disputer devant moi le prix des courses et du ceste redoutable ; et moi, le front ceint d'olivier, je distribuerai les couronnes aux vainqueurs. Déjà je ressens le plaisir de conduire chaque année un peuple nombreux au temple de ma divinité. Je vois les victimes tomber sous le couteau sacré ; je vois la scène s'ouvrir et présenter tour-à-tour ses spectacles divers, et les Bretons qui semblent soutenir les superbes tapisseries sur lesquelles ils sont tissus (8). A la porte du temple seront représentés en or et en ivoire les combats livrés au peuple du Gange, et les victoires du nouveau Romulus (9). On y verra, d'un côté, le Nil roulant au loin sur ses flots l'appareil menaçant de la guerre, et des obélisques s'élevant jusqu'au ciel, ornés de proues d'airain ; de l'autre, le Niphate (10) repoussé, et le Parthe mettant son dernier espoir dans les flèches perfides qu'il décoche en fuyant. Deux trophées désigneront la défaite d'autant d'ennemis différens, et deux parties du monde devenues à la fois la matière d'un double triomphe (11).

Des marbres de Paros, animés par le ciseau, y offriront aux yeux la race d'Assaracus, et cette longue suite de héros descendus de Jupiter, et Tros leur père, et le dieu du Cynthe par qui furent bâtis les murs de Troie.

L'Envie (12), la triste Envie y paroîtra saisie d'épouvante à la vue des Euménides, du Cocyte et de ses ondes redoutables, de la roue fatale d'Ixion entouré de ses serpens, et de l'énorme rocher que roule éternellement le malheureux Sisyphe.

Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.
Cuncta mihi, Alpheum linquens lucosque Molorchi,
Cursibus et crudo decernet Græcia cestu.
Ipse caput tonsæ foliis ornatus olivæ,
Dona feram. Jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsosque videre juvencos;
Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridûm faciam, victorisque arma Quirini.
Atque hîc undantem bello, magnûmque fluentem
Nilum, ac navali surgentes ære columnas:
Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Niphatem,
Fidentemque fugâ Parthum, versisque sagittis;
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab littore gentes.

Stabunt et Parii lapides, spirantia signa,
Assaraci proles, demissæque ab Jove gentis
Nomina, Trosque parens, et Trojæ Cynthius auctor.

Invidia infelix Furias, amnemque severum
Cocyti metuet, tortosque Ixionis angues,
Immanemque rotam, et non exsuperabile saxum.

Interea Dryadum sylvas saltusque sequamur
Intactos : tua, Mæcenas, haud mollia jussa.
Te sine, nil altum mens inchoat : en, age, segnes
Rumpe moras. Vocat ingenti clamore Cithæron,
Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum,
Et vox assensu nemorum ingeminata remugit.

Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas
Cæsaris, et nomen famâ tot ferre per annos,
Tithoni primâ quot abest ab origine Cæsar.

Seu quis Olympiacæ miratus præmia palmæ,
Pascit equos, seu quis fortes ad aratra juvencos;
Corpora præcipuè matrum legat : optima torvæ
Forma bovis, cui turpe caput, cui plurima cervix,
Et crurum tenus à mento palearia pendent :
Tum longo nullus lateri modus : omnia magna,
Pes etiam, et camuris hirtæ sub cornibus aures.
Nec mihi displiceat maculis insignis et albo,
Aut juga detrectans, interdumque aspera cornu,
Et faciem tauro propior; quæque ardua tota,
Et gradiens imâ verrit vestigia caudâ.

Ætas Lucinam justosque pati Hymenæos
Desinit ante decem, post quatuor incipit annos :
Cætera nec fœturæ habilis, nec fortis aratris.
Interea superat gregibus dum læta juventus,

En attendant, parcourons les bois où paissent les troupeaux ; suivons les Dryades dans ces routes où n'ont point encore marché les élèves des Muses. Tu le veux, Mécène (13) ; l'entreprise est grande : mais sans toi, mon foible génie n'oseroit rien tenter de grand. Viens donc ; ne tarde pas : j'entends mille cris qui nous appellent, et ceux dont retentit le Cythéron, et ceux des meutes du Taygète, et ceux des haras d'Epidaure, et les échos des forêts qui répondent en mugissant à ces diverses clameurs.

Bientôt cependant j'entreprendrai de chanter les exploits guerriers de César, et d'assurer à son nom autant de siècles dans l'avenir, qu'il s'en est écoulé depuis la première origine de Tithon jusqu'à lui (14).

Soit qu'aspirant aux palmes olympiques, vous dressiez des chevaux pour la lice, ou que vous nourrissiez pour la charrue des taureaux vigoureux ; que le choix des mères soit votre premier soin. Les meilleures génisses ont le regard farouche, la tête difforme, l'encolure épaisse, le fanon pendant de la lèvre inférieure jusque vers les genoux, les flancs alongés, toutes les parties grandes et fortes, le pied de même, et sous leurs cornes recourbées, des oreilles hérissées de poil. J'aimerois encore celle qui, marquée diversement de blanc et de noir, se montre indocile au joug, menace même de la corne ; approchant du taureau pour la figure ; haute de taille, et balayant de sa longue queue la trace de ses pas.

L'âge de l'hymen et de l'heureuse fécondité commence à quatre ans, et finit avant dix. En-deçà et au-delà, une femelle n'est propre ni à porter ni à labourer. Profite du temps où le

bétail est dans sa force. Hâte-toi de mettre alors les mâles en liberté; abandonne le troupeau au doux instinct de la nature; que chaque génération en produise une nouvelle, et repeuple chaque année ton étable. Hélas! les plus beaux jours des êtres mortels, sont les premiers qui s'envolent. Bientôt succèdent les infirmités et la triste vieillesse. Epuisés de travaux, la Parque impitoyable les entraîne enfin dans la nuit du trépas.

Toujours tu trouveras dans le troupeau des femelles à réformer; remplace-les toujours; et pour n'avoir pas à regretter trop tard les pertes passées, prends chaque année tes précautions par une recrue de jeunes élèves bien choisies.

Le même choix doit avoir lieu pour les chevaux. Ceux que tu destines à multiplier l'espèce, exigent dès l'enfance un soin particulier. Dès-lors le poulain de bonne race se fait distinguer dans la plaine par une allure plus hardie, et par la souplesse de ses jarrets. Toujours le premier en marche, il n'attend point l'aiguillon de l'exemple, pour braver les menaces d'un fleuve rapide, ou pour tenter le passage d'un pont inconnu. Il ne s'effraye pas d'un vain bruit; il a l'encolure haute, la tête menue, le corps ramassé, la croupe ronde et charnue. Des muscles saillans qui lui couvrent le poitrail, annoncent la force et le courage. Pour la couleur, on estime en lui le bai-brun, le gris-pommelé : la plus mauvaise seroit le blanc, ou l'alezan clair. Entend-il de loin le bruit des armes? inquiet, impatient, il ne peut rester en place; il dresse les oreilles, il frémit de tous ses membres; il semble rouler un feu caché dans ses naseaux. Sa crinière épaisse s'élève en ondes, et retombe mol-

Solve mares, mitte in Venerem pecuaria primus,
Atque aliam ex aliâ generando suffice prolem.
Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit : subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.

Semper erunt, quarum mutari corpora malis.
Semper enim refice : ac, ne pòst amissa requiras,
Anteveni, et sobolem armento sortire quotannis.

Nec non et pecori est idem delectus equino.
Tu modò, quos in spem statuis submittere gentis,
Præcipuum jam inde à teneris impende laborem.
Continuò pecoris generosi pullus in arvis
Altiùs ingreditur, et mollia crura reponit.
Primus et ire viam, et fluvios tentare minaces
Audet, et ignoto sese committere ponti;
Nec vanos horret strepitus : illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga;
Luxuriatque toris animosum pectus : honesti
Spadices, glaucique : color deterrimus albis,
Et gilvo. Tum si qua sonum procul arma dedêre,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem :
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo.

At duplex agitur per lumbos spina, cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.
Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis
Cyllarus, et quorum Graii meminere poëtæ,
Martis equi bijuges, et magni currus Achillis.
Talis et ipse jubam cervice effudit equinâ
Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.

Hunc quoque, ubi aut morbo gravis, aut jam segnior annis
Deficit, abde domo; nec turpi ignosce senectæ.
Frigidus in Venerem senior, frustraque laborem
Ingratum trahit: et, si quando ad prælia ventum est,
Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis,
Incassum furit. Ergo animos ævumque notabis
Præcipuè: hinc alias artes, prolemque parentum;
Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.

Nonne vides, cùm præcipiti certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus?
Cùm spes arrectæ juvenum, exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans? Illi instant verbere torto,
Et proni dant lora; volat vi fervidus axis:
Jamque humiles, jamque elati sublimè videntur
Aëra per vacuum ferri, atque assurgere in auras.

lement sur son épaule droite. Une double épine règne sur toute la longueur de son dos : de son pied il creuse la terre, et la fait retentir sous ses coups redoublés. Tel fut Cyllare, ce coursier fameux que Pollux sut dompter (15) ; tels furent ceux du dieu Mars et ceux du grand Achille, tant célébrés par les poètes de la Grèce ; tel enfin parut Saturne lui-même, quand, à l'arrivée imprévue de son épouse, il partit comme un trait, en déployant sa crinière flottante le long d'une superbe encolure, et remplit en fuyant le Pélion de hennissemens aigus.

Lors même que ce bel animal, affoibli par l'âge ou par les maladies, ne retrouve plus ses premières forces, tiens-le soigneusement dans l'écurie ; ménage sa vieillesse, elle n'a rien de méprisable. L'âge, il est vrai, éteint en lui les feux de l'amour ; il se tourmenteroit en efforts impuissans ; si quelquefois il s'engage dans ce combat, son ardeur inutile ressemble à cette grande flamme qui s'allume dans la paille, et s'éteint aussitôt : connois donc sur-tout la vigueur et l'âge de l'étalon ; sache ensuite ses autres qualités, de quelle race il descend, combien il est sensible à la gloire de vaincre, à la honte d'être vaincu.

Vois-tu ces coursiers ardens, lorsque les chars rivaux, déjà bien loin de la barrière, franchissent rapidement la plaine, tandis que leurs jeunes conducteurs, partagés entre la crainte et l'espérance, et le cœur palpitant, les animent du fouet, se penchent sur eux et leur abandonnent les rênes ; comme ils font voler l'essieu sur ses roues brûlantes, tantôt rasant la terre, tantôt s'élançant dans l'air, et paroissant voler eux-mêmes, soutenus sur des ailes? Point de

repos, point de relâche ; un nuage de poussière s'élève autour d'eux ; les vainqueurs sont mouillés de l'écume et de l'haleine humide de ceux qui s'efforcent encore de les atteindre : tant est grand l'amour pour la gloire, tant la victoire a pour eux d'attraits !

Erichton osa le premier parcourir la lice d'un air triomphant sur les roues rapides d'un char traîné par quatre chevaux de front. Les Lapithes, montés sur ces fiers animaux, leur donnèrent un frein, les formèrent au manége ; apprirent au guerrier chargé de ses armes, à bondir à cheval dans la plaine, et à fondre sur l'ennemi d'un pas formidable. L'un et l'autre exercice est pénible ; l'un et l'autre exige également la jeunesse, l'ardeur, la force et l'agilité. Sans ces qualités, un coursier n'est rien, eût-il cent fois mené battant l'ennemi en désordre, eût-il pour patrie l'Epire ou Mycènes, et fît-il remonter son origine jusqu'au trident du Dieu des mers (16).

Ces observations faites, lorsqu'on voit approcher la saison des amours, on s'empresse, on n'épargne aucun soin pour donner un embonpoint ferme et solide au mâle que l'on a choisi pour être le chef et l'époux du troupeau. On fauche pour lui l'herbe tendre, on lui sert l'eau dont il s'abreuve, on apporte devant lui du grain, de peur qu'un travail trop doux ne l'épuise, et que les enfans d'un père mal nourri ne se sentent de sa foiblesse. Au contraire, on laisse maigrir les mères à dessein ; et sitôt que la volupté commence à réveiller leurs desirs amoureux, on leur retranche les vivres, on les éloigne des eaux, on les fatigue même par des courses forcées et par l'ardeur du soleil, dans le temps que les aires

Nec mora, nec requies : at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur : humescunt spumis flatuque sequentum :
Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ!

Primus Erichthonius currus, et quatuor ausus
Jungere equos, rapidisque rotis insistere victor
Fræna Pelethronii Lapithæ gyrosque dedêre
Impositi dorso; atque equitem docuere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos.
Æquus uterque labor : æquè juvenemque magistri
Exquirunt, calidumque animis et cursibus acrem,
Quamvis sæpè fugâ versos ille egerit hostes,
Et patriam Epirum referat, fortesque Mycenas,
Neptunique ipsâ deducat origine gentem.

His animadversis, instant sub tempus, et omnes
Impendunt curas denso distendere pingui,
Quem legêre ducem, et pecori dixere maritum :
Pubentesque secant herbas, fluviosque ministrant,
Farraque; ne blando nequeat superesse labori,
Invalidique patrum referant jejunia nati.
Ipsa autem macie tenuant armenta volentes :
Atque ubi concubitus primos jam nota voluptas
Sollicitat, frondesque negant et fontibus arcent;
Sæpè etiam cursu quatiunt, et sole fatigant,

Cùm graviter tunsis gemit area frugibus, et cùm
Surgentem ad zephyrum paleæ jactantur inanes.
Hoc faciunt, nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo, et sulcos oblimet inertes;
Sed rapiat sitiens Venerem, interiùsque recondat.

Rursus cura patrum cadere, et succedere matrum
Incipit, exactis gravidæ cùm mensibus errant.
Non illas gravibus quisquam juga ducere plaustris,
Non saltu superare viam sit passus, et acri
Carpere prata fugâ, fluviosque innare rapaces.
Saltibus in vacuis pascant, et plena secundùm
Flumina, muscus ubi, et viridissima gramine ripa,
Speluncæque tegant, et saxea procubet umbra.

Est lucos Silari circa, ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstron Graii vertêre vocantes:
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita sylvis
Diffugiunt armenta, furit mugitibus æther
Concussus, sylvæque, et sicci ripa Tanagri.
Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ.
Hunc quoque (nam mediis fervoribus acrior instat)
Arcebis gravido pecori; armentaque pasces,

couvertes de grains gémissent sous le fléau, et que le vanneur livre la paille inutile au premier souffle d'un zéphyr favorable. On les traite ainsi pour qu'un excès de graisse ne puisse engorger les voies, et refroidir les sillons du champ qui doit être fécondé, et qu'au contraire, comme une terre brûlante, ils pompent avidement l'influence amoureuse, et qu'ils en demeurent profondément pénétrés.

Bientôt l'on s'occupe moins des pères, et les mères à leur tour fixent tous les soins. Quand au bout de quelques mois une allure plus pesante annonce leur fécondité, alors ne souffre plus qu'elles traînent de lourds chariots, qu'elles franchissent d'un saut un passage difficile, qu'elles s'élancent au galop dans les prairies, ou qu'elles traversent à la nage une rivière trop rapide. Fais qu'elles paissent tranquillement dans un bocage solitaire, le long d'un ruisseau dont l'eau soit à leur portée, où elles trouvent un lit de mousse, un gazon verdoyant, un ombrage frais au fond d'une grotte, à l'abri de quelques rochers.

Dans les bois de Silare, autour des chênes toujours verts qui couvrent l'Alburne, l'air est plein de mouches nommées *asili* par les Latins, *οιστροι* par les Grecs : insecte (17) toujours furieux dont l'aigre bourdonnement répand l'effroi parmi les troupeaux ; tout fuit, tout déserte les bocages ; le ciel, les forêts et les rives desséchées du Tanagre retentissent de mugissemens affreux. Cet excrément de la nature fut l'horrible instrument dont se servit Junon dans ses vengeances, voulant faire périr l'infortunée génisse fille d'Inachus. Garantis de ce fléau les femelles pleines ; c'est dans la grande chaleur du jour qu'il

s'acharne sur elles avec le plus de violence. Envoie-les à la pâture le matin, sitôt que le soleil paroît sur l'horizon, et le soir quand il est près de faire place à la nuit.

Dès qu'elles ont mis bas, tous les soins se tournent du côté de leurs petits. On commence par les marquer avec le fer brûlant, pour distinguer et leur race, et leur futur emploi, soit qu'on les destine à repeupler le troupeau, à verser leur sang comme victimes au pied des autels, ou bien à r'ouvrir la terre avec le soc, briser la glèbe et rendre aux champs flétris leur fécondité.

Tous les autres vont dans la prairie paître l'herbe en liberté ; mais ceux que tu dresseras pour la charrue et pour les travaux des champs, commence dès leur première année à les dompter, à les accoutumer à ta voix, tandis que leur courage est encore docile et susceptible d'éducation. D'abord mets-leur au cou un léger cercle d'osier dont ils ne soient pas gênés ; puis, quand ils seront faits à ce commencement de servitude, joins-en deux qui se tiendront par leurs colliers mêmes, et force-les ainsi à marcher ensemble. Dans peu tu leur feras conduire fréquemment de simples roues qui laisseront à peine des traces sur la poussière ; mais enfin l'essieu criera sous une charge pesante, et l'attelage attaché au timon, ne traînera plus les roues sans effort. Durant cet exercice, donne pour nourriture à cette jeunesse indomptée, non-seulement le gazon, les feuilles nourrissantes du saule, et les herbes des marais, mais encore les fanes superflues que tu cueilleras dans les blés. Les génisses mères ne doivent point alors remplir de leur blanche liqueur des

Sole recèns orto, aut noctem ducentibus astris.

Post partum, cura in vitulos traducitur omnis;
Continuòque notas et nomina gentis inurunt,
Et quos aut pecori malint submittere habendo,
Aut aris servare sacros, aut scindere terram,
Et campum horrentem fractis invertere glebis.

Cætera pascuntur virides armenta per herbas.
Tu quos ad studium atque usum formabis agrestem,
Jam vitulos hortare, viamque insiste domandi,
Dum faciles animi juvenum, dum mobilis ætas.
Ac primùm laxos tenui de vimine circlos
Cervici subnecte: dehinc, ubi libera colla
Servitio assuèrint, ipsis è torquibus aptos
Junge pares, et coge gradum conferre juvencos;
Atque illis jam sæpè rotæ ducantur inanes
Per terram, et summo vestigia pulvere signent.
Pòst valido nitens sub pondere faginus axis
Instrepat, et junctos temo trahat æreus orbes.
Interea pubi indomitæ non gramina tantùm,
Nec vescas salicum frondes, ulvamque palustrem,
Sed frumenta manu carpes sata: nec tibi fœtæ
More patrum nivea implebunt mulctralia vaccæ;

Sed tota in dulces consument ubera natos.

Sin ad bella magis studium, turmasque feroces,
Aut Alphæa rotis prælabi flumina Pisæ,
Et Jovis in luco currus agitare volantes;
Primus equi labor est, animos atque arma videre
Bellantum, lituosque pati, tractuque gementem
Ferre rotam, et stabulo frænos audire sonantes:
Tum magis atque magis blandis gaudere magistri
Laudibus, et plausæ sonitum cervicis amare.
Atque hæc jam primo depulsus ab ubere matris
Audiat, inque vicem det mollibus ora capistris
Invalidus, etiamque tremens, etiam inscius ævi.
At, tribus exactis, ubi quarta accesserit æstas,
Carpere mox gyrum incipiat, gradibusque sonare
Compositis, sinuetque alterna volumina crurum,
Sitque laboranti similis: tum cursibus auras
Provocet; ac per aperta volans, ceu liber habenis,
Æquora, vix summâ vestigia ponat arenâ.
Qualis Hyperboreis Aquilo cùm densus ab oris
Incubuit, Scythiæque hyemes atque arida differt
Nubila: tum segetes altæ campique natantes
Lenibus horrescunt flabris, summæque sonorem
Dant sylvæ, longique urgent ad littora fluctus:
Ille volat, simul arva fugâ, simul æquora verrens.

vases réservés pour toi; tout leur lait doit tourner au profit de leurs chers nourrissons.

Préfères-tu la guerre, veux-tu briller un jour parmi les fiers escadrons, ou parcourir sur des roues rapides les bords de l'Alphée, et faire voler un char dans les bois sacrés de Jupiter? le premier exercice d'un coursier est d'accoutumer ses yeux à voir des guerriers pleins d'ardeur, couverts d'armes étincelantes; à entendre sans s'émouvoir, et le son de la trompette, et le cri de la roue gémissante qui le suit, et le cliquetis des freins dont retentit l'écurie. Que de plus en plus il prenne plaisir aux louanges du maître qui l'instruit, et au bruit flatteur de sa main caressante. Que son oreille en soit frappée dès l'instant du sevrage, et qu'en retour il présente de lui-même la bouche à un léger bridon, tout foible, tout tremblant, tout neuf qu'il est encore. Mais a-t-il atteint le quatrième été, qu'il commence dès-lors à tourner dans un manége, à faire retentir la terre d'un pas ferme et réglé, à développer avec grace des jarrets flexibles. Que dans cet exercice il paroisse travailler; qu'ensuite prenant sa course, il semble vouloir devancer les vents; que, sans être gêné par le frein, il franchisse la plaine d'un air libre, sans presque marquer ses pas sur la poussière. Tel s'élance le fier Aquilon du fond des régions hyperborées, chassant et dispersant devant lui les froids brouillards et les nuages arides de la Scythie; on entend frémir les plaines ondoyantes et les moissons mollement agitées; les forêts balancent leur cime à grand bruit, et de longs flots viennent se briser sur le rivage: ainsi vole l'Aquilon, balayant dans sa course et la terre et les mers.

Le coursier, rival de Borée, se couvrira de sueur, et rougira son mors d'une écume sanglante dans les plaines d'Elis, impatient de franchir l'espace, et d'arriver au terme de la carrière; ou bien, d'une allure plus douce, il fera voler dans la plaine les voitures légères inventées par les Belges. Ce n'est que quand il est ainsi dressé, qu'on peut lui laisser prendre du corps, en le nourrissant de grain. Auparavant sa fierté en devient indomptable; il se révolte contre le fouet du conducteur, et contre la main du cavalier qui lui fait sentir le mors.

Mais il n'est pas de meilleur régime pour augmenter la vigueur, soit des taureaux, soit des coursiers, selon que tu affectionneras l'une ou l'autre espèce, que d'éloigner d'eux les aiguillons de l'amour et de l'aveugle volupté. C'est pour cela qu'on les relègue dans des pâturages écartés, séparés du reste du troupeau par une montagne ou par un large fleuve, ou qu'on les garde à l'étable devant un ratelier bien garni. En effet, la vue de la femelle consume insensiblement leurs forces, les brûle d'un feu secret, leur fait oublier l'ombre des bois et la verdure des prairies. Tel est l'empire de ses charmes; cet attrait si doux allume souvent la guerre entre deux superbes rivaux. Tandis que la belle génisse pâture en liberté dans la forêt, ses fiers amans se livrent des combats furieux, se couvrent de blessures; un sang noir ruisselle le long de leurs flancs. Acharnés l'un sur l'autre, front contre front, et les cornes entrelacées, ils se poussent et se repoussent avec des mugissemens horribles, dont retentissent et les forêts et les vastes cieux. Et tu ne verras point les deux

Hic vel ad Elei metas et maxima campi
Sudabit spatia, et spumas aget ore cruentas;
Belgica vel molli meliùs feret esseda collo.
Tum demum crassâ magnum farragine corpus
Crescere jam domitis sinito: namque ante domandum
Ingentes tollent animos, prensique negabunt
Verbera lenta pati, et duris parere lupatis.

Sed non ulla magis vires industria firmat,
Quàm Venerem et cæci stimulos avertere amoris,
Sive boum, sive est cui gratior usus equorum.
Atque ideo tauros procul atque in sola relegant
Pascua, post montem oppositum et trans flumina lata,
Aut intus clausos satura ad præsepia servant.
Carpit enim vires paulatim, uritque videndo,
Fœmina, nec nemorum patitur meminisse, nec herbæ.
Dulcibus illa quidem illecebris, et sæpè superbos
Cornibus inter se subigit decernere amantes.
Pascitur in magnâ sylvâ formosa juvenca:
Illi alternantes multâ vi prælia miscent
Vulneribus crebris; lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu, reboant sylvæque et magnus Olympus.
Nec mos bellantes unà stabulare; sed alter

Victus abit, longèque ignotis exulat oris :
Multa gemens ignominiam, plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores;
Et stabula aspectans, regnis excessit avîtis.
Ergo omni curâ vires exercet, et inter
Dura jacet pernox instrato saxa cubili,
Frondibus hirsutis et carice pastus acutâ :
Et tentat sese, atque irasci in cornua discit
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ.

Pòst, ubi collectum robur, viresque receptæ,
Signa movet, præcepsque oblitum fertur in hostem :
Fluctus ut in medio cœpit cùm albescere ponto,
Longiùs, ex altoque sinum trahit : utque volutus
Ad terras, immanè sonat per saxa, nec ipso
Monte minor procumbit ; at ima exæstuat unda
Vorticibus, nigramque altè subjectat arenam.
Omne adeò genus in terris hominùmque, ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres
In furias ignemque ruunt : amor omnibus idem.
Tempore non alio catulorum oblita leæna,
Sævior erravit campis : nec funera vulgò
Tam multa informes ursi, stragemque dedêre

rivaux habiter ensemble après le combat. Le vaincu abandonne les lieux témoins de sa défaite ; il va bien loin dans un obscur exil, gémir et de l'affront et des coups qu'il a reçus d'un insolent vainqueur, sans pouvoir le punir de lui avoir ravi l'objet de son amour. Hélas ! en s'éloignant des domaines paternels, il regardoit encore l'étable qu'elle habite ! Aussi ne laisse-t-il point languir sa vigueur dans le repos : nourri de feuilles de ronces et d'herbes marécageuses, il passe les nuits sur la pierre nue ; le jour il s'essaie, il s'exerce à la vengeance ; d'une corne terrible il heurte et tâche d'ébranler le tronc des arbres, il fatigue l'air de mille coups, il fait voler la poussière comme pour préluder au combat.

Sitôt qu'il a recouvré sa première vigueur, muni de toutes ses forces, il sort de sa retraite et va fondre au dépourvu sur l'ennemi, qui l'a depuis long-temps oublié : semblable à la vague écumante qui se forme au loin sur la plaine liquide, s'enfle et s'élève en approchant, mugit en se roulant vers la terre à travers les écueils et les rochers, vient assaillir de sa masse énorme une montagne qu'elle égale, retombe avec fracas, et fait refluer avec violence les eaux d'alentour, mêlées avec le sable noir qu'elle a soulevé du fond des abymes. Ainsi tout ce qui respire sur la terre, hommes, quadrupèdes, habitans de l'air, enfans des eaux, tous s'abandonnent aux fureurs de l'amour, tous sont brûlés de ses feux : l'amour exerce sur tous le même empire. La lionne, oubliant ses lionceaux, parcourt alors les campagnes avec une rage qu'elle n'a pas dans d'autres temps. Jamais les ours af-

freux ne remplissent les forêts de plus de massacres. C'est alors que le sanglier devient cruel, et que le tigre est le plus à craindre. Tremblez alors, tremblez de voyager seuls dans les déserts de Libye.

Voyez comme les chevaux frissonnent de tous leurs membres, s'ils viennent à sentir l'odeur d'une jument : les freins, les fouets, les rochers, les précipices, les fleuves les plus rapides, lorsque, grossis par les torrens, ils entraînent les montagnes, rien ne peut les arrêter. Le porc lui-même, emporté par son ardeur, ne connoît plus d'obstacle. Il aiguise aussi ses défenses (18); il piétine sans cesse, il se frotte contre un arbre et les flancs et les épaules, pour les endurcir aux blessures.

Voyez le jeune homme (19) que le cruel amour embrase de ses feux redoutables : au milieu d'une nuit sombre, au fort d'une affreuse tempête, il traverse la mer à la nage; en vain le ciel tonne sur sa tête; en vain tout retentit du bruit des vagues qui se brisent contre les écueils: il ne considère ni la douleur de ses infortunés parens, ni le désespoir d'une amante qu'une mort cruelle doit engloutir après lui. Que diraije des lynx, des loups, des chiens, races naturellement belliqueuses, et des combats furieux que se livrent dans ces momens les cerfs timides? Mais c'est sur-tout dans les cavales que cet emportement est remarquable. Vénus elle-même leur inspira cette étrange fureur, lorsqu'aux champs de Béotie le malheureux Glaucus fut dévoré par les jumens qui tiroient son char. Dans leurs transports amoureux, ni les sommets du Gargare, ni les ondes bruyantes de l'Ascagne

Per

Per sylvas; tum sævus aper, tum pessima tigris.
Heu! malè tum Libyæ solis erratur in agris.

Nonne vides ut tota tremor pertentet equorum
Corpora, si tantùm notas odor attulit auras?
Ac neque eos jam fræna virûm, neque verbera sæva,
Non scopuli, rupesque cavæ, atque objecta retardant
Flumina correptos undâ torquentia montes.
Ipse ruit, dentesque Sabellicus exacuit sus,
Et pede prosubigit terram, fricat arbore costas,
Atque hinc atque illinc humeros ad vulnera durat.
Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor? Nempe abruptis turbata procellis
Nocte natat cæcâ serus freta; quem super ingens
Porta tonat cœli, et scopulis illisa reclamant
Æquora; nec miseri possunt revocare parentes,
Nec moritura super crudeli funere virgo.

Quid lynces Bacchi variæ, et genus acre luporum,
Atque canum? quid, quæ imbelles dant prælia cervi?
Scilicet ante omnes furor est insignis equarum:
Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra absumpsere quadrigæ.
Illas ducit amor trans Gargara, transque sonantem

Ascanium : superant montes, et flumina tranant :
Continuòque avidis ubi subdita flamma medullis,
(Vere magis, quia vere calor redit ossibus) illæ
Ore omnes versæ in zephyrum, stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras; et sæpè sine ullis
Conjugiis vento gravidæ (mirabile dictu)
Saxa per et scopulos et depressas convalles
Diffugiunt, non, Eure, tuos, neque Solis ad ortus;
In Boream Caurumque, aut unde nigerrimus Auster
Nascitur, et pluvio contristat frigore cœlum.
Hinc demum, Hippomanes vero quod nomine dicunt
Pastores, lentum distillat ab inguine virus :
Hippomanes, quod sæpè malæ legêre novercæ,
Miscueruntque herbas, et non innoxia verba.

Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus,
Singula dum capti circumvectamur amore.

Hoc satis armentis : superat pars altera curæ,
Lanigeros agitare greges, hirtasque capellas :
Hic labor, hinc laudem, fortes sperate coloni.
Nec sum animi dubius verbis ea vincere magnum
Quàm sit, et angustis hunc addere rebus honorem.
Sed me Parnassi deserta per ardua dulcis
Raptat amor : juvat ire jugis, quà nulla priorum

ne sauroient les arrêter : elles franchissent les montagnes, elles passent les torrens à la nage. Dès que ce feu s'allume dans leurs veines, au printemps sur-tout, car c'est au printemps que la chaleur animale se réveille, elles vont se poster sur quelque roche élevée. Là, tournées vers le soleil couchant, elles hument avidement l'air qu'apporte le zéphyr, et souvent, chose étrange, fécondées par sa seule haleine (20), et sans aucune union maritale, elles prennent aussitôt la fuite à travers les rochers, les précipices et les vallées profondes, non pas vers les régions d'où tu viens, Eurus, et d'où partent les premiers rayons du jour, mais du côté de Borée et des Aquilons, ou du côté d'où l'Auster, chargé de sombres nuages, vient attrister l'air par les pluies les plus froides. C'est alors qu'on les voit jeter cette liqueur gluante justement appelée hippomane par les pasteurs; poison dangereux que de cruelles marâtres ont souvent recueilli, non sans y joindre et des herbes vénéneuses, et des paroles coupables.

Mais le temps fuit; hélas! il fuit sans retour, pendant que, séduit par un charme secret, je parcours ainsi l'amoureux empire.

C'en est assez pour les grands troupeaux. La brebis chargée de sa laine, et la chèvre au long poil, vont nous occuper à leur tour. Nouveau travail, nouvel honneur pour vous, laborieux habitans des campagnes! Je sais combien la poésie a de difficultés à vaincre dans un tel sujet, et combien l'entreprise est grande d'ennoblir, par ce langage divin, des objets si minces. Mais un doux plaisir m'entraîne dans les solitudes escarpées du Parnasse; j'aime à franchir les

rochers, et à chercher la docte fontaine par des routes hardies, que ne marqua jamais de sa trace le char timide de mes rivaux. Viens, auguste Palès, c'est maintenant qu'il faut élever la voix.

Je veux d'abord que les brebis renfermées l'hiver dans des bergeries commodes, y soient nourries d'herbe, jusqu'au retour du printemps et de la verdure; que l'on étende sous elles beaucoup de paille et de fougère, de peur que, couchant sur la dure, le froid ne saisisse ces animaux délicats, et ne leur cause de tristes maladies, telles que la gale ou la goutte.

Je veux ensuite que les chèvres ne manquent ni de feuilles d'arboisier, ni d'eau fraîche; que leur étable, exposée au soleil de midi, les garantisse des Aquilons, quand le Verseau approche déjà du soleil couchant, et attriste de ses pluies froides les derniers jours de l'année (21).

La chèvre exige de nous autant de soin que la brebis; et l'utilité n'en est pas moindre, quel que soit le prix des laines de Milet, imprégnées de la pourpre de Tyr; la chèvre est plus souvent féconde; son lait ne tarit point. Plus vous épuisez la liqueur mousseuse de ses mamelles, plus elle coule abondamment sous la main qui les presse. Ce n'est pas tout; son long poil et la barbe blanche de son menton se tondent pour l'usage des armées, et pour l'habillement du pauvre matelot. Les bois, le haut des montagnes, la ronce épineuse, le buisson qui croît dans les lieux escarpés, lui fournissent sa nourriture chérie. De là elle retourne d'elle-même au logis, ramenant ses chevreaux, et pouvant à

Castaliam molli divertitur orbita clivo.
Nunc, veneranda Pales, magno nunc ore sonandum.
Incipiens stabulis edico in mollibus herbam
Carpere oves, dum mox frondosa reducitur æstas;
Et multâ duram stipulâ filicumque maniplis
Sternere subter humum, glacies ne frigida lædat
Molle pecus, scabiemque ferat, turpesque podagras.
Pòst, hinc digressus, jubeo frondentia capris
Arbuta sufficere, et fluvios præbere recentes,
Et stabula à ventis hyberno opponere Soli,
Ad medium conversa diem; cùm frigidus olim
Jam cadit, extremoque irrorat Aquarius anno.
Hæ quoque non curâ nobis leviore tuendæ;
Nec minor usus erit, quamvis Milesia magno
Vellera mutentur, Tyrios incocta rubores.
Densior hinc soboles, hinc largi copia lactis.
Quò magis exhausto spumaverit ubere mulctra,
Læta magis pressis manabunt flumina mammis.
Nec minùs interea barbas, incanaque menta
Cinyphii tondent hirci, setasque comantes,
Usum in castrorum et miseris velamina nautis.
Pascuntur verò sylvas, et summa Lycæi,
Horrentesque rubos, et amantes ardua dumos.
Atque ipsæ memores redeunt in tecta, suosque

Ducunt, et gravido superant vix ubere limen.
Ergo omni studio glaciem ventosque nivales,
Quo minùs est illis curæ mortalis egestas,
Avertes; victumque feres et virgea lætus
Pabula, nec totâ claudes fœnilia brumâ.

At verò zephyris cùm læta vocantibùs æstas,
In saltus utrumque gregem atque in pascua mittes:
Luciferi primo cum sidere frigida rura
Carpamus; dum mane novum, dum gramina canent,
Et ros in tenerâ pecori gratissimus herbâ est.
Inde, ubi quarta sitim cœli collegerit hora,
Et cantu querulæ rumpent arbusta cicadæ,
Ad puteos aut alta greges ad stagna jubeto
Currentem ilignis potare canalibus undam.
Æstibus at mediis umbrosam exquirere vallem,
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos, aut sicubi nigrum
Ilicibus crebrìs sacrâ nemus accubet umbrâ.
Tum tenues dare rursus aquas, et pascere rursus,
Solis ad occasum; cùm frigidus aëra Vesper
Temperat, et saltus reficit jam róscida Luna,
Littoraque alcyonem resonant, et acanthida dumi.

Quid tibi pastores Libyæ, quid pascua versu

peine franchir le seuil de l'étable avec son pis plein de lait. Aussi, moins elle s'inquiète des besoins de la vie, plus tu prendras soin de protéger sa foiblesse, et contre le froid, et contre les vents. Tu te feras un plaisir de porter à l'étable de l'herbe et des branches d'arboisier; et le grenier dépositaire de tes foins ne fermera pas de tout l'hiver.

Mais sitôt que l'haleine des Zéphyrs rappellera le doux printemps, conduis l'un et l'autre bétail dans les pâtures et dans les bois. Que dès le lever de l'astre de Vénus ils aillent aux champs brouter l'herbe fraîche, quand le jour ne fait qu'éclore, qu'un léger frimas blanchit encore les prairies, et que la verdure, attendrie par la rosée, n'en est que plus agréable aux troupeaux. Lorsqu'ensuite la quatrième heure commence à leur faire sentir la soif, et la plaintive cigale à étourdir les bosquets de son cri; mène-les boire aux citernes, ou dans les auges de bois par où s'écoule l'eau des étangs. Mais vers midi, au fort de la chaleur, qu'elles aillent chercher un asile dans quelque vallée sombre, sur laquelle le chêne antique de Jupiter déploie ses immenses rameaux, ou le long d'un bois épais, d'où l'yeuse, toujours verte, étend au loin son ombre sacrée. Sur le soir, abreuve-les de nouveau, conduis-les à la pâture, quand l'étoile du berger ramène la fraîcheur, quand la lune et son humide influence commencent à ranimer la verdure languissante, quand on entend l'alcyon le long des rivages, et le rossignol dans les bois (22).

Parlerai-je dans mes vers, des pasteurs de Libye, des lieux que fréquentent leurs trou-

peaux ; de ces vastes pays où l'on découvre à peine çà et là quelques cabanes ? On y fait paître le bétail jour et nuit, souvent durant des mois entiers ; on le laisse parcourir ainsi des déserts immenses, où il ne trouve aucun abri : telle est l'étendue de ces plaines. L'Africain conducteur du troupeau, mène avec lui sa maison, son ménage, son chien fidèle (23), ses armes et son carquois. Ainsi le brave Romain chargé du poids énorme (24) de ses armes et de son bagage, marche où l'appelle le service de la patrie ; et sortant du camp déjà fortifié par ses mains, se présente en bataille devant l'ennemi qui ne l'attendoit point.

Il n'en est pas ainsi (25) dans les régions habitées par les Scythes, vers le Palus-Méotis, ni dans les contrées où le Danube roule avec violence ses eaux limoneuses, ni dans celles que traverse le mont Rhodope, en se repliant vers le pôle. Là, les troupeaux renfermés ne quittent point l'étable ; on n'y voit ni herbe dans les plaines, ni feuilles sur les arbres. La terre ensevelie sous sept coudées de glace, n'offre au loin que le triste aspect d'une neige épaisse étendue sur sa surface. Toujours l'hiver, toujours des vents qui soufflent la froidure ; brouillards sombres que le soleil ne dissipe jamais, ni lorsqu'animant ses coursiers il s'élève au plus haut des cieux, ni lorsque, laissant précipiter son char vers l'horizon, il va les baigner dans l'Océan qui se colore de ses feux. Une dure écorce se forme tout d'un coup sur la surface d'un fleuve rapide. Déjà les roues des chars, garnies de leurs jantes de fer, roulent sur le dos du liquide élément, et les traîneaux y prennent la place des

Prosequar, et raris habitata mapalia tectis?
Sæpè diem, noctemque, et totum ex ordine mensem
Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis: tantùm campi jacet! Omnia secum
Armentarius Afer agit, tectumque, Laremque,
Armaque, Amyclæumque canem, Cressamque pharetram.
Non secùs ac patriis acer Romanus in armis,
Injusto sub fasce viam cùm carpit, et hosti
Ante exspectatum positis stat in agmine castris.

At non, quà Scythiæ gentes, Mæoticaque unda,
Turbidus et torquens flaventes Ister arenas;
Quàque redit medium Rhodope porrecta sub axem.
Illic clausa tenent stabulis armenta; neque ullæ
Aut herbæ campo apparent, aut arbore frondes:
Sed jacet aggeribus niveis informis et alto
Terra gelu latè, septemque assurgit in ulnas:
Semper hyems, semper spirantes frigora Cauri.
Tum Sol pallentes haud unquam discutit umbras;
Nec cùm invectus equis altum petit æthera, nec cùm
Præcipitem Oceani rubro lavit æquore currum.
Concrescunt subitæ currenti in flumine crustæ,
Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes,
Puppibus illa priùs patulis, nunc hospita plaustris;

Æraque dissiliunt vulgò, vestesque rigescunt
Indutæ, cæduntque securibus humida vina,
Et totæ solidam in glaciem vertêre lacunæ,
Stiriaque impexis induruit horrida barbis.
Interea toto non seciùs aëre ningit :
Intereunt pecudes : stant circumfusa pruinis
Corpora magna boum, confertoque agmine cervi
Torpent mole novâ, et summis vix cornibus exstant.
Hos non immissis canibus, non cassibus ullis,
Puniceæve agitant pavidos formidine pennæ :
Sed frustra oppositum trudentes pectore montem
Cominus obtruncant ferro, graviterque rudentes
Cædunt, et magno læti clamore reportant.

Ipsi in defossis specubus secura sub altâ
Otia agunt terrâ, congestaque robora, totasque
Advolvêre focis ulmos, ignique dedêre.
Hîc noctem ludo ducunt, et pocula læti
Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.
Talis Hyperboreo septem subjecta trioni,
Gens effræna virûm Riphæo tunditur Euro,
Et pecudum fulvis velantur corpora setis.

Si tibi lanicium curæ, primùm aspera sylva,
Lappæque, tribulique absint : fuge pabula læta,
Continuòque greges villis lege mollibus albos.

navires. L'airain même se fend ; les habits se roidissent sur le corps ; il faut couper avec la hache le vin glacé dans le tonneau ; toute l'eau des citernes n'est plus qu'un bloc ; la barbe même des habitans est hérissée de glaçons. La neige continue de tomber, les menus troupeaux en sont bientôt étouffés ; les bœufs, plus grands et plus robustes, y demeurent ensevelis. Les cerfs rassemblés et serrés les uns contre les autres, restent sans mouvement, comme engloutis dans cet abyme nouveau, et laissent voir à peine la pointe de leur bois. Pour prendre alors ces timides animaux, il n'est besoin ni de meutes, ni de toiles, ni de filets garnis de plumes éclatantes. En vain, bramant d'une voix plaintive, ils s'efforcent d'écarter ces montagnes qui les entourent ; les barbares les joignent, leur tranchent la tête, et remportent joyeusement leur proie en poussant de grands cris.

Pour eux, logés dans de profondes cavernes qu'ils ont creusées sous terre, ils y vivent sans soin et sans inquiétude, faisant grand feu avec les troncs de chênes et d'ormes, qu'ils ont jetés tout entiers dans le brasier. C'est là qu'ils passent les plus longues nuits à jouer et à s'enivrer de boissons fermentées (26), et tirées de fruits acides, imitant le jus de la vigne. Ainsi vivent sous la constellation de l'Ourse, des peuples sauvages en butte à toute la fureur des vents Riphéens, et n'ayant pour vêtement que la peau des bêtes fauves.

Si tu fais de la laine l'objet de tes soins, tiens tes brebis dans des lieux où elles ne rencontrent ni buissons, ni ronces, ni épines ; évite aussi les pâturages trop fertiles. Que tes moutons soient

tous remarquables par la douceur et la blancheur du poil. Le bélier, sur-tout, fût-il blanc comme la neige, pour peu que tu aperçoives sur sa langue une teinte noire, rejette-le, de peur que les agneaux qui naîtront de lui ne soient marqués de cette sombre couleur. Parcours toutes les bergeries de la plaine pour en trouver un autre.

Aussi est-ce par l'éclat éblouissant de sa laine blanche, que Pan, Dieu d'Arcadie, s'il est permis de le croire, sut vous attirer au fond d'un bocage, divine Phébé; et vous ne dédaignâtes pas de vous y rendre à sa voix.

Préfères-tu le laitage? porte toi-même à tes femelles et le cytise et le lotos en abondance, assaisonne de sel les herbes que tu leur présenteras: le sel aiguise leur soif, leurs mamelles se remplissent davantage, et leur lait en contracte une saveur plus délicate.

Plusieurs prennent soin d'éloigner les chevreaux de leurs mères, en les séparant du troupeau, ou bien en leur mettant des muselières garnies de pointes.

Le lait qu'on a tiré, soit au matin soit à midi, on le met en présure, la nuit venue. Celui que la chèvre a donné le soir, le berger va, dès le point du jour, le porter à la ville dans des caserettes d'osier; ou bien, l'assaisonnant d'un peu de sel, on le met en réserve pour l'hiver.

Que le chien fidèle ne soit pas non plus le dernier de tes soins. Nourris avec le petit-lait le plus gras, le jeune levrier de Sparte, et le dogue vigoureux d'Epire. Avec de tels gardiens tu ne craindras pour tes bergeries ni le voleur de nuit, ni le loup affamé, ni les surprises perfides de l'Ibère (27) toujours ennemi de la paix. Sou-

Illum autem, quamvis aries sit candidus ipse,
Nigra subest udo tantùm cui lingua palato,
Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
Nascentum, plenoque alium circumspice campo.

Munere sic niveo lanæ (si credere dignum est)
Pan Deus Arcadiæ captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans: nec tu aspernata vocantem.

At cui lactis amor, cytisum, lotosque frequentes
Ipse manu, salsasque ferat præsepibus herbas.
Hinc et amant fluvios magis, et magis ubera tendunt,
Et salis occultum referunt in lacte saporem.

Multi jam excretos prohibent à matribus hœdos,
Primaque ferratis præfigunt ora capistris.
Quod, surgente die, mulsere, horisque diurnis,
Nocte premunt: quod jam tenebris et sole cadente,
Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor,
Aut parco sale contingunt, hyemique reponunt.

Nec tibi cura canum fuerit postrema: sed unà
Veloces Spartæ catulos, acremque Molossum
Pasce sero pingui: nunquam custodibus illis
Nocturnum stabulis furem, incursusque luporum
Aut impacatos à tergo horrebis Iberos.

Sæpè etiam cursu timidos agitabis onagros,
Et canibus leporem, canibus venabere damas:
Sæpè volutabris pulsos sylvestribus apros
Latratu turbabis agens, montesque per altos
Ingentem clamore premes ad retia cervum.

Disce et odoratam stabulis accendere cedrum,
Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.
Sæpè sub immotis præsepibus aut mala tactu
Vipera delituit, cœlumque exterrita fugit;
Aut tecto assuetus coluber succedere et umbræ,
Pestis acerba boum, pecorique aspergere virus,
Fovit humum. Cape saxa manu, cape robora, pastor;
Tollentemque minas, et sibila colla tumentem
Dejice: jamque fugâ timidum caput abdidit altè,
Cùm medii nexus, extremæque agmina caudæ
Solvuntur, tardosque trahit sinus ultimus orbes.

Est etiam ille malus Calabris in saltibus anguis,
Squamea convolvens sublato pectore terga,
Atque notis longam maculosus grandibus alvum:
Qui, dum amnes ulli rumpuntur fontibus, et dum
Vere madent udo terræ ac pluvialibus Austris,
Stagna colit; ripisque habitans, hîc piscibus atram

vent aussi avec leur secours tu donneras la chasse à l'âne timide des forêts, tu courras tantôt le lièvre, tantôt le daim; secondé de leurs aboiemens, tu relanceras dans sa bauge et meneras battant dans les bois le sanglier épouvanté; ou bien, poursuivant le cerf à grands cris de montagne en montagne, tu forceras enfin ce superbe animal à se précipiter lui-même dans tes toiles.

Souviens-toi aussi d'embaumer l'air de tes étables en y brûlant du bois de cèdre; chasse-en les reptiles dangereux, par l'odeur forte du galbanum. Sous la crèche immobile souvent est cachée la venimeuse vipère, à l'abri du jour qu'elle fuit avec effroi. Souvent la couleuvre, fléau redoutable pour les bœufs, accoutumée à chercher l'ombre et le couvert, se glisse en rampant sous les pieds des animaux pour leur lancer son venin. Bergers, armez-vous de pierres, armez-vous de gros bâtons. Le monstre a beau se dresser en sifflant d'un air furieux et tout bouffi de rage: qu'il tombe sous vos coups. Déjà il fuit déconcerté, déjà il a caché sa tête dans le trou qui lui sert d'asile; mais le milieu de son corps et sa queue tortueuse n'ont plus le même ressort, et ses derniers anneaux se traînent lentement après lui.

Non moins dangereux est le serpent que l'on voit dans les pâturages de Calabre (28), lever fièrement la tête et mouvoir en replis ondoyans son long corsage, couvert d'écailles brillantes sur le dos et de larges taches sous le ventre. Tant que les sources coulent en abondance, et que les terres sont abreuvées par les pluies qu'amènent les vents printaniers, ce reptile formidable habite les étangs et les rives des

fleuves. Là, sa faim dévorante s'assouvit de poissons et de grenouilles croassantes; mais lorsque les marais sont desséchés, et que la terre se crevasse en mille endroits par une chaleur excessive, il s'élance dans les champs arides, il parcourt les plaines, roulant avec fureur des yeux enflammés, aigri par une soif ardente et par le soleil brûlant qui le poursuit.

Me préservent les Dieux de m'abandonner en plein air au doux sommeil, ou de rester couché sur l'herbe à l'ombre d'un bocage, dans le temps que, paré d'une peau nouvelle et tout brillant de jeunesse, il reprend sur la terre sa marche tortueuse, ou que, laissant dans sa demeure sa tendre famille ou ses œufs, il vient montrer au soleil sa tête orgueilleuse, et darder d'un air menaçant sa triple langue (29)!

Apprends aussi de moi les causes et les signes des maladies qui attaquent les troupeaux. Une gale immonde infecte souvent les brebis, après une pluie froide qui les a trempées jusqu'aux os, après une forte gelée qui les a pénétrées au vif, ou bien lorsque, nouvellement tondues, on leur a laissé sécher la sueur sur le corps sans les laver, ou qu'elles se sont elles-mêmes déchiré la peau dans les ronces. Pour prévenir le mal, les bergers ont soin de les baigner dans une eau claire, et plongent dans l'endroit le plus profond le bélier qui, avec sa toison mouillée, suit en nageant le courant de la rivière; ou bien, après la tonte, on leur frotte le corps avec un onguent composé de marc d'huile d'olive, de litharge, de soufre vif, de poix et de cire grasse, où l'on mêle encore le jus de l'oignon, l'ellébore et le bitume noir. Mais il n'est point de remède

Improbus ingluviem, ranisque loquacibus explet.
Postquam exhausta palus, terræque ardore dehiscunt,
Exsilit in siccum, et flammantia lumina torquens
Sævit agris, asperque siti, atque exterritus æstu.

Ne mihi tum molles sub dîo carpere somnos,
Neu dorso nemoris libeat jacuisse per herbas;
Cùm positis novus exuviis, nitidusque juventâ,
Volvitur, aut catulos tectis, aut ova relinquens,
Arduus ad Solem, et linguis micat ore trisulcis!

Morborum quoque te causas et signa docebo.
Turpis oves tentat scabies, ubi frigidus imber
Altiùs ad vivum persedit, et horrida cano
Bruma gelu, vel cum tonsis illotus adhæsit
Sudor, et hirsuti secuerunt corpora vepres.
Dulcibus idcirco fluviis pecus omne magistri
Perfundunt; udisque aries in gurgite villis
Mersatur, missusque secundo defluit amni:
Aut tonsum tristi contingunt corpus amurcâ,
Et spumas miscent argenti ac sulphura viva,
Idæasque pices, et pingues unguine ceras,
Scillamque, helleborosque graves, nigrumque bitumen.
Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est

Quàm si quis ferro potuit rescindere summum
Ulceris os : alitur vitium, vivitque tegendo,
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat, et meliora Deos sedet omnia poscens.
Quin etiam ima dolor balantum lapsus ad ossa
Cùm furit, atque artus depascitur arida febris,
Profuit incensos æstus avertere, et inter
Ima ferire pedis salientem sanguine venam ;
Bisaltæ quo more solent, acerque Gelonus,
Cùm fugit in Rhodopen, atque in deserta Getarum,
Et lac concretum cum sanguine potat equino.

Quam procul, aut molli succedere sæpiùs umbræ
Videris, aut summas carpentem ignaviùs herbas,
Extremamque sequi, aut medio procumbere campo
Pascentem, et seræ solàm decedere nocti ;
Continuò culpam ferro compesce, priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.
Non tam creber agens hyemem ruit æquore turbo,
Quàm multæ pecudum pestes : nec singula morbi
Corpora corripiunt, sed tota æstiva repentè,
Spemque, gregemque simul, cunctamque ab origine gentem.

Tum sciat, aërias Alpes et Norica si quis
Castella in tumulis, et Iapidis arva Timavi
Nunc quoque pòst tanto videat, desertaque regna

plus efficace, que d'ouvrir l'ulcère par une incision. Le venin gagne et preud de nouvelles forces en demeurant caché, quand le berger ne veut point porter sur le mal une main secourable, et se tient tranquille espérant tout des Dieux. Si le poison pénétrant la brebis jusque dans la möelle des os, lui cause des douleurs aiguës, et allume dans ses veines une fièvre dévorante, il faut en calmer la violence en saignant l'animal au pied, à la manière des Bisaltes et de l'infatigable Gelon (30), lorsque réfugiés sur le Rhodope et dans les déserts de Scythie, ils se font un breuvage du lait de leurs brebis, mêlé avec le sang de leurs chevaux.

Si tu en vois une chercher souvent l'ombre, effleurer sans appétit la pointe de l'herbe, ne suivre le troupeau que de loin, se coucher en paissant au milieu de la plaine, revenir tard et toute seule à la bergerie; hâte-toi, le fer à la main, de couper racine au mal, avant qu'une contagion funeste ait infecté tout le bercail. Les orages sont moins fréquens sur les mers que les maladies parmi les bestiaux; maladies qui n'attaquent pas seulement quelques bêtes, mais qui enlèvent tout d'un coup, au milieu des plus beaux pâturages, des troupeaux entiers (31), mères et petits, sans qu'il reste au malheureux berger la moindre espérance.

Pour en juger, transporte-toi sur ces Alpes qui s'élèvent jusqu'aux cieux, sur les hauteurs fortifiées de la Norique (32), ou sur les bords du Timave, dans les plaines fertiles de l'Iapydie, et de là jette les yeux sur ces pâturages immenses où régnoient jadis d'heureux bergers; tu n'y verras encore, après tant d'années, que des pays

abandonnés, que de vastes solitudes. Un air corrompu, joint aux chaleurs excessives de l'automne, alluma dans ces contrées une affreuse contagion qui fit périr, et les animaux domestiques, et les bêtes fauves de toute espèce; les eaux en furent empoisonnées, et les fourrages infectés. La mort sembloit réunir toutes ses horreurs. D'abord un feu dévorant circulant dans les veines, brûloit et consumoit l'animal infortuné; puis tout-à-coup ses membres desséchés se gonfloient d'une humeur corrosive, qui calcinoit ses os et les réduisoit en pourriture.

Souvent la victime, au pied même de l'autel, et sur le point d'être immolée, tomboit mourante entre les mains des sacrificateurs occupés à la parer de bandelettes blanches; ou si le ministre avoit eu le temps de la frapper, ses entrailles mises sur l'autel ne brûloient point, et l'aruspice consulté n'en pouvoit tirer aucun présage. A peine le couteau se teignoit-il de quelques gouttes de sang; un peu de pus sans consistance souilloit à peine la superficie de la poussière.

Cependant les jeunes taureaux tomboient morts de tous côtés au milieu des riantes prairies, ou venoient expirer tristement devant des ratetiers pleins d'herbe. La rage s'emparoit du chien caressant, une toux violente fatiguoit cruellement le pourceau, qu'étrangloit l'enflure de sa gorge épaisse.

Abattu lui-même par une langueur mortelle, le coursier vainqueur a perdu toute émulation; l'herbe des prés, l'eau des fontaines, n'ont plus pour lui d'attraits; sans cesse il frappe du pied la terre, ses oreilles se baissent triste-

Pastorum, et longè saltus latèque vacantes.
Hîc quondam morbo cœli miseranda coorta est
Tempestas, totoque autumni incanduit æstu;
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum;
Corrupitque lacus, infecit pabula tabo.
Nec via mortis erat simplex: sed ubi ignea venis
Omnibus acta sitis miseros adduxerat artus,
Rursus abundabat fluidus liquor, omniaque in se
Ossa minutatim morbo collapsa trahebat.

Sæpè in honore Deûm medio stans hostia ad aram,
Lanea dum niveâ circumdatur infula vittâ,
Inter cunctantes cecidit moribunda ministros.
Aut si quam ferro mactaverat antè sacerdos,
Inde neque impositis ardent altaria fibris,
Nec responsa potest consultus reddere vates;
Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
Summaque jejunâ sanie infuscatur arena.

Hinc lætis vituli vulgò moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
Hinc canibus blandis rabies venit, et quatit ægros
Tussis anhela sues, ac faucibus angit obesis.

Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ
Victor equus, fontesque avertitur, et pede terram
Crebra ferit: demissæ aures; incertus ibidem

Sudor, et ille quidem morituris frigidus : aret
Pellis, et ad tactum tractanti dura resistit.
Hæc ante exitium primis dant signa diebus.
Sin in processu cœpit crudèscere morbus;
Tum verò ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus, interdum gemitu gravis, imaque longo
Ilia singultu tendunt : it naribus ater
Sanguis, et obsessas fauces premit aspera lingua.
Profuit inserto latices infundere cornu
Lenæos : ea visa salus morientibus una.
Mox erat hoc ipsum exitio; furiisque refecti
Ardebant, ipsique suos jam morte sub ægrâ
(Dî meliora piis, erroremque hostibus illum!)
Discissos nudis laniabant dentibus artus.

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, et mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus : it tristis arator,
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.

Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum, non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis : at ima

ment sur ses tempes, où se manifeste par intervalle une sueur équivoque, mais froide, aux approches de la mort. Sa peau sèche et retirée n'est plus qu'une membrane dure qui résiste au toucher. Tels sont les symptômes de la maladie dans les premiers jours. Commence-t-elle à faire des progrès? alors ce sont des yeux enflammés, une respiration pénible, quelquefois accompagnée de gémissemens douloureux et de longs soupirs qui sortent des flancs avec effort; un sang noir qui coule des naseaux, une langue épaisse et rude qui obstrue le gosier. Dans ces circonstances on essaya de faire avaler du vin aux animaux, au moyen d'une corne; ils s'en trouvèrent mieux. Ce fut le seul remède dont on espéra leur guérison; mais bientôt le remède même achevoit de les perdre; en reprenant des forces, ils devenoient furieux; et, dans l'accès de leur rage (grands Dieux, épargnez aux bons et gardez aux méchans de pareilles erreurs!), ces malheureux animaux, sur le point d'expirer, se mordoient et se déchiroient eux-mêmes d'une dent forcenée.

Ailleurs le taureau fumant sous le joug tombe tout d'un coup, vomit des flots de sang mêlé d'écume, et rend la vie en poussant des gémissemens lamentables. Le laboureur consterné détèle en soupirant l'autre compagnon de ses peines, non-moins affligé que lui du trépas de son frère; et laisse sa charrue oisive au milieu d'un sillon commencé.

Ni l'ombre des forêts profondes, ni la tendre verdure des prairies, ni l'onde pure et transparente qui descend dans la plaine en roulant sur un lit de cailloux, rien ne réveille l'animal

languissant; ses flancs s'affaissent, une morne stupeur charge ses yeux, sa tête appesantie se laisse aller vers la terre. Que lui servent tant de travaux et de bienfaits? que lui revient-il d'avoir forcé la terre à nous ouvrir son sein? Hélas! ce ne sont point les vins de Massique, ni les mets recherchés, qui le tuent : du feuillage et de l'herbe composent tout son repas; c'est dans une source pure, ou dans le courant d'un fleuve, qu'il se désaltère, et jamais les noirs soucis ne troublent son sommeil.

On dit qu'alors, ce qui jamais ne s'étoit vu dans ces contrées, on chercha vainement des génisses pour les fêtes de Junon (33), et que les chars sacrés y furent conduits au temple par des bufles accouplés au hasard (34). Il falloit voir alors les malheureux laboureurs fouiller péniblement la terre avec la houe, creuser des sillons avec les ongles pour y enfouir leurs grains, s'atteler eux-mêmes au joug pour traîner de montagne en montagne leurs chariots gémissans.

Le loup ne venoit plus épier la brebis au sortir de la bergerie, ni rôder la nuit autour des troupeaux : un mal plus cruel que la faim avoit dompté sa rage. Le daim timide et le cerf, que tout faisoit fuir auparavant, errent maintenant au milieu des chiens, autour des demeures des hommes. L'habitant des mers, tout ce qui nage dans leurs vastes abymes, flotte languissamment près des rivages, à la merci des flots, comme autant de cadavres noyés par la tempête. Les phoques se réfugient dans les fleuves étonnés de leur donner asile; la vipère cachée dans sa retraite souterraine, n'y trouve point d'abri contre la mort; l'hydre effrayée dresse en vain ses

Solvuntur

Solvuntur latera, atque oculos stupor urget inertes,
Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
Quid labor aut benefacta juvant? quid vomere terras
Invertisse graves? Atqui non Massica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuere repostæ:
Frondibus et victu pascuntur simplicis herbæ;
Pocula sunt fontes liquidi, atque exercita cursu
Flumina; nec somnos abrumpit cura salubres.

Tempore non alio dicunt regionibus illis
Quæsitas ad sacra boves Junonis, et uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.
Ergo ægrè rastris terram rimantur, et ipsis
Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos
Contentâ cervice trahunt stridentia plaustra.

Non lupus insidias explorat ovilia circum,
Nec gregibus nocturnus obambulat; acrior illum
Cura domat: timidi damæ cervique fugaces
Nunc interque canes et circum tecta vagantur.
Jam maris immensi prolem et genus omne natantum
Littore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
Proluit: insolitæ fugiunt in flumina phocæ.
Interit et curvis frustra defensa latebris
Vipera, et attoniti squamis adstantibus hydri.

Ipsis est aër avibus non æquus, et illæ
Præcipites altâ vitam sub nube relinquunt.

Præterea nec jam mutari pabula refert;
Quæsitæque nocent artes: cessere magistri
Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus.
Sævit et in lucem Stygiis emissa tenebris
Pallida Tisiphone, morbos agit antè metumque,
Inque dies avidum surgens caput altiùs effert.
Balatu pecorum, et crebris mugitibus amnes,
Arentesque sonant ripæ, collesque supini.
Jamque catervatim dat stragem, atque aggerat ipsis
In stabulis turpi dilapsa cadavera tabo;
Donec humo tegere ac foveis abscondere discunt.
Nam neque erat coriis usus, nec viscera quisquam
Aut undis abolere potest, aut vincere flammâ.
Nec tondere quidem morbo illuvieque peresa
Vellera, nec telas possunt attingere putres.
Verùm etiam invisos si quis tentârat amictus,
Ardentes papulæ, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur; nec longo deinde moranti
Tempore contactos artus sacer ignis edebat.

écailles ; l'air n'épargne pas les oiseaux, le mal les poursuit jusque dans les nues ; ils y laissent la vie et tombent sur la terre.

En vain fait-on changer les troupeaux de pâturage, tous les remèdes qu'on essaye deviennent des poisons; tout l'art des Chirons et des Mélampes(35) est forcé de céder. La pâle Tisiphone, échappée de la nuit infernale, déploie toute sa fureur, fait marcher devant elle les maladies et la peur, et voit avec orgueil croître de jour en jour le nombre de ses victimes. On n'entend le long des fleuves, dans les vallons, sur les montagnes, que brebis bêlantes, que taureaux mugissans. Déjà l'impitoyable Furie immole à la fois des troupeaux entiers, et remplit les étables mêmes de monceaux de cadavres qui tombent en pourriture; jusqu'à ce qu'on s'avise enfin de les enterrer dans des fosses profondes; car leurs peaux n'étoient d'aucun usage, leur chair infecte ne se purifioit ni dans l'eau, ni au feu le plus ardent; on n'osoit ni tondre les brebis mortes de la contagion, ni toucher aux étoffes faites de ces laines empoisonnées ; et malheur au mortel assez imprudent pour s'en revêtir ! à l'instant son corps se couvroit de pustules enflammées, une sueur immonde couloit de ses membres, et bientôt un feu ardent (36) dévoroit tout ce qu'avoient touché ces vêtemens perfides.

REMARQUES

SUR LE TROISIÈME LIVRE.

(1) *Palès* : Est ici invoquée comme déesse des troupeaux. Elle présidoit à leur nourriture : c'étoit en son honneur que l'on brûloit les chaumes et les pailles inutiles dans une fête champêtre, appelée de son nom, *Palilia*.

(2) *Et toi, fameux pasteur*, etc. : Apollon ; allusion au temps où, banni du ciel pour avoir tué les Cyclopes, il menoit paître les troupeaux d'Admète sur les bords de l'Amphrise, rivière de Thessalie.

(3) *Qui ne connoit l'impérieux Eurysthée*, etc. : Roi de Mycène, fils de Sthénélus, qui, par jalousie, ou si l'on veut, à l'instigation de Junon, persécuta Hercule, et lui imposa successivement tous ces travaux qui l'ont rendu si fameux.

(4) *De l'exécrable Busiris* : Roi d'Egypte, qui immoloit à ses Dieux les étrangers qui venoient dans ses états. Hercule, qu'il vouloit traiter ainsi, l'égorgea lui-même au pied de ses autels impies. *Illaudati*, qu'on n'a jamais loué, du moins sérieusement : allusion peut-être à l'éloge de Busiris par Isocrate ; discours qu'on doit moins regarder comme un éloge, que comme un essai de déclamation, pour montrer quelles étoient les ressources de l'éloquence dans les sujets les plus ingrats. Ainsi cet éloge est une vraie satire, Busiris n'ayant été choisi par l'auteur, pour son héros, que comme le plus détestable des hommes.

(5) *Qui n'a point chanté le jeune Hylas*, etc. : Hylas, jeune homme aimé d'Hercule. *Voyez* la sixième Églogue. Latone et son île ; Pelops et Hippodamie : *Voyez* le *Dictionnaire de la Fable*. Le poète parle de tous ces sujets épuisés depuis long-temps par les Grecs, avec une sorte de dédain, en homme jaloux de relever la gloire de son pays par des ouvrages qui ne doivent rien aux étrangers.

(6) *Des palmes d'Idumée :* pour dire des palmes les plus glorieuses. L'Idumée, province de Syrie, étoit célèbre pour ses palmiers.

(7) *Et les bois sacrés de Molorque :* nom du berger qui avoit donné l'hospitalité à Hercule, lorsqu'il tua le lion de la forêt de Némée.

(8) *Sur lesquels ils sont tissus :* Les Bretons ayant été vaincus par Jules-César, leur costume, nouveau pour les Romains, avoit donné l'idée d'en faire un objet de décoration pour les théâtres.

(9) *Du nouveau Romulus.* Octave étoit flatté qu'on lui donnât ce nom.

(10) *Le Niphate repoussé :* Montagne d'Arménie, c'est-à-dire, les Arméniens qui avoient osé faire quelques incursions sur les provinces Romaines de l'Asie mineure.

(11) *La matière d'un double triomphe :* Virgile ne s'explique pas ici bien clairement ; mais on peut croire qu'il avoit en vue les deux victoires remportées, l'une près d'Actium, et l'autre près d'Alexandrie, sur Marc-Antoine, ou plutôt sur ses troupes composées d'Asiatiques et d'Africains, comme on le voit dans la description du bouclier d'Enée, au 8[e]. livre, v. 685.

Hinc ope barbaricâ, variisque Antonius armis
Victor, ab Auroræ populis et littore rubro
Ægyptum, viresque Orientis et ultima secum
Bactra vehit.

(12) *L'Envie, la triste Envie,* etc. : c'est-à-dire, les envieux, ceux qui voyoient avec jalousie la fortune d'Octave, et il pouvoit y en avoir beaucoup. Le poète les menace ici de tous les supplices des Enfers.

(13) *Tu le veux, Mécène,* etc. : C'est toujours à Mécène que les Géorgiques sont adressées, comme les Bucoliques l'avoient été à Pollion. Virgile n'étoit point encore dans la familiarité d'Auguste ; et c'est par l'entreprise même des Géorgiques, que Mécène vouloit le mettre entièrement dans les bonnes graces de ce prince.

(14) *Et d'assurer à son nom autant de siècles,* etc. :

Il annonce ici, non pas précisément l'*Enéide*, il n'en avoit pas sans doute encore formé le plan; mais, en général, un poëme héroïque à la gloire d'Auguste.

(15) *Que Pollux sut dompter:* Virgile donne à Pollux ce que les autres attribuent à Castor, son frère, l'art de dompter les chevaux.

Castor gaudet equis; ovo prognatus eodem
Pugnis. HOR.

(16) *Jusqu'au trident du Dieu des mers:* Neptune et Minerve se disputoient l'honneur de donner son nom à la ville nouvellement bâtie par Cécrops: on convint qu'il appartiendroit à qui feroit le présent le plus avantageux à la ville. Neptune d'un coup de son trident fit sortir de terre un superbe cheval; Minerve fit naître un olivier tout fleuri. L'Aréopage adjugea la palme à l'olivier pacifique de la déesse, nommée en grec Αθηνη.

(17) *Insecte toujours furieux:* C'est le taon, espèce de mouche très-incommode aux bestiaux, sur-tout dans les grandes chaleurs.

(18) *Il aiguise aussi ses défenses*: Comme le sanglier, dont il est parlé plus haut, et dont par conséquent il ne doit plus être question une seconde fois. D'ailleurs *ipse* désigne un animal dont on ne devroit pas attendre de telles fureurs, et dans lequel cette rage semble étonnante: ce qui ne sauroit se dire du sanglier.

(19) *Voyez le jeune homme*: Allusion à l'histoire de Léandre, qui traversoit l'Hellespont à la nage pour aller trouver Héro son amante, et qui périt en faisant ce trajet dans une nuit orageuse. Son cadavre, porté au pied de la tour de Sestos où Héro l'attendoit, fut reconnu par elle; et du désespoir qu'elle en conçut, elle se précipita elle-même dans le détroit.

(20) *Fécondée par sa seule haleine*, etc.: Des auteurs anciens, notamment Varron, Solin, Columelle, paroissent avoir été dans cette erreur. Il faut pardonner aux poètes d'adopter dans leurs vers des préjugés répandus, quand ils offrent quelque chose de merveilleux à débiter.

(21) *Et attriste de ses pluies froides les derniers*

jours de l'année : Les Romains commençoient l'année par le mois de mars, et le Verseau est le signe de février.

(22) *Et le rossignol dans les bois :* [acanthis], signifie proprement un chardonneret. Il se prend aussi pour le rossignol.

(23) *Son chien fidèle* [Amyclæum canem] : Amyclé, ville de Laconie, pays dont les chiens étoient fort estimés.

(24) *Ainsi le brave Romain, chargé du poids énorme de ses armes :* Il y a dans le latin *injusto*, disproportionné relativement à ses forces, mais non pas à son courage. Ce poids étoit de 60 livres, selon Végèce. C'est avec cette charge que l'on accoutumoit le soldat romain à faire en 5 heures, 20 et quelquefois 24 milles.

(25) *Il n'en est pas ainsi dans les régions*, etc. La Thrace, la Scythie, les environs de la Crimée, ici désignés par le mont Rhodope, le fleuve du Danube et la mer d'Asoph, ainsi que le mont Riphée, étoient ce que les anciens connoissoient de plus éloigné vers le pôle arctique. Ils n'imaginoient au-delà, que des pays toujours couverts de glaces, et par conséquent inhabitables.

(26) *De s'enivrer de boissons fermentées, et tirées de fruits acides, imitant le jus de la vigne :* ces deux sortes de boissons sont la bierre et le cidre.

(27) *Ni les surprises perfides de l'Ibère :* peuples sujets au brigandage ; soit qu'il s'agisse des habitans de l'Ibérie, situés à l'extrémité du Pont-Euxin, ou de ceux des montagnes d'Arragon, aux environs de l'Ebre qui leur donnoit son nom.

(28) *Non moins dangereux est le serpent . . . . . de Calabre :* c'est celui que l'on nomme Clepsidre, dont Virgile donne une description assez exacte.

(29) *Sa triple langue :* les serpens n'ont réellement qu'une langue ; mais ils la dardent avec une telle rapidité, qu'on s'imagine leur en voir plusieurs.

(30) *A la manière des Bisaltes et de l'infatigable Gelon.* Les Bisaltes et les Gelons étoient des peuples nomades, qui n'avoient pas de demeure absolument fixe, et ne restoient dans une contrée qu'autant qu'ils y trouvoient la sécurité, tant pour eux que pour leurs troupeaux.

(31) *Des troupeaux entiers* : mot à mot, des parcs entiers. *Æstiva*, désigne ces enceintes de claies où l'on tient les troupeaux au milieu des champs pendant l'été : expression tirée des campemens ou cantonnemens des armées romaines, et opposée à *hiberna castra*, qui signifie quartiers d'hiver.

(32) *Sur les hauteurs fortifiées de la Norique*, etc. Les pays ici mentionnés sont aujourd'hui la Bavière, le Frioul, et autres provinces voisines.

(33) *On chercha vainement des génisses pour les fêtes de Junon*. Virgile fait ici allusion à l'histoire de Cléobis et Cliton, rapportée par Hérodote, et bien plus ancienne que l'épidémie dont il s'agit.

(34) *Par des bufles accouplés au hasard*; [inégaux, *imparibus*], parce qu'on n'avoit pas le temps de mieux choisir, etc.

(35) *Tout l'art des Chirons et des Mélampes* : tous deux célèbres dans la science médicinale, pour dire des médecins; comme on dit des Alexandre et des César, pour dire les grands capitaines, par *antonomase*. *Phyllirides*. Chiron le Centaure, étoit fils de Saturne et de la nymphe Phillyra. Il avoit employé sa jeunesse dans les bois à étudier les simples et leurs propriétés. *Amythaonius*. Mélampe étoit fils d'Amythaon; il joignoit à la médecine la science des augures; il avoit guéri les filles de Prétus de leur folie. (V. églogue 6, note 12.)

(36) *Et bientôt un feu ardent dévoroit*, etc. Cette maladie paroît avoir été la même que nous avons appelée feu Saint-Antoine. *Sacer* en latin, n'est pas restreint à ce que nous appelons *sacré*, c'est-à-dire consacré par la religion; il s'applique souvent à ce qu'on ne doit pas toucher, à ce que les Dieux ont maudit. Le mot *feu* [ignis], n'est point trop fort pour désigner ce mal, qui rendoit en effet les membres auxquels il s'attachoit, secs et noirs comme s'ils eussent été brûlés. Cette affreuse maladie est peinte à la fin du 6e. livre de Lucrèce, où il s'agit de la peste qui ravagea autrefois l'Attique, et dont l'historien Thucydide a laissé la description.

SUJET

DU QUATRIÈME LIVRE

DES GÉORGIQUES.

LES abeilles sont l'objet de ce quatrième livre; il s'agit d'abord de leur logement, de leur nourriture, de leurs essaims et de leurs guerres; ensuite des différentes espèces d'abeilles, de leur police, des temps où elles travaillent leur miel, et où l'on doit le recueillir; de leurs maladies, et de la manière de repeupler les ruches, selon Virgile, lorsque toutes les mouches ont péri. L'expédient qu'il propose, sans doute d'après quelque tradition vulgaire, tout absurde et ridicule qu'il est, amène très-heureusement le plus bel épisode qu'il y ait dans tout l'ouvrage: savoir, la fable d'Aristée, comprenant celle d'Orphée et d'Eurydice: épisode, dit avec raison l'abbé Desfontaines, qui vaut lui seul un poëme, et qui, soit pour la précision et l'élégance, soit pour la vivacité et la vérité du sentiment, est peut-être au-dessus de tout ce qui nous reste de la poésie ancienne.

GEORGICON.

LIBER QUARTUS.

Protinus aërii mellis cœlestia dona
Exsequar : hanc etiam, Mæcenas, aspice partem.
Admiranda tibi levium spectacula rerum,
Magnanimosque duces, totiusque ordine gentis
Mores, et studia, et populos, et prælia dicam.
In tenui labor : at tenuis non gloria, si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.
Principio sedes apibus statioque petenda,
Quò neque sit ventis aditus (nam pabula venti
Ferre domum prohibent), neque oves, hædique petulci
Floribus insultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, et surgentes atterat herbas.
Absint et picti squalentia terga lacerti
Pinguibus à stabulis, meropesque, aliæque volucres,
Et manibus Procne pectus signata cruentis:
Omnia nam latè vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
At liquidi fontes, et stagna virentia musco
Adsint, et tenuis fugiens per gramina rivus;

LES GÉORGIQUES.

LIVRE QUATRIÈME.

Je viens à la céleste ambroisie que nous donne l'insecte habitant de l'air (1). Mécène, honore aussi de tes regards cette partie de mon ouvrage; j'offre à tes yeux, dans de petits objets, de grands spectacles : tu verras, non sans admiration, toute l'histoire de ce peuple, ses lois, ses chefs magnanimes, ses arts et ses combats. Assez mince est le sujet; mais non pas la gloire du travail, si toutefois le poète a pour lui les Dieux, et n'invoque pas en vain le secours d'Apollon.

Choisis d'abord pour tes abeilles une demeure fixe et commode, qui soit à l'abri du vent; car le vent les empêche d'arriver au logis chargées de provisions. Que la brebis et le pétulant chevreau n'y bondissent point sur les fleurs; que la génisse vagabonde n'y vienne point fouler l'herbe naissante, et en abattre la rosée. Loin de leur riche pâture le lézard à la peau bigarrée et gluante, l'avide guêpier, et les autres oiseaux; Procné sur-tout (2), qui porte encore sur sa poitrine l'empreinte de ses mains sanglantes : ces animaux exercent au loin de cruels ravages, enlèvent dans leur bec les abeilles mêmes qu'elles rencontrent dans l'air; repas délicieux pour leurs impitoyables couvées. Mais qu'il y ait aux environs de la ruche, de claires fontaines, des étangs bordés de mousse, un ruisseau fuyant à travers

la prairie, un palmier ou un gros olivier sauvage, qui couvre de son ombre l'entrée de leur demeure, afin qu'aux beaux jours du printemps, quand les nouveaux rois commencent à sortir à la tête de leurs essaims, et que cette vive jeunesse prend ses ébats hors de la ruche, la rive voisine les invite à respirer le frais, et l'arbre officieux à se reposer sur ses branches verdoyantes; et, soit que l'eau dorme, ou qu'elle coule, jettes-y en travers de grosses pierres ou des troncs de saule, comme autant de ponts où les abeilles puissent s'abattre, et sécher leurs ailes au soleil, s'il arrive qu'elles reviennent mouillées par la pluie qui les aura surprises, ou qu'un coup de vent les ait précipitées dans l'onde. Que près de là fleurissent de tous côtés la lavande, la sarriette et le thym; que le bord de l'eau soit tapissé de violettes.

Quant aux ruches formées d'écorces creuses, ou tissues d'un flexible osier, il ne faut y laisser qu'une ouverture étroite; car le miel est sujet à se geler l'hiver, et à se fondre l'été. Le froid et le chaud sont également à craindre pour les abeilles, et ce n'est pas sans raison qu'on les voit à l'envi boucher avec de la cire les moindres fentes de leurs maisons, en mastiquer les bords avec un enduit tiré des plantes et des fleurs, et mettre en réserve pour cet utile emploi une pâte visqueuse (3), plus ductile que la glu et que la poix du mont Ida. On dit même que souvent elles se sont creusé sous terre des demeures

Palmaque vestibulum, aut ingens oleaster inumbret;
Ut, cùm prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,
Vicina invitet decedere ripa calori,
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.
In medium, seu stabit iners, seu profluet humor,
Transversas salices et grandia conjice saxa;
Pontibus ut crebris possint consistere, et alas
Pandere ad æstivum Solem, si fortè morantes
Sparserit, aut præceps Neptuno immerserit Eurus.
Hæc circum casiæ virides, et olentia latè
Serpylla, et graviter spirantis copia thymbræ
Floreat; irriguumque bibant violaria fontem.

Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: nam frigore mella
Cogit hyems, eademque calor liquefacta remittit.
Utraque vis apibus pariter metuenda: neque illæ
Nequicquam in tectis certatim tenuia cerâ
Spiramenta linunt, fucoque et floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten
Et visco et Phrygiæ servant pice lentius Idæ.
Sæpè etiam effossis (si vera est fama) latebris,
Sub terrâ fodêre larem; penitùsque repertæ

Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro.

Tu tamen è levi rimosa cubilia limo
Unge, fovens circùm, et raras superinjice frondes.
Neu propiùs tectis taxum sine, neve rubentes
Ure foco cancros; altæ neu crede paludi,
Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Quod superest, ubi pulsam hyemem sol aureus egit
Sub terras, cœlumque æstivâ luce reclusit;
Illæ continuò saltus sylvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, et flumina libant
Summa leves. Hinc, nescio quâ dulcedine lætæ,
Progeniem nidosque fovent: hinc arte recentes
Excudunt ceras, et mella tenacia fingunt.

Hinc ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,
Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemplator; aquas dulces et frondea semper
Tecta petunt: huc tu jussos asperge sapores,
Trita melisphylla, et cerinthæ ignobile gramen:
Tinnitusque cie, et Matris quate cymbala circùm.
Ipsæ consident medicatis sedibus, ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.

cachées ; qu'on en a trouvé logées dans les trous des pierres ponces, et dans le sein des arbres minés par les ans.

Ne laisse pas d'enduire toi-même leur frêle habitation d'une légère couche de terre grasse étendue avec soin tout autour ; couvre-la de quelques feuillages. Ne souffre point d'ifs aux environs ; n'y fais pas rougir d'écrevisses sur les charbons ; n'expose point tes ruches près d'un marais profond, ni près d'un bourbier de mauvaise odeur, ni dans des lieux remplis d'échos, et où les voix se multiplient par la répercussion des rochers.

Sitôt que le soleil ranimant ses feux, a relégué l'hiver sous la terre, et rendu au ciel la sérénité des beaux jours, les abeilles se répandent dans les bois et dans les pâturages ; tantôt font leur moisson sur les plus belles fleurs, tantôt se désaltèrent en rasant légèrement la surface des eaux ; elles reviennent ensuite avec une joie étonnante, prendre soin de leurs cellules et faire éclore de nouvelles familles : de là, cet édifice de cire qu'elles bâtissent avec tant d'art, et cette provision de miel qu'elles amassent dans des gâteaux.

Bientôt échappé de son berceau, tu verras avec surprise le jeune essaim, dans un jour d'été, s'élever au haut des cieux, et, suspendu comme un nuage épais, flotter en l'air au gré des vents. Suis-le des yeux ; toujours il va chercher les bords d'une onde claire, et l'abri d'un vert feuillage : parfume les lieux d'alentour de mélisse et de melinet broyés ensemble ; fais-y retentir le bruit de l'airain, et les cymbales de la mère des Dieux. D'elles-mêmes les abeilles attirées par l'odeur, viendront s'y poser, et reprendront leur vie ordinaire au fond de ta ruche. Mais quand, excitées par la

discorde, tu les verras voler au combat (car souvent il s'élève entre deux rois (4) des querelles terribles), l'on peut dès-lors pressentir de loin les dispositions guerrières et l'ardeur martiale qui fermente dans tous les cœurs : on croit entendre le son belliqueux de l'airain hâter leur marche, et leur bourdonnement ressemble aux bruyans éclats de la trompette; on les voit s'attrouper en tumulte, agiter leurs aîles, aiguiser leurs dards avec leurs trompes, exercer la souplesse de leurs bras, se presser autour de leur roi et de la cellule royale (5), en défiant à grands cris l'ennemi au combat.

Dès qu'un beau jour se présente et que le champ est libre, on sort des retranchemens : la bataille se livre, le ciel retentit, les partis se mêlent et s'agitent dans les airs, semblables à un tourbillon rapide; des milliers de combattans sont précipités sur la terre; il en tombe autant que de grêle dans un orage, autant que de glands d'un chêne que l'on secoue avec violence.

Au milieu des rangs, les rois eux-mêmes, distingués par l'éclat de leurs couleurs, font voir dans un si foible corps le plus grand courage, combattant avec un acharnement opiniâtre jusqu'à ce que, supérieur en forces, l'un des deux ait contraint l'ennemi à plier et à lui céder la victoire. Mais quelque animés qu'ils paroissent, quelque chaude que soit la mêlée, jettes en l'air un peu de poussière, et tout s'appaise à l'instant. Après avoir ainsi rappelé les deux chefs du champ de bataille, livre au trépas celui qui aura montré le moins de vigueur, il seroit à charge à l'état par sa dépense; que le plus digne reste seul paisible possesseur de l'empire. Tu le reconnoîtras

Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpè duobus
Regibus incessit magno discordia motu),
Continuòque animos vulgi, et trepidantia bello
Corda licet longè præsciscere; namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, et vox
Auditur fractos sonitus imitata tubarum.
Tum trepidæ inter se coëunt, pennisque coruscant,
Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos,
Et circa regem atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.

Ergo ubi ver nactæ sudum, camposque patentes,
Erumpunt portis; concurritur: æthere in alto
Fit sonitus: magnum mixtæ glomerantur in orbem,
Præcipitesque cadunt: non densior aëre grando,
Nec de concussâ tantùm pluit ilice glandis.

Ipsi per medias acies, insignibus alis,
Ingentes animos angusto in pectore versant:
Usque adeo obnixi non cedere, dum gravis aut hos,
Aut hos versa fugâ victor dare terga subegit.
Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.
Verùm ubi ductores acie revocaveris ambos,
Deterior qui visus, eum, ne prodigus obsit,
Dede neci: melior vacuâ sine regnet in aulâ.

Alter erit maculis auro squalentibus ardens
(Nam duo sunt genera): hic melior, insignis et ore,
Et rutilis clarus squamis: ille horridus alter
Desidiâ, latamque trahens inglorius alvum.
Ut binæ regum facies, ita corpora gentis.
Namque aliæ turpes horrent, ceu pulvere ab alto
Cùm venit, et terram sicco spuit ore viator
Aridus: elucent aliæ, et fulgore coruscant,
Ardentes auro, et paribus lita corpora guttis.
Hæc potior soboles: hinc cœli tempore certo
Dulcia mella premes; nec tantùm dulcia, quantùm
Et liquida, et durum Bacchi domitura saporem.

At cùm incerta volant, cœloque examina ludunt,
Contemnuntque favos, et frigida tecta relinquunt;
Instabiles animos ludo prohibebis inani.
Nec magnus prohibere labor; tu regibus alas
Eripe: non illis quisquam cunctantibus altum
Ire iter, aut castris audebit vellere signa.
Invitent croceis halantes floribus horti,
Et custos furum atque avium, cum falce salignâ,
Hellespontiaci servet tutela Priapi.
Ipse thymum, pinosque ferens de montibus altis,
Tecta serat latè circùm, cui talia curæ:
Ipse labore manum duro terat, ipse feraces

sans peine, car ce sont deux espèces, l'un, c'est le vainqueur, à la beauté de sa tête, aux écailles brillantes de sa cuirasse, et à l'éclat de l'or répandu sur ses anneaux; l'autre, à sa mine triste et refrognée, à sa démarche lourde et paresseuse. Ainsi que les deux rois, les deux nations ont entr'elles des différences marquées; les unes sont d'une couleur sombre et sale, semblable à cette salive terreuse que rejette de la bouche le voyageur altéré, qui vient de marcher dans des chemins poudreux; les autres sont propres, luisantes, et marquées de gouttes d'or régulières et d'un éclat éblouissant. Cette race est la plus estimable; tu en tireras dans la saison le miel le plus doux, et en même temps le plus pur et le plus propre à corriger la dureté du vin (6).

Quand tu vois tes essaims voltiger sans objet, s'amuser dans l'air, oublier leurs rayons, et laisser par ennui les ruches à l'abandon, détourne-les d'un jeu frivole en fixant leur légèreté. La chose n'est pas difficile; arrache les ailes à leurs rois: leurs rois ne sortant plus, jamais qui que ce soit n'osera lever l'étendard, ni s'éloigner du camp.

Que le parfum des fleurs invite les abeilles à s'arrêter dans des jardins odoriférans, où le Dieu de Lampsaque (7), armé de sa faux de bois, les protégera contre les voleurs et contre les oiseaux. Que celui qui s'occupe de ce soin, aille chercher lui-même sur les montagnes, du serpolet et de jeunes pins, pour en garnir au loin les environs des ruches; et, sans craindre d'user ses mains par un travail pénible, qu'il plante lui-

même ces rejetons fertiles, et soit attentif à les arroser.

Pour moi, si je n'étois presque à la fin de ma course ; si déjà je ne pliois les voiles, impatient d'arriver au port, peut-être célébrerois-je aussi dans mes vers la culture des jardins, et ces riches bosquets de Lucanie (8), qui deux fois l'an se couvrent de roses ; je peindrois la chicorée se ranimant sous l'arrosoir, et le persil embellissant de sa verdure le bord d'un ruisseau, et le concombre au ventre creux, qui se tord en grossissant dans l'herbe où il rampe ; je ne passerois sous silence, ni le narcisse lent à s'épanouir, ni l'acanthe docile à se plier en berceau, ni le lierre pâle, ni le myrte qui se plaît sur les rivages.

Autrefois, il m'en souvient, près des superbes tours de Tarente (9), dans ces champs couverts de moissons dorées, qu'arrose le noir Galesus, je vis un vieillard Cilicien, possesseur de quelques arpens d'une terre abandonnée, qui n'étoit propre ni au labourage, ni à la pâture, ni à la vigne : cependant quelques légumes y avoient pris, par ses soins, la place des buissons ; ses planches étoient bordées de lis, de verveine et de pavots nourrissans (10). Avec ces richesses, il regardoit sans envie l'opulence des rois ; et chaque soir, de retour dans son modeste asile, il garnissoit sa table de mets qu'avoit créés son industrie. Les premières roses du printemps, les premiers fruits de l'automne se cueilloient chez lui ; et quand le triste hiver fendoit encore les pierres, et enchaînoit de ses glaçons le cours des fleuves, déjà il émondoit le tête de ses acanthes, accusant la lenteur des zéphyrs et de la douce saison.

Figat humo plantas, et amicos irriget imbres.
Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, et terris festinem advertere proram,
Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti;
Quoque modo potis gauderent intyba rivis,
Et virides apio ripæ, tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis; nec sera comantem
Narcissum, aut flexi tacuissem vimen acanthi,
Pallentesque hederas, et amantes littora myrtos.
Namque sub Œbaliæ memini me turribus altis,
Quà niger humectat flaventia culta Galesus,
Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant; nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho.
Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circùm
Lilia, verbenasque premens, vescumque papaver,
Regum æquabat opes animis, seràque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam, atque autumno carpere poma:
Et cùm tristis hyems etiam nunc frigore saxa
Rumperet, et glacie cursus frænaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram, zephyrosque morantes.

Ergo apibus fœtis idem atque examine multo
Primus abundare, et spumantia cogere pressis
Mella favis : illi tiliæ, atque uberrima pinus :
Quotque in flore novo pomis se fertilis arbos
Induerat, totidem autumno matura tenebat.
Ille etiam seras in versum distulit ulmos,
Eduramque pyrum, et spinos jam pruna ferentes,
Jamque ministrantem platanum potantibus umbras.
Verùm hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis pòst commemoranda relinquo.

Nunc age, naturas apibus quas Jupiter ipse
Addidit, expediam, pro quâ mercede canoros
Curetum sonitus crepitantiaque æra secutæ,
Dictæo cœli regem pavêre sub antro.

Solæ communes natos, consortia tecta
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum;
Et patriam solæ, et certos novere penates;
Venturæque hyemis memores, æstate laborem
Experiuntur, et in medium quæsita reponunt.
Namque aliæ victū invigilant, et fœdere pacto
Exercentur agris : pars intra septa domorum
Narcissi lacrymam, et lentum de cortice gluten;
Prima favis ponunt fundamina; deinde tenaces

Aussi voyoit-il, le premier, sortir de nombreux essaims de ses ruches fécondes, et le miel mousser en coulant à grands flots de ses pressoirs. Le tilleul et le pin lui offroient partout leur ombrage, et chaque fleur, dont au printemps s'embellissoient ses arbres fertiles, lui donnoit en automne un fruit dans sa maturité. Il avoit même transplanté en allées régulières, des ormes déjà vieux; des poiriers durcis par les ans; des pruniers sur épine, portant déjà des fruits, et des platanes qui couvroient déjà de leur ombre hospitalière les buveurs altérés. Mais resserré dans les limites de ma carrière, je laisse à regret cette peinture que d'autres finiront après moi.

Je vais dire maintenant les qualités merveilleuses dont Jupiter lui-même récompensa les soins des abeilles, lorsqu'attirées par le bruit de l'airain et le son harmonieux des cymbales des Corybantes, elles nourrirent le souverain des cieux dans l'antre de Dicté (11).

Seules de tous les animaux, elles ont des villes où les enfans n'appartiennent qu'à l'état, où les citoyens habitent en commun, où tout le monde vit sous la puissance sacrée des lois. Seules, elles connoissent une patrie; seules, elles ont un domicile certain; sages et prévoyantes, elles travaillent l'été, et mettent en réserve pour l'hiver d'abondantes provisions. On se concerte; les unes ont soin des vivres et vont aux champs faire la moisson; les autres sont occupées dans la ruche à construire les logemens; et d'abord, pour soutenir l'édifice, elles établissent une couche épaisse de pleurs de narcisse, et de la gomme des arbres; elles élèvent ensuite, par étage, des cellules de cire

bien cimentées: celles-ci distillent le miel et remplissent les alvéoles de ce doux nectar ; celles-là font éclore les jeunes mouches, l'espérance de la république ; d'autres ont en partage la garde des portes, et se relevant tour-à-tour, tantôt elles observent les signes avant-coureurs de la pluie et du vent ; tantôt elles reçoivent les fardeaux de celles qui arrivent chargées de butin ; tantôt elles se réunissent pour chasser les bourdons, troupe lâche et paresseuse. Tout est en mouvement ; les magasins se remplissent de miel, et l'air d'alentour est embaumé de l'odeur du thym. On croit voir les Cyclopes forger à la hâte les foudres de Jupiter. Les uns reçoivent l'air dans d'énormes soufflets, et l'en font ressortir avec impétuosité sur le brasier où se fond la matière ; les autres plongent dans l'eau les métaux frémissans ; l'Etna gémit des coups portés sur les enclumes ; les forgerons lèvent tour-à-tour leurs bras nerveux chargés de lourds marteaux, et les font retomber en cadence sur la masse embrasée, qu'à l'aide de leurs fortes tenailles ils tournent et retournent dans tous les sens. Telle est, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, l'ardeur qu'inspire aux abeilles (12) le desir d'amasser. C'est ainsi qu'on les voit se livrer au travail, chacune dans le poste qui lui est confié. Les anciennes ont soin de l'intérieur ; ce sont elles qui donnent aux rayons leur solidité, et qui en dirigent l'ingénieuse architecture (13). Les jeunes vont aux champs, d'où elles reviennent le soir harassées de fatigue, et les jambes chargées des poussières qu'elles ont recueillies sur le thym, l'arboisier, le saule, la lavande, le safran, l'hyacinthe et le tilleul.

Suspendunt ceras : aliæ spem gentis adultos
Educunt fœtus : aliæ purissima mella
Stipant, et liquido distendunt nectare cellas.
Sunt quibus ad portas cecidit custodia sorti,
Inque vicem speculantur aquas et nubila cœli ;
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus à præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.
Ac veluti lentis Cyclopes fulmina massis
Cùm properant, alii taurinis follibus auras
Accipiunt, redduntque ; alii stridentia tingunt
Æra lacu : gemit impositis incudibus Ætna :
Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.
Non aliter (si parva licet componere magnis)
Cecropias innatus apes amor urget habendi,
Munere quamque suo. Grandævis oppida curæ,
Et munire favos, et dædala fingere tecta.
At fessæ multâ referunt se nocte minores,
Crura thymo plenæ : pascuntur et arbuta passim,
Et glaucas salices, casiamque, crocumque rubentem,
Et pinguem tiliam, et ferrugineos hyacinthos.

Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
Manè ruunt portis, nusquam mora: rursus easdem
Vesper ubi è pastu tandem decedere campis
Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant.
Fit sonitus, mussantque oras et limina circum.
Pòst, ubi jam thalamis se composuere, siletur
In noctem, fessosque sopor suus occupat artus.

Nec verò à stabulis, pluvià impendente, recedunt
Longiùs; aut credunt cœlo, adventantibus Euris.
Sed circùm tutæ sub mœnibus urbis aquantur,
Excursusque breves tentant; et sæpè lapillos,
Ut cymbæ instabiles fluctu jactante saburram,
Tollunt: his sese per inania nubila librant.

Illum adeo placuisse apibus mirabere morem,
Quòd nec concubitu indulgent, nec corpora segnes
In Venerem solvunt, aut fœtus nixibus edunt.
Verùm ipsæ è foliis natos, et suavibus herbis
Ore legunt: ipsæ regem, parvosque Quirites
Sufficiunt, aulasque et cerea regna refingunt.

Le temps du repos et celui du travail sont les mêmes pour toutes les abeilles. Le matin les portes s'ouvrent, elles s'échappent en foule comme un torrent ; jamais de traîneurs. Le soir, dès que l'astre du berger les avertit de quitter enfin la picorée, elles regagnent toutes le logis, pour y réparer leurs forces épuisées. L'arrivée s'annonce par un grand bourdonnement ; on murmure encore autour des portes et le long des remparts ; mais sitôt que chacune est rentrée chez soi, le bruit cesse pour toute la nuit, et l'on oublie la fatigue du jour dans les bras d'un paisible sommeil.

Jamais, par un temps pluvieux, elles ne s'éloignent de leur demeure ; jamais, aux approches d'un grand vent, elles ne prennent dans les airs un imprudent essor. Cantonnées alors autour de leurs murailles, elles vont puiser l'eau à la source la plus voisine, et ne hasardent que de courtes excursions ; souvent même avec la précaution d'enlever avec elles de petits cailloux pour se soutenir dans l'air agité, comme ces barques légères qu'on leste de gravier, afin qu'elles résistent aux secousses des flots.

Mais ce que tu trouveras admirable dans les mœurs des abeilles, c'est qu'elles ne s'abandonnent point à l'amour ; c'est qu'elles ne s'énervent point dans les plaisirs, et ne connoissent ni l'union des sexes (14), ni les efforts pénibles de l'enfantement. C'est sur les fleurs et sur les plantes aromatiques, qu'elles vont chercher, à l'aide de leur trompe, une nouvelle lignée ; c'est là qu'elles retrouvent un roi et de nouveaux citoyens (15), pour qui elles s'empressent de réparer à force de cire, et la ville et le palais.

Souvent aussi, dans leurs courses, il leur est arrivé de briser leurs ailes en passant rapidement contre des grès ; quelquefois même elles expirent généreusement sous le faix : tant elles ont de passion pour les fleurs, tant elles attachent de gloire à la production du miel !

Aussi, quelque bornée que soit pour elles la carrière de la vie, car elle ne va guère au-delà du septième été, la race est immortelle, et les familles se perpétuent avec honneur dans une longue suite de générations.

Tu seras encore étonné du respect des abeilles pour le souverain ; jamais on ne vit rien d'égal, ni dans l'Egypte, ni dans le vaste empire de Crésus, ni chez le Parthe, ni chez le Mède habitant des bords de l'Hydaspe (16). Tant que le roi vit, la concorde est parfaite : est-il mort? tout pacte est rompu ; les magasins de miel sont pillés, et les rayons mis en pièces : elles-mêmes, dans leur fureur, détruisent ainsi leur ouvrage. Le roi veille sur les travaux ; lui seul attire tous les regards ; on s'empresse autour de sa personne avec un bourdonnement flatteur ; sans cesse il est environné d'une cour nombreuse. Souvent ses sujets le portent en triomphe sur leurs ailes ; à la guerre, ils lui font un rempart de leurs corps, et se disputent la gloire de mourir en combattant sous ses yeux.

Frappés des apparences, et d'après toute cette conduite, quelques-uns ont dit qu'il y avoit dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. Dieu, selon ces philosophes, est l'ame universelle qui remplit l'étendue immense de la terre, de la mer et des cieux ; c'est de lui que l'homme et tous les animaux empruntent, en

Sæpè etiam duris errando in cotibus alas
Attrivere, ultroque animam sub fasce dedêre :
Tantus amor florum, et generandi gloria mellis !

Ergo ipsas quamvis angusti terminus ævi
Excipiat (neque enim plus septima ducitur æstas),
At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domûs, et avi numerantur avorum.

Præterea regem non sic Ægyptus, et ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes
Observant. Rege incolumi, mens omnibus una est :
Amisso, rupere fidem; constructaque mella
Diripuere ipsæ, et crates solvêre favorum.
Ille operum custos; illum admirantur, et omnes
Circumstant fremitu denso, stipantque frequentes,
Et sæpè attolunt humeris, et corpora bello
Objectant, pulchramque petunt per vulnera mortem.

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos dixere : Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,

Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia : nec morti esse locum ; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.

Si quando sedem angustam, servataque mella
Thesauris relines ; priùs haustu sparsus aquarum
Ora fove, fumosque manu prætende sequaces.
Bis gravidos cogunt fœtus ; duo tempora messis :
Taygete simul os terris ostendit honestum
Pleïas, et Oceani spretos pede reppulit amnes ;
Aut eadem sidus fugiens ubi piscis aquosi
Tristior hibernas cœlo descendit in undas.

Illis ira modum supra est, læsæque venenum
Morsibus inspirant, et spicula cæca relinquunt
Affixæ venis, animasque in vulnere ponunt.

Sin duram metues hyemem, parcesque futuro,
Contusosque animos et res miserabere fractas ;
At suffire thymo, cerasque recidere inanes
Quis dubitet? nam sæpè favos ignotus adedit
Stellio, lucifugis congesta cubilia blattis,
Immunisque sedens aliena ad pabula fucus,
Aut asper crabro imparibus se immiscuit armis,
Aut dirum tineæ genus, aut invisa Minervæ

naissant, le souffle léger qui doit les animer pendant la vie, mais qui va s'y rejoindre et s'y réunir après la dissolution : ainsi rien ne meurt, et la substance vivante ne fait que remonter au ciel, où elle accroît le nombre des feux dont il est embelli.

Veux-tu de temps en temps pénétrer dans ce petit royaume, et t'emparer du miel dont regorgent ces trésors? puise d'abord de l'eau dans ta main, et mouilles-en ton visage (17) ; mets aussi entre toi et les abeilles, une fumée épaisse qui les éloigne et les empêche de t'approcher. Deux fois elles remplissent leur magasin ; deux fois on en peut faire la récolte, et lorsque la Pléiade élevant son front pudique au-dessus de l'horizon, repousse déjà d'un pied dédaigneux les flots de l'Océan, et lorsque, fuyant les regards du Poisson pluvieux (18), elle redescend tristement dans les ondes, où l'hiver à son tour exerce son empire.

Rien n'égale la fureur de l'abeille offensée : elle se venge par des morsures venimeuses ; elle s'acharne sur son ennemi, le perce jusqu'au sang, et laisse au fond de la plaie son dard avec sa vie.

Mais si, prévoyant les rigueurs de l'hiver, tu crains pour elles un avenir fâcheux, et que la vue de leur découragement et de leur misère future excite ta compassion, alors ne balance pas de parfumer les ruches de thym, et d'en retrancher les cires inutiles. Souvent les rayons se sont trouvés rongés par un lézard inconnu ; le cloporte y vit à l'abri du jour qu'il redoute ; le parasite bourdon y nourrit sa paresse aux dépens d'autrui ; le frelon mieux armé y porte le ravage ; les teignes s'y introduisent, et l'araignée, objet de

la haine de Pallas, y tend devant les portes ses toiles flottantes.

Plus les abeilles verront leur trésor épuisé, plus elles travailleront avec ardeur à réparer les pertes de l'état, à garnir les magasins (19), et à reconstruire les greniers aux dépens des fleurs.

Mais il peut survenir des maladies, car les abeilles ne sont pas exemptes de nos misères : tu en seras averti par des signes non équivoques ; changement de couleur, mine ridée, maigreur affreuse. Bientôt vous les voyez enlever les corps morts de la ruche et accompagner tristement les funérailles. Abattues par la faim, engourdies par le froid, elles restent suspendues à leur porte, enchaînées par les pieds les unes aux autres, ou bien elles demeurent enfermées dans leurs cellules, sans avoir le courage d'en sortir. On entend alors un bourdonnement plus fort que de coutume, et qui grossit par intervalle : semblable au bruit des vents qui mugissent dans les forêts, ou de la mer agitée au moment où le flot se retire, ou du feu qui bouillonne au fond d'une fournaise ardente.

Hâte-toi de brûler dans l'habitation le galbanum odoriférant, et d'y introduire de petites auges de roseau pleines de miel, en excitant, en invitant les abeilles à réparer leurs forces avec cet aliment chéri. Tu feras bien d'y joindre la noix de galle pilée, des roses sèches, du raisiné bien cuit, du thym et de la centaurée. Il est aussi dans les prai-

In foribus laxos suspendit aranea casses.
Quò magis exhaustæ fuerint, hôc acriùs omnes
Incumbent generis lapsi sarcire ruinas,
Complebuntque foros, et floribus horrea texent.
Si verò (quoniam casus apibus quoque nostros
Vita tulit) tristi languebunt corpora morbo;
Quod jam non dubiis poteris cognoscere signis:
Continuò est ægris alius color; horrida vultum
Deformat macies: tum corpora luce carentum
Exportant tectis, et tristia funera ducunt.
Aut illæ pedibus connexæ ad limina pendent;
Aut intus clausis cunctantur in ædibus omnes,
Ignavæque fame, et contracto frigore pigræ.
Tum sonus auditur gravior, tractimque susurrant:
Frigidus ut quondam sylvis immurmurat Auster,
Ut mare sollicitum stridet refluentibus undis,
Æstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis.
Hic jam galbaneos suadebo incendere odores,
Mellaque arundineis inferre canalibus, ultro
Hortantem, et fessas ad pabula nota vocantem.
Proderit et tunsum gallæ admiscere saporem,
Arentesque rosas, aut igni pinguia multo
Defruta, vel psythiâ passos de vite racemos,
Cecropiumque thymum, et grave olentia centaurea.

Est etiam flos in pratis, cui nomen amello
Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba.
Namque uno ingentem tollit de cespite sylvam,
Aureus ipse; sed in foliis quæ plurima circùm
Funduntur, violæ sublucet purpura nigræ.
Sæpè Deum nexis ornatæ torquibus aræ.
Asper in ore sapor: tonsis in vallibus illum
Pastores, et curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque Baccho,
Pabulàque in foribus plenis appone canistris.

Sed si quem proles subitò defecerit omnis,
Nec, genus unde novæ stirpis revocetur, habebit;
Tempus et Arcadii memoranda inventa magistri
Pandere, quoque modo cæsis jam sæpè juvencis
Insincerus apes tulerit cruor: altiùs omnem
Expediam, primâ repetens ab origine, famam.
Nam quà Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur sua rura phaselis;
Quàque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigrâ fœcundat arenâ,
Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis:
Omnis in hâc certam regio jacit arte salutem.

ries une plante qu'à la campagne on a nommée amellum, et que l'on trouve aisément. D'une seule racine elle pousse une forêt de tiges ; sa fleur est de couleur d'or ; et ses feuilles, qui sont en grand nombre, ont quelque chose du violet foncé. Souvent on en fait des guirlandes pour les autels des Dieux. La saveur en est âcre : on la recueille dans les prés déjà fauchés, sur les bords tortueux du Méla. Fais-en bouillir les racines dans le meilleur vin, et mets-en des corbeilles pleines à l'entrée des ruches.

Mais si l'espèce venoit à te manquer tout d'un coup, sans qu'il te restât de quoi la renouveler, il est temps de t'apprendre la mémorable découverte du berger d'Arcadie, et la manière dont le sang corrompu des victimes immolées a souvent produit des abeilles. Je vais en exposer l'histoire, en reprenant les faits dès la première origine.

Dans ces contrées (20) où le Nil couvre la terre de ses utiles débordemens, et voit sur ses bords l'heureux habitant de Canope se promener autour de son héritage sur des gondoles ornées de peintures ; dans ces lieux où ce fleuve descendu de chez l'Indien basané (21), côtoyant déjà le voisinage du Persan qui porte le carquois, fertilise de son noir limon les plaines verdoyantes de l'Egypte, et se partageant en divers canaux, court par sept embouchures se précipiter dans la mer ; cette invention est regardée de tout le pays comme une ressource assurée.

6

On choisit d'abord un emplacement étroit et tout juste pour cet usage ; on l'enferme de murs surmontés d'un petit toit ; on y perce quatre fenêtres recevant obliquement le jour et regardant les quatre vents. Puis on prend un jeune taureau de deux ans, dont les cornes forment déjà l'arc sur son front ; on le saisit, et, malgré toute sa résistance, on lui bouche le nez et la respiration ; alors on le bat, on le fait mourir sous les coups, de sorte que tout son corps en soit meurtri et n'ait plus rien d'entier que la peau.

En cet état, on laisse le cadavre enfermé dans la loge préparée, couché sur un lit de feuillage, de thym et de lavande. Cette opération se fait avant que l'onde soit caressée par les zéphyrs, avant que les prés se soient parés de fleurs nouvelles, avant que l'hirondelle soit venue en gazouillant suspendre l'édifice de son nid au haut de nos maisons.

Cependant les chairs s'échauffent et fermentent dans le corps de l'animal ; et bientôt (22), non sans surprise, on en voit sortir une foule d'insectes, d'abord sans pieds, puis bourdonnant déjà avec leurs ailes, puis s'enhardissant de plus en plus à se soutenir dans l'air, puis enfin prenant l'essor à grand bruit, comme une forte ondée dans un orage d'été, ou comme une grêle de flèches que fait pleuvoir le Parthe pour signal du combat.

Muses, quel dieu nous découvrit ce secret admirable ? Quelle occasion en fit faire aux humains la première expérience ? Le berger Aristée avoit, dit-on, perdu toutes ses abeilles par la maladie et par la faim. Accablé de tristesse, il

Exiguus primùm, atque ipsos contractus ad usus
Eligitur locus : hunc angustique imbrice tecti,
Parietibusque premunt arctis ; et quatuor addunt
Quatuor à ventis obliquâ luce fenestras.
Tùm vitulus bimâ curvans jam cornua fronte
Quæritur : huic geminæ nares, et spiritus oris
Multa reluctanti obstruitur ; plagisque perempto
Tunsa per integram solvuntur viscera pellem.
Sic positum in clauso linquunt, et ramea costis
Subjiciunt fragmenta, thymum, casiasque recentes.
Hoc geritur, zephyris primùm impellentibus undas,
Antè novis rubeant quàm prata coloribus, antè
Garrula quàm tignis nidum suspendat hirundo.
Interea teneris tepefactus in ossibus humor
Æstuat, et visenda modis animalia miris,
Trunca pedum primò, mox et stridentia pennis
Miscentur, tenuemque magis, magis aëra carpunt;
Donec, ut æstivis effusus nubibus imber,
Erupere; aut ut nervo pulsante sagittæ,
Prima leves ineunt si quando prælia Parthi.
Quis Deus hanc, Musæ, quis nobis extudit artem?
Unde nova ingressus hominum experientia cepit?
Pastor Aristæus, fugiens Peneïa Tempe,
Amissis, ut fama, apibus morboque fameque,

Tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis,
Multa querens; atque hâc affatus voce parentem:
Mater Cyrene, mater, quæ gurgitis hujus
Ima tenes; quid me præclarâ stirpe Deorum
(Si modò, quem perhibes, pater est Thymbræus Apollo)
Invisum fatis genuisti, aut quò tibi nostri
Pulsus amor? quid me cœlum sperare jubebas?
En etiam hunc ipsum vitæ mortalis honorem,
Quem mihi vix frugum et pecudum custodia solers
Omnia tentanti extuderat, te matre, relinquo.
Quin age, et ipsa manu felices erue sylvas:
Fer stabulis inimicum ignem, atque interfice messes:
Ure sata, et validam in vites molire bipennem,
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis.

At mater sonitum thalamo sub fluminis alti
Sensit: eam circum Milesia vellera Nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore:
Drymoque, Xanthoque, Ligeaque, Phyllodoceque,
Cæsariem effusæ nitidam per candida colla:
Nesæe, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque,
Cydippeque, et flava Lycorias (altera virgo,
Altera tum primos Lucinæ experta labores),
Clioque, et Beroë soror, Oceänitides ambæ,
Ambæ auro, pictis incinctæ pellibus ambæ;

abandonne les vallons délicieux qu'arrose le Pénée, et se rend à la source sacrée du fleuve. Là, faisant retentir les échos de ses plaintes, il adresse ces paroles à la nymphe dont il tient le jour : « Cyrène, ma mère, qui habites au fond de ces eaux ; Cyrène, ah ! s'il est vrai, comme tu l'assures, qu'Apollon (23) soit mon père, que me sert-il que tu m'aies fait naître du sang des Dieux, pour me voir à jamais en butte à la haine des Destins ? Qu'est devenu, du moins, ce tendre amour pour ton fils ? Pourquoi me faisois-tu espérer le ciel ? Hélas ! le seul bien qui faisoit ici bas ma gloire, que m'avoient procuré la culture des champs et la conduite des troupeaux ; ce fruit de tant de soins industrieux et de travaux opiniâtres, je le perds aujourd'hui : et tu es ma mère ! Achève ! arrache toi-même de tes mains les beaux arbres que j'ai plantés ; livre mes bergeries à la flamme ; détruis, brûle mes moissons ; abats à coups de hache les ceps de mes vignes, puisque l'honneur d'un fils te touche si peu. »

Cependant Cyrène, du fond de son humide séjour, entendit le son d'une voix. Autour d'elle étoit la troupe des nymphes occupées à filer la laine la plus fine, teinte du vert le plus doux. C'étoient Drymo, Xantho, Ligée et Phyllodoce, dont les beaux cheveux flottoient librement sur leur cou d'albâtre : c'étoient Nésée, Spio, Thalie, et Cymodoce, et Cydippe vierge encore, et la blonde Lycorias devenue mère pour la première fois ; et Clio et Béroé, toutes deux filles de l'Océan, toutes deux vêtues de peaux nuancées de diverses couleurs, relevées par l'éclat d'une ceinture d'or ;

avec elles Ephyre, Opis, Déiopée, fille d'Asius, et la légère Aréthuse qui avoit enfin déposé l'arc et le carquois.

Au milieu d'elles Clymène racontoit les vaines précautions de Vulcain, les ruses de Mars, ses doux larcins, et les amours des Dieux, depuis le temps du chaos. Charmées de ses récits, les nymphes l'écoutoient sans quitter leurs légers fuseaux, quand, pour la seconde fois, la voix plaintive d'Aristée vint frapper les oreilles de sa mère. Les nymphes étonnées demeurent immobiles sur leurs siéges transparens; la blonde Aréthuse se lève la première, et, pour regarder, met la tête hors de l'eau : « Ma sœur, s'écrie-t-elle alors; Cyrène, ma sœur, tes alarmes ne sont que trop fondées; c'est à toi que s'adressent ces cris douloureux; ton fils lui-même, ton cher Aristée est là sur le bord du fleuve, pleurant, gémissant, et t'accusant de cruauté...... » « Qui? mon fils! lui dit Cyrène, saisie d'un nouvel effroi; amène-moi mon fils, il a droit d'entrer dans les palais des Dieux. » En même temps elle ordonne aux flots de se séparer et d'ouvrir au jeune berger un libre passage. L'onde aussitôt s'écarte, et se tenant des deux côtés suspendue, lui forme comme un large sentier entre deux monts, par où il descend au fond du fleuve.

A mesure qu'il avance, il admire la superbe demeure de sa mère, et les merveilles de cet humide empire, et ces vastes réservoirs enfermés dans des rochers couverts de forêts retentissantes. Etonné du bruyant fracas de tant d'eaux en mouvement, il voit partir des entrailles de la terre (24) tous ces fleuves qui vont arroser les diverses con-

Atque Ephyre, atque Opis, atque Asia Deïopeia,
Et tandem positis velox Arethusa sagittis.
Inter quas curam Clymene narrabat inanem
Vulcani, Martisque dolos, et dulcia furta;
Aque Chao densos Divûm numerabat amores.
Carmine quo captæ, dum fusis mollia pensa
Devolvunt, iterum maternas impulit aures
Luctus Aristæi, vitreisque sedilibus omnes
Obstupuere: sed ante alias Arethusa sorores
Prospiciens summâ flavum caput extulit undâ.
Et procul: O gemitu non frustra exterrita tanto,
Cyrene soror; ipse tibi, tua maxima cura,
Tristis Aristæus, Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans, et te crudelem nomine dicit.
Huic perculsa novâ mentem formidine mater:
Duc age, duc ad nos; fas illi limina Divûm
Tangere, ait. Simul alta jubet discedere latè
Flumina, quà juvenis gressus inferret: at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda,
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.
Jamque domum mirans genitricis, et humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat, et ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magnâ labentia flumina terrâ

Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
Et caput, unde altus primùm se erumpit Enipeus;
Unde pater Tyberinus, et unde Aniena fluenta,
Saxosumque sonans Hypanis, Mysusque Caïcus,
Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior influit amnis.

Postquam est in thalami pendentia pumice tecta
Perventum, et nati fletus cognovit inanes
Cyrene, manibus liquidos dant ordine fontes
Germanæ, tonsisque ferunt mantilia villis.
Pars epulis onerant mensas, et plena reponunt
Pocula: Panchæis adolescunt ignibus aræ.
Et mater: Cape Mæonii carchesia Bacchi:
Oceano libemus, ait. Simul ipsa precatur
Oceanumque patrem rerum, Nymphasque sorores,
Centum quæ sylvas, centum quæ flumina servant.
Ter liquido ardentem perfudit nectare Vestam:
Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit;
Omine quo firmans animum, sic incipit ipsa:

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates,
Cæruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor
Et juncto bipedum curru metitur equorum.
Hic nunc Emathiæ portus, patriamque revisit

trées du monde : le Phase, le Lycus, et l'Enipée sortant avec violence de sa source profonde ; et le Tibre majestueux, et le rapide Anio, et l'Hypanis qui roule à grand bruit sur son lit de rocher ; et le Caïque dont la Mysie reçoit les eaux ; et l'Eridan, ce superbe taureau aux deux cornes dorées, celui de tous les fleuves qui, après avoir traversé pompeusement de fertiles campagnes, se précipite avec le plus d'impétuosité dans le sein des mers.

Lorsqu'Aristée fut entré dans le palais des nymphes, sous ces voûtes de rocailles suspendues par les mains de la nature, et que Cyrène eut compris par le récit de ses malheurs, qu'ils ne méritoient point tant de larmes, alors les déesses ses sœurs se rangeant autour du berger, versent sur ses mains une onde pure, et lui présentent de fins tissus pour les essuyer ; d'autres chargent les tables de mets, remplissent les coupes, et font fumer l'encens sur les autels. « Mon fils, dit Cyrène, prends avec moi ce vin de Méonie ; offrons-en les prémices à l'Océan. » Aussitôt elle invoque, et l'Océan père de toutes choses (25), et les nymphes ses sœurs, gardiennes des forêts, protectrices des fontaines : trois fois elle répand le nectar de Bacchus sur le feu sacré (26) ; trois fois une flamme brillante s'élance jusqu'à la voûte. Rassurée elle-même par ce présage, elle tient ce discours à son fils :

« Dans l'empire de Neptune et près de Carpathos, habite le devin Protée, qui parcourt la surface des mers sur un char traîné par des chevaux marins : en ce moment même il dirige ses coursiers vers les ports d'Emathie, et vient revoir Pallène où il reçut le jour. Nous toutes,

nymphes des eaux, et le vieux Nérée lui-même, nous honorons ce devin célèbre, dont la science embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir. Ainsi l'a voulu Neptune, dont il garde au fond des mers, les phoques hideuses et les monstrueux troupeaux. Il te faudra, mon fils, le tenir dans des liens, pour qu'il dise la cause de cette funeste maladie, et nous aide à la réparer; car si tu n'uses de violence, il ne t'instruira de rien; tu ne le toucheras point par des prières. Emploie donc la force; enchaîne-le étroitement: c'est le seul moyen de rendre ses ruses inutiles. Moi-même, quand le soleil au milieu de sa course lancera tous ses feux, au moment où l'herbe languit de soif, où les troupeaux cherchent déjà l'ombre, je te conduirai dans l'asile écarté où ce vieillard va se reposer en sortant des eaux; le trouvant endormi, tu te saisiras de lui sans peine. Mais quand tu le tiendras enchaîné, il s'efforcera de t'échapper sous mille déguisemens et sous mille formes effrayantes; tu croiras n'avoir dans tes mains qu'un affreux sanglier, qu'un tigre en furie, qu'un dragon couvert d'écailles hérissées, qu'une lionne terrible, ou bien il s'élancera en pétillant comme une flamme, ou bien il s'écoulera avec la fluidité de l'eau, et croira se dérober ainsi de tes liens: mais plus il prendra de formes différentes pour fasciner tes yeux, plus tu le tiendras étroitement serré, jusqu'à ce que, par un dernier changement, il redevienne tel que tu l'auras vu reposant dans les bras du sommeil. »

Pallenen : hunc et Nymphæ veneramur, et ipse
Grandævus Nereus : novit namque omnia vates,
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
Quippe ita Neptuno vísum est, immania cujus
Armenta, et turpes pascit sub gurgite phocas.
Hic tibi, nate, priùs vinclis capiendus, ut omnem
Expediat morbi causam, eventusque secundet.
Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
Orando flectes : vim duram et vincula capto
Tende : doli circum hæc demum frangentur inanes.
Ipsa ego te, medios cum Sol accenderit æstus,
Cum sitiunt herbæ, et pecori jam gratior umbra est,
In secreta senis ducam, quò fessus ab undis
Se recipit; facilè ut somno aggrediare jacentem.
Verùm ubi correptum manibus, vinclisque tenebis,
Tum variæ illudent species, atque ora ferarum :
Fiet enim subitò sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, et fulvâ cervice leæna;
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis
Excidet; aut in aquas tenues dilapsus abibit.
Sed quantò ille magis formas se vertet in omnes,
Tantò, nate, magis contende tenacia vincla;
Donec talis erit mutato corpore, qualem
Videris, incepto tegeret cùm lumina somno.

Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffudit odorem,
Quo totum nati corpus perduxit : at illi
Dulcis compositis spiravit crinibus aura,
Atque habilis membris venit vigor. Est specus ingens
Exesi latere in montis, quò plurima vento
Cogitur, inque sinus scindit sese unda reductos,
Deprensis olim statio tutissima nautis.
Intus se vasti Proteus tegit obice saxi.
Hîc juvenem in latebris aversum à lumine Nympha
Collocat : ipsa procul nebulis obscura resistit.

Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos
Ardebat cœlo, et medium Sol igneus orbem
Hauserat : arebant herbæ, et cava flumina siccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant,
Cùm Proteus consueta petens è fluctibus antra
Ibat : eum vastis circum gens humida ponti
Exsultans, rorem latè dispergit amarum.
Sternunt se somno diversæ in littore phocæ.
Ipse, velut stabuli custos in montibus olim,
Vesper ubi è pastu vitulos ad tecta reducit,
Auditisque lupos acuunt balatibus agni,
Considit scopulo medius, numerumque recenset.

Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,
Vix defessa senem passus componere membra,

Elle dit, et verse sur son fils une essence d'ambroisie, qui parfume ses cheveux et tout son corps d'une odeur divine, et communique à ses membres la souplesse et la vigueur.

Dans le flanc d'une montagne minée par les ans, au pied de laquelle les vagues viennent se briser, et forment en se repliant deux courans contraires, il est un antre vaste et profond où le matelot surpris trouve un asile assuré contre la tempête. C'est dans l'intérieur de cette caverne, que Protée repose sous la voûte du rocher qui lui sert d'abri. La nymphe y place son fils dans l'endroit le plus obscur; elle-même, enveloppée d'un nuage qui la dérobe aux yeux, se retire à quelque distance.

Déjà l'ardent Sirius (27) embrasoit les airs des feux dévorans dont il brûle l'Indien dans ses contrées arides; déjà parvenu au plus haut de sa carrière, le soleil lançoit des rayons enflammés; l'herbe étoit languissante, et la chaleur faisoit bouillir jusqu'au limon des fleuves au fond de leur lit, quand Protée, sortant du sein des flots, s'avance vers son asile ordinaire. Les humides habitans des eaux bondissent autour de lui, et font jaillir au loin l'onde amère. Ces monstres dispersés sur le rivage, s'abandonnent bientôt au sommeil. Pour lui, tel qu'on voit sur les montagnes le pasteur vigilant, au moment où l'astre de Vénus rappelle les jeunes taureaux du pâturage, où le bêlement des agneaux réveille la rage des loups affamés, il s'assied au milieu sur un rocher, pour compter son troupeau.

Aristée voyant l'occasion favorable, laisse à peine au vieillard le loisir d'étendre sur le gazon ses membres fatigués, se jette sur lui en poussant

un grand cri, et se hâte de lui lier les mains. Le devin appelle à son secours ses ruses accoutumées, se transforme de mille manières, en feu, en eau (28), en bête féroce; mais ayant épuisé vainement tous ses artifices, il revient à son état naturel; et reprenant enfin la forme humaine : « Jeune audacieux, dit-il, qui te rend assez hardi pour approcher de ma demeure; que veux-tu? » « Vous le savez, répondit Aristée; oui, Protée, vous le savez; qui pourroit vous rien cacher? Mais cessez vous-même de vouloir m'éluder : c'est par l'ordre des Dieux que je viens apprendre de votre bouche sacrée, la cause de mes infortunes. » Sitôt qu'il eut prononcé ces paroles, le devin, saisi d'un violent transport, et roulant des yeux enflammés, révèle ainsi en frémissant les secrets des Destins :

» La vengeance divine te poursuit. Tu portes la peine d'un grand crime; peine légère pour un tel forfait. Rends grace au Destin, qui t'en épargne de plus terribles (29). Victime d'un sort déplorable, Orphée attire sur toi ces châtimens; Orphée en fureur, demande justice contre le ravisseur de son épouse.

« Un jour que, poursuivie par toi, cette jeune infortunée fuyoit à pas précipités le long d'un fleuve, elle n'aperçut pas un énorme serpent caché sous les herbes, qui alloit lui donner la mort. Les Dryades, ses fidelles compagnes, remplirent alors de leurs cris douloureux, tous les monts d'alentour. On entendit gémir et le Rhodope et le Pangée, et la belliqueuse patrie de Rhesus (30), et le pays des Gètes, et les

Cum

Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
Occupat. Ille suæ contrà non immemor artis,
Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
Verùm ubi nulla fugam reperit fallacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus:
Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras
Jussit adire domos? quidve hinc petis, inquit? At ille:
Scis, Proteu, scis ipse; neque est te fallere cuiquam:
Sed tu desine velle. Deûm præcepta secuti
Venimus huc lapsis quæsitum oracula rebus.
Tantùm effatus. Ad hæc vates vi denique multâ,
Ardentes oculos intorsit lumine glauco;
Et graviter frendens, sic fatis ora resolvit:

Non te nullius exercent numinis iræ;
Magna luis commissa: tibi has miserabilis Orpheus
Haud quaquam ob meritum pœnas, nisi fata resistant,
Suscitat, et raptâ graviter pro conjuge sævit.
Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas altâ non vidit in herbâ.
At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
Implerunt montes: flerunt Rhodopeïæ arces,
Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,

Atque Getæ, atque Hebrus, atque Actias Orithyia.
Ipse cavâ solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te, veniente die, te, decedente, canebat.

Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,
Et caligantem nigrâ formidine lucum
Ingressus, Manesque adiit, Regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum;
Quàm multa in sylvis avium se millia condunt,
Vesper ubi, aut hybernus agit de montibus imber:
Matres atque viri, defunctaque corpora vitâ
Magnanimûm heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum;
Quos circùm limus niger, et deformis arundo
Cocyti, tardâque palus inamabilis undâ
Alligat, et novies Styx interfusa coërcet.

Quin ipsæ stupuere domus, atque intima lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides; tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.
Jamque pedem referens, casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,

bords de l'Hèbre, et ceux où fut transportée la belle Orithyie (31). Lui-même, pour charmer sa douleur, il confioit à sa lyre ses tendres plaintes. Retiré seul sur le rivage, c'est toi, chère épouse, toi qu'il chantoit au lever du jour, toi qu'il chantoit encore au retour de la nuit.

»Les gouffres mêmes du Ténare (32) n'effrayèrent point son amour. Il descendit dans les abymes de Pluton; et traversant de vastes forêts, noir séjour de la crainte, il se rendit chez les Mânes et parut devant l'affreux monarque, devant ces fières divinités que n'attendrissent jamais les prières des hommes (33). Frappées de ses accords touchans, les Ombres légères accouroient en foule du fond de l'Erèbe, semblables aux nombreux essaims d'oiseaux qui se réfugient dans les bois aux approches de la nuit ou de l'orage; hommes, femmes, héros magnanimes qui ont fourni la carrière de la vie; jeunes enfans, jeunes filles que la Parque a moissonnés avant l'hymen; fils chéris, portés sur le bûcher sous les yeux de leurs tristes parens; tous habitans des bords fangeux du Cocyte, qu'enferme l'eau croupissante d'un marais odieux, et que le Styx, neuf fois replié sur lui-même, retient pour jamais dans le sombre séjour.

»L'enfer s'émut lui-même. L'étonnement pénétra jusqu'au fond du Tartare; les Euménides en furent saisies; les serpens cessèrent de siffler sur leurs têtes; Cerbère resta les trois gueules béantes, et le vent ne fit plus tourner la roue d'Ixion. Echappé de tous les périls, Orphée revenoit sur la terre; Eurydice rendue à ses vœux, suivoit ses

pas (ainsi l'avoit ordonné Proserpine), quand, tout occupé de son amour, l'imprudent époux oublie un instant la loi fatale : oubli pardonnable sans doute, si l'Enfer savoit pardonner. Déjà parvenu aux portes du jour, impatient, hélas ! de revoir sa chère Eurydice, il s'arrête, il se retourne : un seul coup d'œil fait évanouir le fruit de tant de peines. L'impitoyable tyran des ombres rompt tout engagement ; trois fois les étangs de l'Averne retentissent d'un fracas épouvantable.

» Qu'as-tu fait, cher Orphée ? dit Eurydice. Quel délire funeste nous a perdus tous deux ? J'entends la mort, la cruelle mort qui me rappelle. Le sommeil s'appesantit déjà sur mes yeux. Adieu, je rentre malgré moi dans l'horreur de la nuit : en vain mes foibles bras s'étendent encore vers toi, cher Orphée ! hélas ! tu n'as plus Eurydice. En disant ces mots, elle se dérobe à ses regards, comme une légère vapeur qui s'éloigne et s'évanouit. En vain il la cherche encore dans l'ombre ; en vain il veut lui parler : Eurydice ne revit plus Orphée, et le sévère nocher ne souffrit plus qu'il repassât l'onde infernale. Que faire ? en quels lieux redemander encore une épouse deux fois ravie à sa tendresse ? Par quels pleurs fléchir de nouveau les Mânes ? Par quels accens émouvoir les Dieux ? Déjà l'ombre froide voguoit sur la barque fatale.

» L'inconsolable époux passa, dit-on, sept mois entiers au pied d'une roche escarpée, sur les rives désertes du Strymon, à pleurer et à faire retentir les antres voisins du récit de ses malheurs. Les tigres, à sa voix, oublioient leur férocité, et les chênes accouroient pour l'entendre. Ainsi la

Ponè sequens (namque hanc dederat Proserpina legem),
Cùm subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.
Restitit, Eurydicemque suam jam luce sub ipsâ,
Immemor, heu! victusque animi respexit: ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera: terque fragor stagnis auditus Averni.
Illa, quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu?
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale: feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas.
Dixit, et ex oculis subitò, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diversa: neque illum
Prensantem nequicquam umbras, et multa volentem
Dicere, præterea vidit; nec portitor Orci
Ampliùs objectam passus transire paludem.
Quid faceret? quò se raptâ bis conjuge ferret?
Quo fletu Manes, quâ Numina voce moveret?
Illa quidem Stygiâ nabat jam frigida cymbâ.
Septem illum totos perhibent ex ordine menses
Rupe sub aëriâ, deserti ad Strymonis undam,
Flevisse, et gelidis hæc evolvisse sub antris,
Mulcentem tigres, et agentem carmine quercus.

Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit: at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis latè loca questibus implet.

Nulla Venus, nullique animum flexere hymenæi.
Solus Hyperboreas glacies Tanaïmque nivalem,
Arvaque Riphæis nunquam viduata pruinis
Lustrabat, raptam Eurydicen, atque irrita Ditis
Dona querens. Spretæ Ciconum quo munere matres,
Inter sacra Deûm, nocturnique orgia Bacchi,
Discerptum latos juvenem sparsere per agros.
Tum quoque marmoreâ caput à cervice revulsum,
Gurgite cùm medio portans Œagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah! miseram Eurydicen, animâ fugiente, vocabat:
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

Hæc Proteus: et se jactu dedit æquor in altum;
Quàque dedit, spumantem undam sub vortice torsit.

At non Cyrene; namque ultro affata timentem,
Nate, licet tristes animo deponere curas.
Hæc omnis morbi causa: hinc miserabile Nymphæ,

plaintive Philomèle, à l'ombre d'un peuplier, redemande en vain ses petits que l'oiseleur inhumain a ravis dans leur nid, à peine couverts d'un léger duvet. Cette tendre mère passe la nuit à gémir, et, fixée sur le même rameau, elle redit sa plainte aux échos d'alentour, et fait entendre au loin ses douloureux accens.

» Ni l'amour, ni l'hymen n'eurent plus aucun attrait pour son cœur. Seul, il erroit parmi les glaces des régions hyperborées; sur les rives du Tanaïs, toujours couvertes de neige; autour des monts Riphées qu'environnent d'éternels frimas; toujours pleurant Eurydice, toujours reprochant au Dieu des morts ses inutiles faveurs. Irritées de ses mépris, les femmes de la Thrace, dans le temps sacré des orgies, à la faveur des mystères nocturnes de Bacchus, se jetèrent sur lui, le mirent en pièces, et dispersèrent ses membres dans les campagnes. Sa tête, séparée par leurs mains cruelles de son cou d'albâtre, fut reçue dans les gouffres de l'Hèbre, et rouloit au milieu de ses eaux (34). Même alors, sa voix expirante, et sa langue demi-glacée que la vie abandonnoit, appeloit encore Eurydice. Ah! disoit-elle, malheureuse Eurydice! et le nom d'Eurydice étoit répété le long du fleuve par tous le échos de ses bords. »

En achevant ce récit, Protée s'élance au milieu de la mer, et se replonge sous les flots écumans (35).

Mais Cyrène n'abandonne point son fils, et vient le rassurer par ce discours: « Mon fils, bannis désormais de ton ame les noirs soucis; tu vois quelle est la cause de cette contagion funeste. Les nymphes dont Eurydice embellissoit la

troupe lorsqu'elles formoient des chœurs de danse dans les bois sacrés, ont vengé sur tes abeilles la perte de leur compagne. N'épargne, pour les fléchir, ni les dons ni les prières. Rends à ces indulgentes déesses l'hommage qui leur est dû ; elles écouteront tes vœux et laisseront désarmer leur courroux; mais apprends de quelle manière il convient de les invoquer. Parmi les troupeaux que tu nourris sur les sommets verdoyans du mont Lycée, choisis quatre beaux taureaux et autant de génisses qui n'aient pas encore porté le joug ; élève ensuite quatre autels devant le temple des nymphes; fais couler au pied de ces autels le sang de ces victimes ; puis abandonne leurs cadavres dans la forêt. Sitôt que la neuvième aurore paroîtra sur l'horizon, tu offriras aux mânes d'Orphée, des fleurs de pavot, symboles de l'oubli; tu immoleras à Eurydice, déjà moins irritée, une génisse avec une brebis noire ; alors tu retourneras dans le bois. »

Elle dit; le berger se hâte de mettre à profit les conseils de sa mère. Il se rend au temple, élève quatre autels, y présente quatre superbes taureaux et autant de génisses dont la tête n'a point encore senti le joug ; et sitôt que la neuvième aurore s'est montrée sur l'horizon, il rend aux mânes d'Orphée les hommages prescrits, et va revoir le bois sacré. C'est là qu'on voit s'opérer subitement la plus étonnante des merveilles. On entend bourdonner dans le ventre de ces cadavres à demi dissous, de nombreux essaims d'abeilles, qui bientôt s'ouvrant un passage à tra-

Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis,
Exitium misère apibus. Tu munera supplex
Tende, petens pacem, et faciles venerare Napæas.
Namque dabunt veniam votis, irasque remittent.
Sed modus orandi qui sit, priùs ordine dicam.
Quatuor eximios præstanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depascunt summa Lycæi,
Delige, et intactâ totidem cervice juvencas.
Quatuor his aras alta ad delubra Dearum
Constitue, et sacrum juguli demitte cruorem,
Corporaque ipsa boum frondoso desere luco.
Pòst, ubi nona suos aurora ostenderit ortus,
Inferias Orphei lethæa papavera mittes;
Placatam Eurydicen vitulâ venerabere cæsâ;
Et nigram mactabis ovem, lucumque revises.

Haud mora: continuò matris præcepta facessit;
Ad delubra venit, monstratas excitat aras;
Quatuor eximios præstanti corpore tauros
Ducit, et intactâ totidem cervice juvencas.
Pòst, ubi nona suos aurora induxerat ortus,
Inferias Orphei mittit, lucumque revisit.
Hîc verò subitum, ac dictu mirabile monstrum
Aspiciunt; liquefacta boum per viscera toto
Stridere apes utero, et ruptis effervere costis,

Immensasque trahi nubes; jamque arbore summâ
Confluere, et lentis uvam demittere ramis.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti;
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventâ,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.



vers la peau, s'élancent dans les airs, y forment des nuées immenses; puis se réunissant sur le faîte des arbres, y restent suspendues comme des grappes de raisin aux branches qui plient sous leur poids.

Ainsi je chantois le labourage, les troupeaux et les bois, tandis qu'à la tête de ses guerriers, César foudroie l'ennemi sur les bords de l'Euphrate (36); tandis que partout vainqueur, il se fait adorer des peuples par l'équité de ses lois, et s'avance à grands pas vers l'Olympe.

Pour moi, cherchant ma gloire dans les amusemens d'un obscur loisir, je jouissois alors à Naples des douceurs de ce lieu charmant, toujours ami des Muses: toujours ce même Virgile qui fis parler les bergers dans mes vers, et qui, jeune encore, osai converser avec toi, Tityre, à l'ombre d'un large hêtre.



REMARQUES

SUR LE QUATRIÈME LIVRE.

(1) *Que nous donne l'insecte habitant de l'air.* C'est le sens qu'il faut supposer ici au mot *aërii.* Il n'y a pas d'apparence que Virgile ait voulu représenter le miel comme une espèce de *salive* des astres, comme une dépuration de l'air, recueillie par les abeilles. Car comment pourrroit-il dire ensuite, en parlant de l'insecte qui nous donne cette merveilleuse production :

Tantus amor florum, et generandi *gloria mellis !*

(2) *Procné sur-tout ;* L'hirondelle : allusion à la fable de Térée. Voyez les Métamorphoses d'Ovide.

(3) *Une pâte visqueuse* : c'est ce qu'on appelle *propolis.*

(4) *Il s'élève entre deux rois*, etc. Nos observateurs, plus attentifs, ont reconnu que ce que les anciens prenoient pour des rois, étoient réellement des reines, et en même temps les mères de toutes les autres abeilles. Elles n'en sont pas moins chéries, et n'en gouvernent pas avec moins d'autorité.

(5) *Et de la cellule royale* (prætoria) : on appeloit ainsi chez les Romains la tente du Général.

(6) *Plus propre à corriger l'âcreté du vin.* On faisoit beaucoup d'usage du miel, non-seulement pour corriger l'âcreté des vins, mais encore pour composer une espèce de liqueur appelée *mulsum*, à *mulcendo*, où il entroit, dit-on, deux tiers du meilleur vin, et un tiers de miel.

(7) *Où le dieu de Lampsaque.* On avoit aussi fait un dieu de ces figures grotesques que l'on met dans les jardins pour écarter les oiseaux et les empêcher de manger les graines. Ce dieu, nommé Priape, passoit pour être né à Lampsaque, ville de Mysie, près de l'Hellespont.

(8) *Et*

(8) *Et ces riches bosquets de Lucanie.* Pœstum, ville de Lucanie, qui n'est plus aujourd'hui qu'un village.

(9) *Près des superbes tours de Tarente.* Cette ville, située à l'extrémité méridionale de l'Italie, avoit été fondée par une colonie d'aventuriers Lacédémoniens, conduits par Phalante. Elle est ici appelée Œbalia, du nom d'Œbalus, compagnon de Phalante. Le *Galésus* est une rivière de la Calabre, qui vient se décharger dans la mer près de Tarente. *Coryce* étoit une ville de Cilicie. Ce vieillard pouvoit être de ceux que Pompée avoit forcés d'abandonner ce pays, d'où, à la faveur de leur situation, ils avoient exercé jusque-là une piraterie très-étendue.

(10) *Et de pavots nourrissans.* On faisoit usage de la graine de pavot, dont on mêloit une certaine quantité dans le pain. Virgile lui a déjà donné l'épithète de *Cereale.*

(11) *Elles nourrirent le Souverain des Cieux dans l'antre de Dicté.* Voyez, dans l'Histoire de la Fable, la naissance de Jupiter, et la manière dont il fut élevé.

(12) *L'ardeur qu'inspire aux abeilles le desir d'amasser.* Les abeilles sont ici appelées *Cecropiæ*, du pays de Cécrops, parce que le miel le plus estimé des anciens, étoit celui du mont Hymette, dans l'Attique.

(13) *Et qui en dirigent l'ingénieuse architecture.* Dédale, artiste célèbre dans l'antiquité fabuleuse. C'étoit lui qui avoit construit le fameux labyrinthe de Crète, où il fut enfermé lui-même pour en avoir révélé le secret à Ariane; mais d'où il s'échappa par les airs, à l'aide de ses ailes de cire. Dédale semble avoir donné son nom à tout ce qu'il peut y avoir d'ingénieux dans les arts.

(14) *Et ne connoissent ni l'union des sexes,* etc. Il y a bien à rabattre de cette merveille. A la vérité, l'union des sexes n'a lieu qu'entre la reine et les bourdons, qui sont les mâles de l'essaim. Les autres abeilles n'y sont point destinées; elles naissent uniquement pour l'état d'ouvrières. La reine, par une étonnante fécondité, produit seule, moyennant les œufs qu'elle dépose, toute une nouvelle génération.

(15) *Et de nouveaux citoyens* [parvos Quirites] : c'étoit ce nom que les magistrats employoient en parlant aux citoyens Romains assemblés. Quelle importance ne donne pas au peuple abeille cette illustre dénomination ? Virgile ne laisse échapper aucun de ces rapprochemens d'idées, qui peuvent servir à relever la petitesse de son sujet.

(16) *Ni chez le Mède, habitant des bords de l'Hydaspe.* La Médie proprement dite est fort éloignée de l'Hydaspe ; Virgile lui donne ici une plus grande étendue, soit parce que l'empire des Mèdes ou des Perses s'étendoit autrefois jusqu'à l'Indus, où se jette l'Hydaspe ; soit parce qu'ils y avoient établi quelque colonie encore subsistante au temps où il parle.

(17) *Puise d'abord de l'eau dans ta main, et mouilles-en ton visage.* Il y a dans la plupart des éditions : *Prius haustus sparsus aquarum ore fove :* ce qui signifieroit : *Roule ou échauffe dans ta bouche des gorgées d'eau ;* et pourquoi faire ? *Pour en arroser les abeilles*, dit De fontaines ; et selon M. Delille : *Pour la faire pleuvoir sur l'insecte farouche.* Mais *sparsus* ne signifie point cela ; il faudroit au moins le participe futur actif, *sparsurus.* Delarue, d'après Heinsius, adopte la leçon que j'ai préférée, et néanmoins l'explique dans le même sens, ce qui ne me paroît guère raisonnable. Car de quoi s'agit-il ? Quel est l'objet de la précaution indiquée par Virgile ? c'est visiblement de se garantir le visage des piqûres des abeilles pendant l'opération. Or, l'eau qu'on rejeteroit par la bouche ne produiroit pas cet effet, et il faudroit en avoir toujours la bouche pleine ; au lieu qu'il suffit d'avoir le visage mouillé pour en écarter l'abeille, qui ne s'attache point à ce qui est humide. *Fove* signifie ce que nous appelons *bassiner, frotter doucement.* A l'égard de *sparsus*, c'est un participe passif, pris dans un sens moyen par une sorte d'hellénisme, comme pour dire *spargens te*, ou *cùm te sparseris.*

(18) *Fuyant les regards du poisson pluvieux*, on ne voit pas clairement quelle constellation le poëte a voulu désigner par le mot *piscis.* Que ce soit le signe des Poissons ou celui du Scorpion, ou l'Hydre, ou le Dauphin, ou le Dragon, c'est ce qu'on peut laisser à décider aux

astronomes; en supposant toutefois que l'on connoisse bien le ciel astronomique des anciens. D'ailleurs Virgile peut avoir été dans quelqu'erreur à cet égard. Ce qui ne souffre point de difficulté, c'est qu'il s'agit du coucher des Pléiades, c'est-à-dire la fin d'octobre ou le commencement de novembre, et cela suffit.

(19) *A garnir les magasins* [foros] : ce mot, au sens propre, désigne les parties d'un vaisseau où l'on dépose les provisions.

(20) *Dans ces contrées où le Nil*, etc. C'est cette partie de l'Egypte qui est renfermée entre les bras du Nil, et que l'on appelle le Delta, parce qu'elle a la forme de la lettre grecque ainsi nommée. Virgile la désigne par ses extrémités qui sont à l'occident, Canope, ou plutôt Alexandrie, désignée par *Canopus Pellæus*; et à l'orient, par Péluse, aujourd'hui Damiette.

(21) *Descendu de chez l'Indien basané*, c'est-à-dire de l'Éthiopie. Les anciens donnoient le nom d'Inde à toute la partie méridionale de l'Afrique, et ne la confondoient pas pour cela avec l'Inde orientale. *Vicinia Persidis*, désigne toute cette partie de l'Arabie qui est entre le bras le plus oriental du Nil et la Perse.

(22) *Et bientôt, non sans surprise, on en voit sortir*, etc. La chose, en effet, seroit bien étonnante si elle étoit vraie. Je ne sais s'il est possible qu'on ait jamais vu sortir un essaim d'abeilles du cadavre d'un bœuf, ou de quelqu'autre animal, où elles se seroient trouvées logées par hasard. Cela auroit donné lieu de croire qu'elles y étoient nées de la pourriture même. Cette opinion n'auroit pas été contraire aux anciens préjugés, qui faisoient naître non-seulement les insectes, mais les hommes mêmes, du limon de la terre. Cependant l'expérience devoit en avoir détrompé depuis long-temps. Virgile n'en avoit sûrement pas vu l'effet par lui-même; mais c'est ce qu'il ne faut pas exiger des poètes. Il leur suffit de bien peindre d'après la croyance vulgaire.

(23) *Qu'Apollon soit mon père*, etc. Apollon avoit un temple à Tymbra, ville de la Troade.

(24) *Il voit partir des entrailles de la terre.* Cette idée de faire partir ainsi tous les grands fleuves de la grotte des nymphes comme d'un réservoir commun, si elle n'est pas conforme à nos connoissances physiques et géologiques, est du moins très-poétique, et présente à l'imagination séduite un magnifique tableau.

(25) *Et l'Océan, père de toutes choses.* Thalès, et après lui d'autres philosophes, ont cru que l'eau étoit le principe de toutes choses.

(26) *Elle répand le nectar de Bacchus sur le feu sacré.* Les peuples de l'Orient adoroient le feu. Son culte se répandit ensuite dans d'autres pays, sous le nom de Vesta. On sait avec quel soin le feu sacré étoit entretenu à Rome par des vierges choisies dans les meilleures familles, et que l'on nommoit Vestales.

(27) *Déjà l'ardent Sirius*, etc. C'est le nom d'une étoile extrêmement brillante, placée à la gueule de la constellation appelée le Chien. Elle annonce les jours caniculaires. Il ne faut pas la confondre avec celle que l'on nomme *Canicule*, ou petit Chien; mais toutes deux correspondent également au même signe du Zodiaque, qui est le Lion.

S'abandonnent bientôt au sommeil. Les veaux marins, animaux amphibies, viennent dormir sur le rivage de la mer, et dorment profondément; ce qui fait dire à Juvenal, en parlant de choses capables de réveiller un grand dormeur :

Eripiant somnum Druso vitulisque marinis.

(28) *Se transforme en mille manières, en feu, en eau*, etc. Rousseau, dans un transport lyrique, se compare ainsi à Protée :

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns secrets ;
Sous diverses figures, arbre, flamme et fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets ; . . . .
Tel aux premiers accès d'une sainte manie, etc.

(29) *Peine légère pour un tel forfait ; rends grace au destin*, etc. La phrase latine est elliptique ; à la suite de ces mots : *nequaquam ob meritum*, il faut sous-entendre : *nam majores subires, nisi fata resisterent.*

(30) *La belliqueuse patrie de Rhésus.* La Thrace. Rhésus, fils de Mars, tué au siége de Troie, étoit bien postérieur au temps d'Orphée. Cette anticipation ne peut s'excuser que parce que le devin Protée est censé lire dans l'avenir. Les Gètes habitoient le long du Danube, au nord de la Thrace et de la Macédoine.

(31) *Et ceux où fut transportée la belle Orithyie*, fille d'Erectée, roi d'Athènes, enlevée par Borée dont elle eux deux fils, Zéthès et Calaïs. Ces mots désignent vraisemblablement quelqu'autre partie de la Thrace, ou quelque contrée encore plus septentrionale par rapport à l'Attique.

(32) *Les gouffres mêmes du Ténare :* le Ténare est un promontoire de la Laconie, au pied duquel étoit un antre profond, qui passoit chez les Grecs pour l'entrée des Enfers, comme le gouffre de l'Averne en Italie.

(33) *Que n'attendriront jamais les prières des hommes.* J.-B. Rousseau a bien profité de la descente d'Orphée aux Enfers, ainsi que de la fable du devin Protée, dans son ode au comte du Luc.

(34) *Et rouloit au milieu de ses eaux.* Pour terminer l'histoire d'Orphée, il faut ajouter, d'après la tradition, que sa tête et sa lyre, arrivées à la mer, furent portées par les flots sur les rivages de l'île de Lesbos, patrie d'Alcée et de Sapho ; que sa tête y fut inhumée avec honneur, et sa lyre placée, sans doute par les poètes du pays, au rang des astres, où elle forme encore aujourd'hui une constellation de dix étoiles.

(35) *En achevant ce récit, Protée.... se replonge dans les flots écumans.* On peut être surpris que Protée se dérobe ainsi brusquement, sans instruire Aristée de ce qu'il doit faire. Mais il n'en est pas besoin ; il suffit qu'il lui ait fait connoître la cause du mal, et qu'il l'ait mis, par-là même, en état de le réparer ; car il ne s'agit

plus que d'apaiser les Divinités offensées ; et il les a fait connoître. Il n'a pas même été question de lui en demander davantage ; et c'est mal-à-propos que l'on traduiroit, comme d'autres l'ont fait, *eventusque secundet* au vers 397, par : *qu'il vous découvre..... et le moyen de le réparer*. Il est vrai qu'Aristée lui-même est encore inquiet ; mais Cyrène le rassure aussitôt, en lui expliquant ce qui lui reste à faire en conséquence du récit qu'il vient d'entendre.

A l'égard de la reproduction merveilleuse des abeilles, à la suite des sacrifices expiatoires envers les Nymphes, il faut se rappeler la note 19.e ci-dessus.

(36) *Tandis qu'à la tête de nos guerriers César foudroie l'ennemi sur les bords de l'Euphrate*. Il ne s'agit point ici de l'expédition d'Asie dans laquelle Auguste obligea les Parthes, par la seule terreur de ses armes, à lui donner des otages, et à lui remettre les enseignes militaires enlevées aux Romains lors de la défaite de Crassus ; expédition qui n'eut lieu que l'an de Rome 734, un an seulement avant la mort de Virgile. Il y en avoit déjà dix que le poëme des *Géorgiques* étoit achevé. Ainsi Virgile ne pouvoit pas dire qu'il les composoit à cette époque. Il n'a donc ici en vue que le séjour que fit Auguste au commencement de l'an 724 dans les provinces d'Asie, pour s'assurer de ces contrées et les empêcher de fournir des secours à Marc-Antoine, qui, quoique vaincu à Actium, faisoit encore de grands préparatifs pour lui résister en Egypte. On voit encore par les derniers mots de ce compliment, tout flatteur qu'il est, que Virgile n'a point considéré Octave comme un dieu, mais seulement comme un héros qui tendoit à mériter toujours les honneurs divins.

Fin du tome premier.

